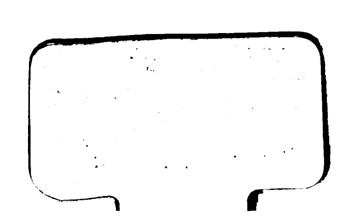



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

TOME DOUZIÈME.

Se Trouvent

CHEZ GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 6;
NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12;
LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés.







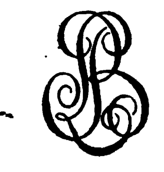
Ho, ho, ho, ho: cela est tout a fait plaisant.

C. P. Marillier inv. L. Pasquet Sculp.

ŒUVRES CHOISIES DE LE SAGE.

Avec Figures.

TOME DOUZIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.
1810.

THÉATRE FRANÇOIS.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE POINT D'HONNEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

LE POINT D'HONNEUR est une pièce de la composition de don Francisco de Roxas. Elle a pour titre, en espagnol : *No ay Amigo para Amigo*, IL N'Y A POINT D'AMI POUR UN AMI. Je l'accommodai au Théâtre François, et la fis représenter à Paris, au mois de février 1702. Elle étoit en cinq actes, mais je l'ai réduite à trois, pour la rendre plus vive.

PERSONNAGES.

LE CAPITAINE D. LOPE DE CASTRO, oncle d'Estelle.

D. ALONSE DE GUZMAN, amant d'Estelle.

D. LUIS PACHECO, sous le nom de D. Carlos, amant de Léonor.

ESTELLE D'ALVARADE, nièce du capitaine.

LÉONOR DE GUZMAN, sœur de D. Alonse, promise au capitaine.

BÉATRIX, suivante de Léonor.

JACINTE, suivante d'Estelle.

CRISPIN, valet du capitaine.

CLARIN, valet de D. Luis.

UN GENTILHOMME SICILIEN.

UN ESPION du capitaine.

La Scène est à Madrid.

LE
POINT D'HONNEUR,
COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Prado, principale promenade de Madrid. On voit dans l'enfoncement un mur de jardin, percé d'une petite porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, BÉATRIX.

(*Elles sortent toutes deux du jardin par la petite porte.*)

LÉONOR.

OUI, Béatrix, puisque je suis soumise à l'autorité de mon frère, je ferai ce qu'il souhaite ; il veut que j'épouse le capitaine don Lope de Castro, je l'épouserai.

BÉATRIX.

Ce capitaine-là est un homme bien expéditif. Il vous vit avant-hier pour la première fois, et il vous a déjà demandée en mariage.

LÉONOR, *soupirant.*

Ahi !

BÉATRIX.

Je sais bien mauvais gré au seigneur don Alonse de Guzman votre frère, de vous sacrifier à l'amour qu'il a pour Estelle d'Alvarade. Quoi ? parce qu'il aime cette dame, il faut qu'il vous livre à une espèce de fou dont elle est nièce ?

LÉONOR.

Il est vrai que le capitaine don Lope est si délicat sur le point d'honneur, qu'il outre quelquefois la matière. Cela lui donne un ridicule dans le monde, j'en conviens ; mais il a de la naissance, de la valeur, de la probité ; et je crois que je ne serai pas malheureuse avec lui.

BÉATRIX.

A-la-bonne-heure. Vous allez donc abandonner don Carlos, ce jeune galant qui vient depuis huit jours régulièrement au Prado, qui assiège la petite porte de notre jardin, et dont vous recevez les soins sans pouvoir vous en défendre.

LÉONOR.

C'en est fait, je n'y veux plus penser. Mon

devoir triomphera bientôt de l'inclination que je me sens pour lui.

BÉATRIX.

Vous prenez bien vîte votre parti.

LÉONOR.

Est-ce que tu m'en fais un reproche ?

BÉATRIX.

Au contraire, je vous en loue. Après tout, ce don Carlos vous cache sa naissance, et cela me le rend suspect. Peut-être n'a-t-il pas tort de vous en faire un mystère.

LÉONOR.

Quoi qu'il en soit, je ne veux plus lui parler.

BÉATRIX.

Vous ferez bien.

LÉONOR.

Tu n'as qu'à l'attendre ici.

BÉATRIX.

Volontiers.

LÉONOR.

Tu lui diras que je suis promise à un autre; qu'il cesse de rechercher une fille qui ne sauroit être à lui.

BÉATRIX.

Laissez-moi faire; je vais le congédier impitoyablement.

(*Léonor rentre dans le jardin.*)

SCÈNE II.

BÉATRIX, *seule.*

Je ne ferai pas mal de l'éconduire. Que sait-on ? Le drôle a peut-être des vues.... et j'en pourrois payer les pots cassés.... Mais quel homme s'avance ? Il me semble que c'est Crispin. Justement, c'est lui.

SCÈNE III.

BÉATRIX, CRISPIN, *avec une longue épée.*

CRISPIN.

Eh ! bon jour, charmante Béatrix !

BÉATRIX.

Je vous croyois mort, M. Crispin. Depuis près de deux années que vous avez quitté le service de notre maison, on n'a pas eu le bonheur de vous voir.

CRISPIN.

C'est ce que tu dois me pardonner, mon enfant; car je sers à-présent un maître qui a besoin de tous mes moments.

BÉATRIX.

Et, à qui es-tu donc ?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être depuis dix-huit mois au

vaillantissime capitaine don Lope de Castro. La glorieuse condition !

BÉATRIX.

Au capitaine don Lope !

CRISPIN.

Oui, à celui qu'on appelle par excellence dans Madrid, l'arbitre des différends, et le juge en dernier ressort de toutes les querelles.

BÉATRIX.

J'en suis ravie, mon cher Crispin. Te voilà rentré dans la famille.

CRISPIN.

Comment cela ?

BÉATRIX.

Tu ne sais donc pas que ton maître va devenir l'époux de Léonor de Guzman, ma maîtresse ?

CRISPIN.

Ma foi, non ; cela seroit-il possible ?

BÉATRIX.

Il en fit hier au soir la demande à don Alonse.

CRISPIN.

Voilà ce que je ne me serois jamais imaginé. Comment diable l'amour a-t-il pu se fourrer dans le cœur de cet homme-là ?

BÉATRIX.

C'est que l'amour se fourre par-tout, mon ami.

CRISPIN.

Je ne m'étonne plus vraiment si mon maître

m'envoye dire à don Alonse qu'il va venir le voir tout-à-l'heure, et s'ils se font tant d'amitié tous deux depuis trois jours.

BÉATRIX.

Au reste, je crois le capitaine un parti fort honorable pour Léonor.

CRISPIN.

Très-honorable. Comment! c'est un oracle en fait de procédés. On vient le consulter de tous les pays du monde.

BÉATRIX.

Je l'ai ouï dire.

CRISPIN.

Il a composé un livre où l'on trouve des règles de point d'honneur, mais des règles toutes nouvelles. On y voit toutes les espèces d'offenses et de réparations possibles et impossibles.

BÉATRIX, *riant.*

Cet ouvrage sera d'une grande utilité. Mais, dis-moi un peu, est-il vrai que ton maître court toute la ville pour s'informer des différends qui sont survenus, afin de les terminer suivant ses règles ?

CRISPIN.

Assurément. Il a même des espions pour en être mieux instruit ; et ces espions, pour son argent, lui rendent compte, tant des injures qui se font, que de celles qui se doivent faire.

BÉATRIX.

Quel original ! Et t'accommodes-tu bien de ses manières ?

CRISPIN.

A merveille. Je le prends même pour modèle.

BÉATRIX.

Oh, oh !

CRISPIN.

Et nous vivons ensemble comme deux frères bien unis.

BÉATRIX.

Je t'en félicite.

CRISPIN.

Je veux te dire un trait qui t'en convaincra. Tu sauras que la guerre est sa passion dominante, et qu'il n'a pas de plus grand plaisir que de parler de ses campagnes. Dès que vous touchez devant lui cette corde-là, il vous enfile un détail d'expéditions militaires à épuiser la patience humaine. Mais comme il connoît son défaut, il m'a chargé de le tirer discrettement par le bout de la manche, quand je m'apercevrois qu'il va s'égarer. Je n'y manque pas, et il se dépêche aussitôt de finir, comme un organiste qui entend sa sonnette ; drelin, drelin.

BÉATRIX.

Cela est admirable.... Mais n'est-ce pas lui que je vois là-bas avec un autre cavalier ?

CRISPIN.

C'est lui-même.

BÉATRIX.

Jusqu'au revoir, Crispin.

CRISPIN.

Sans adieu, ma reine.

(*Béatrix rentre par la petite porte du jardin.*

SCENE IV.

CRISPIN, LE CAPITAINE.

(*On voit au fond du théâtre le capitaine qui se sépare d'un cavalier, et qui s'avance en rêvant vers Crispin.*)

CRISPIN.

Il est dans une profonde rêverie.

LE CAPITAINE.

Je veux entrer dans tous les différends, et connoître de tous les démêlés publics et particuliers qui naîtront dans la ville.

CRISPIN.

Et moi de toutes les querelles des faubourgs.

LE CAPITAINE.

Quoique les Espagnols se piquent d'être délicats sur les affaires d'honneur, je ne trouve pas qu'ils y fassent encore assez d'attention.

CRISPIN.

Non, ils ne savent pas comme nous s'offenser d'une chose qui n'offense point.

LE CAPITAINE.

Il y a des injures réelles qui leur paroissent des minuties.

CRISPIN.

Oui, des bagatelles.

LE CAPITAINE.

Et cependant, Crispin, dans ces matières-là, on doit examiner tout sérieusement.

CRISPIN.

Être toujours sur le qui-vive.

LE CAPITAINE.

Enfin, il faut regarder ces sortes d'objets avec un mieroscope.

CRISPIN.

Avec un microscope! c'est bien dit. Oh! que votre livre va corriger d'abus!

LE CAPITAINE.

Il ne tiendra pas à moi du-moins que les maximes du point d'honneur ne soient rigoureusement observées.

CRISPIN.

Vous avez déjà mis les choses sur un bon pied. Sans vous, on ne verroit pas tant de querelles qu'on en voit.

LE CAPITAINE.

Hé bien, t'es-tu acquitté de ta commission? As-tu été chez don Alonse?

CRISPIN.

Pas encore; mais tenez, le voilà qui sort de chez lui par la petite porte de son jardin.

LE CAPITAINE.

Cela est heureux.

SCENE V.

LE CAPITAINE, CRISPIN, D. ALONSE.

D. ALONSE.

Vous me prévenez, seigneur don Lope. J'allois chez vous pour vous faire une prière.

LE CAPITAINE.

Une prière! Ah! commandez, don Alonse. Près d'être votre beau-frère, que puis-je vous refuser? Ce que je ne ferai pas pour vous, je ne le ferois pas même pour un certain don Carlos, qui m'a sauvé la vie en Flandres, dans la dernière bataille qui s'y est donnée.

D. ALONSE.

Quoi! Vous étiez à cette bataille? Je vous croyois alors en Italie.

LE CAPITAINE.

Si j'y étois! je me trouvai dans les premiers

corps qui chargèrent l'ennemi. Nos troupes y firent toutes les merveilles qu'on devoit attendre de la valeur espagnole.

CRISPIN, *à part.*

Il va se lâcher.

LE CAPITAINE.

L'armée des ennemis étoit campée sur deux lignes, et couverte d'un petit ruisseau.

CRISPIN, *à part.*

Nous y voilà. Préparons-nous à faire notre office.

LE CAPITAINE.

Nous le passâmes fièrement malgré le feu continuel que....

CRISPIN, *le tirant par la manche.*

Drelin, drelin.

LE CAPITAINE.

Enfin, c'est dans cette occasion que mon ami don Carlos me sauva la vie en prévenant un Hollandois qui avoit le bras levé sur moi. Revenons à votre affaire. De quoi s'agit-il?

D. ALONSE.

Estelle votre nièce me désespère. La cruelle m'ôte tous les moyens de lui parler; mais il en est un qui dépend de vous.

LE CAPITAINE.

Quel est-il?

D. ALONSE.

Comme elle est à-présent logée dans votre maison, souffrez que je m'introduise ce soir dans son appartement.

LE CAPITAINE, *indigné.*

O ciel ! Don Alonse, pouvez-vous me faire une pareille proposition ?

CRISPIN, *à part.*

Il ne s'adresse pas mal.

LE CAPITAINE.

Vous voulez que je favorise un tel dessein ! Vous exigez de mon amitié une si lâche complaisance ?

CRISPIN, *à don Alonse.*

Pour qui nous prenez-vous ?

D. ALONSE, *au capitaine.*

Ah ! je ne médite rien qui doive vous révolter. Je ne veux seulement que lui peindre l'affreux état où sa cruauté me réduit.

CRISPIN, *branlant la tête.*

Votre valet.

D. ALONSE.

Et vous serez avec moi.

LE CAPITAINE, *se radoucissant.*

C'est une autre chose.

CRISPIN.

Bon pour cela.

LE CAPITAINE.

A cette condition, cher ami, je ne puis refuser de vous servir. Venez donc ce soir au logis.

D. ALONSE.

Ce n'est pas tout ; j'ai aussi à vous parler d'une affaire qui touche votre honneur et le mien.

LE CAPITAINE, *prenant feu.*

Expliquez-vous. Ne me déguisez rien. Qu'est-ce?

D. ALONSE.

J'ai appris que depuis quelques jours il rodoit autour de ce jardin un cavalier qui en veut à Léonor.

CRISPIN, *à part.*

Ahi, ahi, ahi !

D. ALONSE.

Et sur le rapport qu'on m'en a fait, j'ai lieu de croire qu'il cherche à la séduire.

LE CAPITAINE.

Grands dieux ! Que m'apprenez-vous ?

CRISPIN.

Ventrebleu ! Ce n'est point là une de ces minuties qu'il faut regarder avec un microscope.

LE CAPITAINE.

Vengeance, don Alonse, vengeance ! Vous êtes frère, et je suis amant ; vous savez à quoi ces deux qualités nous engagent. Ne laissons pas davantage vieillir le mal ; il deviendroit peut-être incurable.

CRISPIN.

Je ne sais pas même si l'on ne s'avise pas trop tard d'y remédier.

D. ALONSE.

Voici l'heure où le cavalier a coutume de venir au Prado. Nous pouvons lui demander raison....

LE CAPITAINE.

Lui demander raison, oui, c'est le droit. Comment se nomme-t-il?

D. ALONSE.

Je ne sais.

LE CAPITAINE.

Où demeure-t-il?

D. ALONSE.

Je l'ignore.

LE CAPITAINE.

Cela étant, don Alonse, nous ne pouvons nous venger tout-à-l'heure.

D. ALONSE.

Pourquoi? Ne suffit-il pas qu'il ait à mon insu des desseins sur ma sœur?

LE CAPITAINE.

Non, cela ne suffit pas.

CRISPIN.

Oh, que non! Voilà de mes jeunes gens qui ne demandent qu'à ferrailler.

LE CAPITAINE.

Il faut auparavant que vous sachiez s'il est gen-

tilhomme ou non : s'il est marié, ou s'il ne l'est pas.

CRISPIN.

S'il a père et mère, ou s'il est orphelin.

D. ALONSE.

Dans un moment nous apprendrons tout cela de sa propre bouche.

LE CAPITAINE.

Autre erreur. Il pourroit nous cacher la vérité.

D. ALONSE.

Vous êtes trop régulier, don Lope; et mon ressentiment ne me permet pas d'attendre.

LE CAPITAINE.

Contraignez-vous, don Alonse. Je ne souffrirai point que vous blessiez les loix de la bienséance.

CRISPIN.

Périssent mille honneurs de fille, plutôt que de voir choquer nos règles.

LE CAPITAINE.

Croyez-moi, faisons observer et suivre notre homme ; et quand nous saurons qui il est, nous irons le trouver chez lui. S'il a eu des intentions criminelles, nous punirons son audace ; et s'il n'a eu que des vues légitimes, nous lui ferons savoir que Léonor m'est promise, et je le sommerai de se désister de ses prétentions.

D. ALONSE.

(*bas.*) Il faut bien que je me prête à sa délicatesse..... (*haut.*) J'y consens. Il s'agit donc

de charger de cet emploi quelque homme adroit.

LE CAPITAINE.

Crispin nous en rendra bon compte.

CRISPIN, *à part.*

La mauvaise commission !

D. ALONSE.

Laissons-le donc ici en sentinelle, et venez vous repôser chez moi.

(*Don Alonse se retire, le capitaine veut le suivre, mais Crispin l'arrête.*)

SCENE VI.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Attendez, seigneur, un mot : il me vient un petit scrupule.

LE CAPITAINE.

Sur quoi ?

CRISPIN.

Sur la commission que vous me donnez. J'y trouve quelque chose qui ne s'accorde pas, ce me semble, avec le galant homme.

LE CAPITAINE.

Quoi ?

CRISPIN.

En épiant ce cavalier, si, par malheur, j'en

apprenois plus que nous n'en voulons savoir, j'exposerois Léonor à la fureur de son frère, et je romprois en même-temps votre mariage avec elle. A votre avis, n'y a-t-il pas là-dedans.... un je ne sais quoi, qui.... qui n'est pas bien.

LE CAPITAINE.

Au contraire, Crispin, rien n'est plus louable: car, supposé que Léonor, à l'insu de son frère, fût disposée à écouter le galant, ce qui ne peut être, tu rendrois un grand service à don Alonse, à moi, et à Léonor même en nous avertissant.

CRISPIN.

Je puis donc sans répugnance me mêler de cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Hé, oui.

CRISPIN.

Bon. Je respire. Je deviens, à votre école, diablement chatouilleux sur le point d'honneur.

LE CAPITAINE.

Cela me fait plaisir, si tu continues je ferai quelque chose de toi.

(*Don Lope entre dans le jardin.*)

SCENE VII.

CRISPIN, *seul.*

Ça, faisons semblant de nous promener. Observons bien tous les cavaliers qui viendront ici, et principalement ceux qui me paroîtront des dénicheurs de merles..... Ho ! ho ! j'en vois déjà deux qui s'approchent de ce jardin.

SCENE VIII.

CRISPIN, D. LUIS, CLARIN.

D. LUIS, *bas, à Clarin.*

Arrêtons, Clarin. Laissons passer cet homme-là.

CLARIN, *bas, à don Luis.*

Comme il nous regarde !

D. LUIS, *bas.*

Il m'est suspect.

CRISPIN, *à part.*

Ils m'examinent. C'est assurément le gaillard que j'ai ordre d'observer.

CLARIN, *bas.*

Il a toute l'encolure d'un espion.

D. LUIS, *bas.*

Allons à lui. Il faut savoir ce qu'il a dans l'ame.

CRISPIN, *à part.*

Ils viennent à moi.

CLARIN, *à Crispin.*

Écoutez, l'ami. Que faites-vous là ?

CRISPIN.

Je prends le frais, je me promène, je fais provision de santé.

D. LUIS, *à Crispin.*

A d'autres. Tu m'as l'air d'être ici pour faire quelque mauvais coup.

CRISPIN.

J'y suis plutôt pour empêcher qu'on n'en fasse.

CLARIN, *prenant Crispin au collet.*

Camarade, il faut parler net.

CRISPIN.

Parler net? Parbleu! il me semble que je parle assez net.

CLARIN, *le menaçant.*

Par la mort!.....

D. LUIS.

Doucement, Clarin, ne lui fais aucune violence. Il va nous avouer franchement la chose.

CRISPIN, *à don Luis.*

Quelle chose! Je n'ai rien à vous avouer.

CLARIN.

Tu ne veux donc pas jaser? (*frappant Crispin.*) Tiens, voilà le prix de ta discrétion.

CRISPIN, *criant.*

Haï ! haï ! haï !

D. LUIS, *à Crispin.*

Pendart, je vois à ta physionomie qu'on t'a mis ici pour observer si quelqu'un en veut à certaine dame qui demeure dans ce jardin.

CRISPIN.

Vous voyez cela à ma physionomie?

D. LUIS.

Clairement.

CRISPIN.

Et moi, je vois à la vôtre que vous ne venez au Prado que pour parler à cette certaine dame. Il y a bien des physionomies parlantes, comme vous voyez.

D. LUIS.

Tu es donc un espion de don Alonse de Guzman?

CRISPIN.

Je ne dis pas cela.

D. LUIS.

Si je savois que tu le fusses, je te donnerois cent coups.

CRISPIN.

Sur ce pied-là, je n'ai garde de l'être.

D. LUIS.

Qui que tu sois, prends la peine de te retirer, et ne t'amuse point à nous regarder.

CLARIN.

Si tu ne disparois à nos yeux, dès ce moment, je te couperai les oreilles.

CRISPIN.

Oh ! je vous les abandonne si vous m'y rattrapez. Serviteur. (*à part, s'en allant.*) Je vais me cacher dans un endroit où ils ne me verront pas, et je les guetterai en dépit d'eux.

SCENE IX.

D. LUIS, CLARIN.

CLARIN.

Enfin, nous l'avons écarté. Nous pouvons nous entretenir librement. C'en est donc fait, seigneur don Luis, vous ne pensez plus à Estelle d'Alvarade?

D. LUIS.

Non, Clarin, cesse de m'en parler.

CLARIN.

Je ne vous comprends pas. Après un long séjour en Flandres, vous revenez à Madrid toujours amoureux d'Estelle. En arrivant, vous passez par cette promenade ; vous voyez par hazard Léonor, qui sortoit de ce jardin, et sa vue, dans un instant, vous rend infidèle.

D. LUIS.

Ah ! Clarin, sommes-nous maîtres de nos cœurs?

Laisse-moi m'abandonner à ma nouvelle passion. Tout semble la favoriser. Je suis écouté de la sœur de don Alonse ; et je viens de terminer la fâcheuse affaire qui m'obligeoit depuis deux ans à vivre loin de Madrid sous le nom de don Carlos.

CLARIN.

Vous pouvez donc maintenant apprendre à Léonor que vous êtes don Luis Pacheco ?

D. LUIS.

C'est ce que je prétends lui découvrir aujourd'hui ; mais, en même-temps, je la prierai de garder le secret sur mon retour.

CLARIN.

D'où vient cela, s'il vous plaît ?

D. LUIS.

C'est qu'Estelle est nièce du capitaine don Lope de Castro.

CLARIN.

Quoi ! de ce grand redresseur de torts, qui se rendoit médiateur de toutes les querelles qui arrivoient dans l'armée, et à qui vous avez sauvé la vie dans la dernière bataille ?

D. LUIS.

Oui, ce capitaine est oncle d'Estelle.

CLARIN.

Malepeste ! vous avez raison. Quoique ce capitaine vous doive la vie, il seroit homme à vous

chicanner sur l'affront que vous faites à la beauté de sa nièce.

D. LUIS.

Voilà justement ce que je veux éviter. Don Lope est d'un caractère si singulier, que je n'ai pas voulu lui faire la moindre confidence de mes affaires ; il est bon qu'il ignore mon arrivée dans cette ville, jusqu'à ce que je sois sûr d'obtenir Léonor.

CLARIN.

C'est bien dit. Après cela nous le verrons venir.

D. LUIS.

Tais-toi. La suivante de Léonor paroît. Va-t-en, et reviens me rejoindre dans une heure.

(*Clarin sort.*)

SCENE X.

D. LUIS, BÉATRIX.

BÉATRIX, *à part.*

A-la-fin le voici.

D. LUIS.

Hé bien, Béatrix, aurai-je bientôt le plaisir de revoir ta maîtresse ?

BÉATRIX.

Non, seigneur don Carlos. Je viens même vous dire de sa part que vous ne la verrez plus.

D. LUIS.

Qu'entends-je ?

BÉATRIX.

Son frère veut qu'elle épouse un de ses amis. Elle ne peut désormais avoir d'entretien avec vous.

D. LUIS.

Quelle affreuse nouvelle ! La fortune ne m'a donc flatté d'abord, que pour me faire sentir plus vivement sa rigueur ! Ma chère Béatrix, je te conjure d'avoir pitié de moi.

BÉATRIX.

Mais, vraiment, je vous plains fort.

D. LUIS.

J'implore ton secours. Engage Léonor à m'accorder un dernier entretien. Je reconnoîtrai bien ce bon office.

BÉATRIX.

Je ne doute pas de votre générosité ; je voudrois bien vous rendre ce service ; mais il pourroit me coûter cher.

D. LUIS.

Te coûter cher !

BÉATRIX.

En pouvez-vous douter ? Je perdrois pour jamais la confiance de ma maîtresse : elle croiroit que vous m'auriez gagnée par des prières, et que je vous servirois au préjudice de son devoir.

D. LUIS.

Elle ne croira point cela.

BÉATRIX.

D'ailleurs, supposons que Léonor se rende aux instances que je lui ferai de vous parler, don Alonse pourra découvrir tout le mystère : ma maîtresse en sera quitte pour une réprimande, et Béatrix sera mise à la porte.

D. LUIS.

Ne te mets point ces chimères-là dans l'esprit.

BÉATRIX.

Ne serai-je pas bien avancée? Je perdrai tout-d'un-coup le fruit de huit longues années de services.

D. LUIS.

Oh! si ce malheur t'arrivoit, je suis en état de t'en consoler.

BÉATRIX.

Je suis bien persuadée de votre bon cœur.

D. LUIS.

Je prendrois soin de ta fortune.

BÉATRIX.

Ne m'en dites pas davantage. Vos promesses m'ébranlent. Adieu, je me retire.

D. LUIS, *l'arrêtant.*

Ah! ma chère Béatrix, ne m'abandonne point.

BÉATRIX.

Je veux être sourde à vos prières.

D. LUIS, *lui présentant sa bague.*

Tiens. En attendant mieux, fais-moi le plaisir de recevoir ce diamant.

BÉATRIX.

Vous m'allez faire chasser.

D. LUIS.

Prends-le, je t'en conjure. Attendris ta maîtresse en ma faveur.

BÉATRIX, *prenant le diamant.*

Que vous êtes séduisant, seigneur don Carlos!

D. LUIS.

Préviens mon désespoir.

BÉATRIX.

Je n'y puis plus résister, votre douleur me perce l'ame. Allons, je veux vous servir, quelque chose qu'il en puisse arriver. Vous parlerez encore une fois à Léonor.

D. LUIS.

Tu me rends la vie par cette promesse.

BÉATRIX.

Mais je m'aperçois qu'en rêvant aux moyens de vous satisfaire, j'ai pris votre bague sans y penser. Comme la rêverie préoccupe!

(*Elle fait semblant de vouloir la lui rendre.*)

D. LUIS.

Non, je t'en prie, Béatrix, garde-la pour l'amour de moi..

BÉATRIX.

Allez-vous-en de peur de surprise, et revenez ici à l'entrée de la nuit.

(Don Luis sort.)

SCENE XI.

BÉATRIX, *seule, et considérant le diamant.*

Je n'en doute plus, cet homme-là doit avoir de la naissance. Il a des manières engageantes. Je veux épouser ses intérêts.

(Elle met la bague à son doigt.)

SCENE XII.

BÉATRIX, LÉONOR.

BÉATRIX.

Il vient enfin de faire retraite.

LÉONOR.

Tu l'as donc renvoyé ?

BÉATRIX.

Oui, madame, et notre conversation, je vous assure, a été bien vive.

LÉONOR.

A-t-il paru fort sensible à la nécessité de me perdre ?

BÉATRIX.

Cela n'est pas concevable. Il a pris la fortune à partie ; il s'est plaint de son étoile dans des termes.... Si vous l'eussiez entendu comme moi, il vous auroit fait pitié.

LÉONOR.

Hélas ! à quoi lui eût servi ma pitié.

BÉATRIX.

A quoi, madame? Oh ! la pitié d'une fille n'est jamais infructueuse. La mienne, par exemple, lui a remis l'esprit.

LÉONOR.

Comment donc cela?

BÉATRIX.

Il s'est plaint, comme je vous l'ai dit ; il a soupiré, il a gémi. J'ai été si touchée de sa douleur, que je lui ai donné rendez-vous ici ce soir. Voyez ce que fait la compassion !

LÉONOR.

En vérité, Béatrix, vous êtes une extravagante de lui avoir donné rendez-vous....

BÉATRIX.

Il l'a bien fallu. Il vouloit se tuer dans le désespoir où il étoit.

LÉONOR.

Quoi ! je vous charge de congédier un homme avec qui je veux rompre tout commerce, et vous osez le flatter encore de quelque espérance !

BÉATRIX.

Hé non, madame, il n'espère plus rien, et il ne veut plus vous voir que pour vous dire un éternel adieu.

LÉONOR.

Vous ne deviez point l'entendre. En un mot, il falloit exécuter mes ordres à la rigueur.

BÉATRIX.

Je conviens que j'ai tort; mais que voulez-vous? Ce pauvre garçon m'a fendu le cœur.

LÉONOR.

Vous êtes bien compatissante. Oh ! pour cela, Béatrix, vous avez fait une grande sottise de ne m'en avoir pas débarrassée.

BÉATRIX.

Ho bien ! puisque cela vous fait tant de peine, j'aurai bientôt dégagé ma parole. Don Carlos n'est pas encore si loin qu'on ne puisse le joindre. Je vais courir après lui, et l'envoyer au diable.

(*Elle fait quelques pas comme pour aller après don Luis.*)

LÉONOR, *l'appelant.*

Béatrix.

BÉATRIX.

Que me voulez-vous?

LÉONOR.

Tu es trop vive quelquefois. Ne va pas, dans

ton emportement, lui parler d'une manière malhonnête.

BÉATRIX.

Vous serez contente.

LÉONOR.

Dans le fond, je n'ai pas sujet de me plaindre de lui; et c'est assez de lui dire simplement, qu'il ne me convient plus de l'écouter.

BÉATRIX.

Cela suffit.

(*Elle fait encore semblant de vouloir courir après don Luis.*)

LÉONOR, *la rappelant.*

Attends, Béatrix, attends.

BÉATRIX.

Encore ?

LÉONOR.

Recommande-lui bien de ne pas même paroître aux environs de ce jardin. Fais-lui sentir la conséquence.....

BÉATRIX.

Oui; mais pendant que vous donnez de si amples instructions, le cavalier s'éloigne, et je ne pourrai pas le rattraper.

LÉONOR.

Il n'y a qu'à le laisser. Aussi-bien je songe qu'il est plus à-propos qu'il vienne au rendez-vous.

BÉATRIX.

Je pense aussi que cela vaudra beaucoup mieux. Je ne suis pas entêtée, moi, de mes opinions.

LÉONOR.

Courir après un homme, seroit une démarche qui pourroit être mal expliquée.

BÉATRIX.

Vous avez raison. Il sera moins dangereux que je lui parle tantôt; et je compte bien de réparer ma faute.

LÉONOR.

Tant mieux. Entre-nous, je me défie de ta fermeté.

BÉATRIX.

Franchement, je n'en ai pas plus qu'il ne m'en faut.

LÉONOR.

Tu te laisseras encore attendrir.

BÉATRIX.

Écoutez, je n'en voudrois pas jurer.

LÉONOR.

Je crois que je serai obligée de lui parler moi-même.

BÉATRIX.

Je savois bien qu'il faudroit en venir là. Au reste, que risquez-vous en parlant à don Carlos? Vous ne l'aimez plus.

LÉONOR, *soupirant.*

Ah ! Béatrix !

BÉATRIX.

Ah ! je vous entends. Vous êtes lasse de trahir votre conscience, n'est-il pas vrai ?

LÉONOR.

Que tu es cruelle de me plaisanter !

BÉATRIX.

Que vous êtes méchante de m'avoir grondée !

(*Léonor et Béatrix rentrent dans le jardin.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente encore le Prado, comme au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ALONSE, LE CAPITAINE.

D. ALONSE.

Vous vous en allez ?

LE CAPITAINE.

Je suis obligé de vous quitter pour un moment. Je viens de me souvenir que deux cavaliers doivent se battre demain. Je vais régler le temps, le lieu, et les conditions du combat. Je viendrai vous retrouver après cela.

D. ALONSE.

Vous êtes le maître. Sans adieu.

(*Le capitaine sort.*)

SCENE II.

D. ALONSE, *seul.*

J'ai beau parcourir des yeux cette promenade, je n'y vois pas Crispin..... Mais je crois l'apercevoir..... Je ne me trompe pas, c'est Crispin qui s'avance. Nous allons savoir s'il a bien fait sa commission.

SCÈNE III.

D. ALONSE, CRISPIN.

CRISPIN, *tout essoufflé.*

Ouf! Laissez-moi prendre haleine.

D. ALONSE.

As-tu vu le cavalier qu'on t'a ordonné d'épier?

CRISPIN.

Comme j'ai l'honneur de vous voir, et son valet aussi.

D. ALONSE.

Que cette nouvelle me cause de joie! Dans quelle rue est-il logé? Comment le nomme-t-on?

CRISPIN, *hésitant.*

C'est ce que je ne puis vous apprendre.

D. ALONSE.

C'est-à-dire, traître, que tu n'as pas voulu le suivre.

CRISPIN.

Pardonnez-moi, c'est lui qui n'a pas voulu que je le suivisse. Il s'est approché de moi avec son valet, pour me dire que si je ne me retirois, ils me donneroient cent coups, et ils m'en ont donné quelques-uns à-compte, pour faire voir qu'ils aiment à tenir leur parole.

D. ALONSE.

Le butor ! Il s'y sera pris mal-adroitement.

CRISPIN.

Non, monsieur, je vous le proteste.

D. ALONSE.

Tais-toi, maraud. Tu mériterois que dans ma juste colère.....

CRISPIN.

Ne me frappez pas ; je ne suis plus votre valet. Vous ne pouvez vous défaire de vos vieilles habitudes.

D. ALONSE.

Je rentre. Je ne pourrois m'empêcher de t'assommer.

SCENE IV.

CRISPIN, *seul.*

Je suis un heureux commissionnaire. J'ai pensé être étrillé des deux côtés.

(*Il veut s'en retourner, et Béatrix l'appelle.*)

SCENE V.

CRISPIN, BÉATRIX.

BÉATRIX.

St, st, Crispin.

CRISPIN.

Que vous plaît-il, ma princesse ?

BÉATRIX.

Te faire une petite question. Es-tu franc ? Es-tu sincère ?

CRISPIN.

Comme un Italien.

BÉATRIX.

Don Alonse te parloit tout-à-l'heure avec action. Ma maîtresse et moi n'étions-nous pas intéressées dans votre entretien ?

CRISPIN.

Je n'ai rien de caché pour ma chère Béatrix. D'ailleurs, don Alonse a des manières qui ne

m'engagent point à être discret. Oui, ma mignonne, il a appris de vos nouvelles. Prenez vos mesures là-dessus.

BÉATRIX.

Quoi ! il auroit découvert.....?

CRISPIN.

Il sait tout, vous dis-je..... Mais qui est ce garçon qui vient à nous ?

SCENE VI.

CRISPIN, BÉATRIX, CLARIN.

CLARIN, *à part.*

Mon maître n'est plus ici. Que peut-il être devenu ?

BÉATRIX, *à part.*

C'est le valet de don Carlos, apparemment.

CRISPIN, *à part.*

C'est un de mes drôles de tantôt.

CLARIN, *à part.*

C'est notre espion. Il est là, ma foi, avec une fille fort jolie.

(*Il salue Crispin et Béatrix.*)

CRISPIN, *à part.*

Il me salue humblement. Est-ce qu'il me craindroit ?

CLARIN, *à part.*

Approchons-nous d'eux.

CRISPIN.

Il n'a peut-être fait le brave, que parce qu'il étoit soutenu de son maître. Approfondissons un peu cela.

CLARIN, *haut, abordant Crispin.*

Monsieur !.....

CRISPIN, *fièrement.*

Monsieur..... (*à part.*) Je le crois poltron; il faut que je l'insulte.

CLARIN.

J'envie votre bonheur; car, selon toutes les apparences, cette charmante personne est de vos amies.

CRISPIN, *d'un ton brusque.*

Qu'en voulez-vous dire ?

CLARIN.

Rien. Je vous en fais mon compliment. Elle s'est rendue sans doute au mérite brillant qu'on voit briller en vous.

CRISPIN.

Ce ne sont pas vos affaires.

CLARIN.

J'en demeure d'accord. Mais.....

CRISPIN.

Mais, mais, vous n'êtes qu'un sot.

CLARIN.

Vous recevez bien mal les politesses qu'on vous fait.

CRISPIN.

Je veux les recevoir mal, moi. Ton maître n'est pas ici pour te défendre, fanfaron, il faut que je te repasse en taille-douce.

BÉATRIX, *le retenant.*

Que veux-tu faire, Crispin ?

CRISPIN.

Je veux lui couper le visage.

BÉATRIX.

Arrête-toi donc.

CLARIN.

Ne le retenez pas, la belle; il n'est pas si méchant que vous le pensez.

CRISPIN, *s'agitant.*

Têtebleu! Ventrebleu!

BÉATRIX.

Quel emportement!

CLARIN.

Lâchez la bride à sa fureur.

CRISPIN.

Je ne serai pas content que je ne l'aye enterré.

BÉATRIX, *le lâchant.*

Ho bien, suis donc ton impétuosité, puisqu'on ne peut t'arrêter.

CRISPIN.

Ho! ho! ce n'est point à moi qu'on passe la plume par le bec.

CLARIN.

On ne vous retient plus.

CRISPIN.

Il ne faut pas trop m'échauffer la bile, tudieu!

CLARIN.

Sais-tu bien que tes menaces ne m'épouvantent point, maraud?

CRISPIN.

Moi, maraud! Un élève du capitaine don Lope de Castro?

CLARIN.

Coquin!

CRISPIN.

Coquin! un nourrisson du point d'honneur!

CLARIN.

Bélitre!

CRISPIN.

Bélitre! Vous vous perdez au-moins.

CLARIN.

Misérable!

CRISPIN.

Vous vous coupez la gorge.

CLARIN.

Gueux!

CRISPIN.

Vous êtes mort.

CLARIN.

Oh! c'en est trop. Tiens, fat. La patience m'échappe. (*Il lui donne un soufflet.*)

CRISPIN, *portant la main à sa joue.*

Vous appelez cela de la patience qui s'échappe?

CLARIN.

Tu l'appelleras comme il te plaira. Mais une autre fois réponds plus poliment aux personnes qui te feront l'honneur de te parler.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

BÉATRIX, CRISPIN.

BÉATRIX, *riant.*

Voilà un maroufle bien brutal! Traiter de la sorte un bon enfant comme toi!

CRISPIN.

Mais, Béatrix, je suis en peine de savoir une chose. Quand il m'a frappé, avoit-il la main ouverte ou fermée?

BÉATRIX.

Hé! pourquoi voudrois-tu savoir cela?

CRISPIN.

Pourquoi, morbleu! Si c'est un soufflet, c'est un affront fait à mon honneur.

BÉATRIX.

Et si c'est un coup de poing, ce n'est donc rien?

CRISPIN.

Non. Un coup de poing, un coup de pied au

cul, se donnent sans conséquence; mais un soufflet !

BÉATRIX.

Diantre, un soufflet! On n'y sauroit donner une bonne explication, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Dis-moi donc, Béatrix, si c'est un soufflet que j'ai reçu?

BÉATRIX.

Tu dois mieux le savoir que moi.

CRISPIN.

J'étois distrait dans le moment.

BÉATRIX.

Moi, j'étois fort attentive, et je puis t'assurer que c'est un soufflet avec toutes ses circonstances.

CRISPIN.

Cela étant, je suis bien aise de m'être possédé dans l'action; la vengeance en sera plus éclatante.

BÉATRIX.

Je n'en doute nullement.

CRISPIN.

Peu s'en est fallu que je n'aye cédé au premier mouvement, et violé nos règles; car je suis trop chaud et trop bouillant.

BÉATRIX.

Il y a paru.

CRISPIN.

S'il eût réitéré, il y auroit eu du sang répandu.

BÉATRIX.

Oui; car il t'auroit cassé le nez.

CRISPIN.

Je vais de ce pas chercher mon maître, et le consulter. Cette affaire-là aura de grandes suites.

BÉATRIX.

Tu m'as l'air de la mener loin.

CRISPIN.

Je ne voudrois pas être dans la peau de mon ennemi.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

BÉATRIX, *seule, riant.*

Le vaillant champion! Il a bien profité des leçons de son maître.

SCÈNE IX.

BÉATRIX, LÉONOR.

LÉONOR.

Que faisois-tu donc là avec Crispin?

BÉATRIX.

Il vient de m'apprendre une agréable nouvelle.

LÉONOR.

Quoi?

BÉATRIX.

Il m'a dit que le seigneur don Alonse est informé de votre intrigue avec don Carlos.

LÉONOR.

Est-il possible ? Sur ce pied-là je ne m'exposerai point à parler ce soir à ce cavalier.

BÉATRIX.

Hé ! d'où vient ?

LÉONOR.

Mon frère pourroit nous surprendre.

BÉATRIX.

Il ne vous surprendra pas dans une maison d'amie.

LÉONOR.

Tu as raison. Mais à qui nous adresser ?

BÉATRIX, *rêvant.*

Attendez..... Je l'ai trouvé. Adressons-nous à Estelle d'Alvarade. C'est la personne qu'il nous faut.

LÉONOR.

A Estelle ! Tu n'y penses pas, Béatrix. Estelle est nièce du capitaine don Lope, à qui je suis destinée ; elle loge même chez lui depuis quelques jours.

BÉATRIX.

Qu'importe. Deux bonnes amies n'y regardent pas de si près quand il s'agit de se prêter la main.

De plus, elle ne sera pas fâchée que son oncle meure dans le célibat.

LÉONOR.

Va donc chez elle pour la prier, de ma part, de trouver bon que je reçoive ce soir dans son appartement don Carlos.

BÉATRIX.

J'y vais tout-à-l'heure.... Mais, quel bonheur! La voici elle-même.

SCÈNE X.

LÉONOR, BÉATRIX, ESTELLE, JACINTE.

ESTELLE.

Je vous ai reconnue de loin, ma chère Léonor; et j'ai quitté des dames avec qui je me promenois, pour venir vous embrasser....... (*Elles s'embrassent.*) Hé bien, mes enfants, quelles nouvelles?

BÉATRIX.

Vous venez fort à-propos, madame, pour nous tirer d'un embarras.

ESTELLE, *à Léonor.*

Ouvrez-moi votre cœur. Depuis un an que nous nous voyons, mon amitié doit vous être connue. Dans quel embarras êtes-vous?

LÉONOR.

Je voudrois avoir un entretien avec un cavalier

nommé don Carlos, qui me rend des soins depuis quelques jours ; mais on nous observe, et je ne sais où je pourrai le voir.

ESTELLE.

Vous n'osez l'introduire chez vous ?

LÉONOR.

Vous ne me le conseilleriez pas.

ESTELLE.

J'aime mieux vous prêter mon appartement, que de vous donner un si mauvais conseil.

BÉATRIX.

Nous vous prenons au mot.

ESTELLE.

Hélas ! que ne puis-je voir aussi mon cher don Luis Pacheco dont l'absence me met au désespoir! Il y a deux ans qu'une affaire d'honneur le tient éloigné de Madrid. Je ne reçois point de ses nouvelles, et j'attends en vain son retour.

LÉONOR.

Mon frère ne vous verra-t-il jamais sensible à sa passion ?

ESTELLE.

J'y aurois peut-être répondu, si le souvenir de don Luis ne la traversoit point.

BÉATRIX.

Sans don Carlos, nous aimerions peut-être aussi le seigneur don Lope.

ESTELLE, *embrassant Léonor.*

Adieu, Léonor; je vais rejoindre ma compagnie. Jacinte aura soin de vous introduire ce soir chez moi par une porte secrette.

(Léonor et Béatrix rentrent.)

SCÈNE XI.

ESTELLE, JACINTE.

JACINTE.

Voilà Léonor bien contente.

ESTELLE.

Je suis ravie de pouvoir lui faire plaisir. C'est le meilleur caractère de fille que je connoisse.

SCÈNE XII.

ESTELLE, JACINTE, CLARIN.

CLARIN.

Où diable est donc mon maître? Je ne le vois point à cette promenade.

ESTELLE, *à Jacinte, en regardant Clarin.*

Les traits de cet homme-là ne me sont pas inconnus.

CLARIN, *à part.*

Voici une dame qui me lorgne. Mon air la frappe, à ce qu'il me semble.

JACINTE, *bas, à Estelle.*

Comme il vous considère, madame; on diroit qu'il vous connoît.

ESTELLE.

Eh! c'est Clarin. C'est le valet de don Luis.

CLARIN, *à part et voulant fuir.*

Ventrebleu! c'est Estelle d'Alvarade. La maudite rencontre!

ESTELLE.

C'est toi, Clarin? Approche, mon enfant; est-ce que tu ne me remets pas?

CLARIN.

(*bas.*) Que trop. (*haut.*) Pardonnez-moi.

ESTELLE.

Don Luis est donc à Madrid? Quelle joie! Pourquoi ne l'ai-je pas encore vu?

CLARIN, *d'un air embarrassé.*

Madame..... (*à part.*) Que lui dirai-je?

ESTELLE.

Parle, Clarin, réponds-moi. Satisfais ma curiosité.

CLARIN, *pleurant.*

Don Luis n'est point à Madrid, madame..... hui, hui, hui, hui, hui!

ESTELLE.

Tu pleures, mon ami! Quel malheur m'annoncent tes larmes?

CLARIN, *redoublant ses pleurs.*

Hin, hin, hin, hin, hin!

ESTELLE.

Explique-toi donc. Tu jettes dans mon cœur un effroi mortel.

CLARIN.

Il ne faut plus songer au seigneur don Luis.

ESTELLE.

Que dis-tu? Que lui seroit-il arrivé?

CLARIN.

Hélas!

JACINTE.

Seroit-il mort?

CLARIN.

Pis que cela; il est.....

ESTELLE.

Achève.

CLARIN.

Marié.

ESTELLE.

Juste ciel!

JACINTE.

Marié!

CLARIN.

Oui, il s'est marié à Bruxelles. Il a épousé la veuve d'un officier flamand.

ESTELLE.

Le perfide!

JACINTE.

Le traître !

ESTELLE.

Il a pu trahir ses sermens !

(*Elle tombe dans une profonde rêverie.*)

CLARIN.

C'est ce que je lui reprochai la veille de ses noces : Seigneur don Luis, lui dis-je la larme à l'œil ; songez-vous bien à ce que vous allez faire ? Voulez-vous causer la mort à madame Estelle, à qui vous avez donné votre foi, et qui vous aime si tendrement ?

JACINTE.

Et que répondit-il à cela ?

CLARIN.

Ce qu'il répondit : (*grossissant la voix.*) Monsieur Clarin, mêlez-vous de vos affaires. Estelle vous a-t-elle payé pour entrer si chaudement dans ses intérêts ?

JACINTE.

Le petit scélérat !

CLARIN.

Le lendemain de son mariage, je lui dis d'un air fier et méprisant : Fi, seigneur ! cela est indigne. Je vous demande mon congé. Je ne veux plus servir un homme sans honneur, sans probité. Là-dessus je le quitte. Je sors de Bruxelles et

je reviens à Madrid, le cœur gonflé de soupirs en maudissant la veuve de l'officier flamand.

ESTELLE.

Clarin, c'est assez.

CLARIN.

(*bas.*) Si cela pouvoit la détacher de mon maître! (*haut.*) Adieu, madame.

ESTELLE, *fouillant dans sa poche.*

Attends, mon enfant. Il n'est pas juste que la douleur me fasse oublier ce que je te dois pour avoir pris mon parti.

CLARIN.

Vos manières me pénètrent. Je sens renouveler toute l'affliction que j'avois à Bruxelles.

ESTELLE.

Je suis cause que tu as quitté l'infidèle don Luis. Tiens, voilà pour te dédommager de ce que je t'ai fait perdre.

(*Elle lui donne de l'argent.*)

CLARIN, *recommençant à pleurer.*

Ah! ah! ah! Je ne puis digérer la trahison de don Luis. Je vais chercher quelque retraite pour y pleurer tant que cela durera.

SCÈNE XIII.

ESTELLE, JACINTE.

ESTELLE.

Voilà, Jacinte, ce don Luis dont je t'entretenois si souvent.

JACINTE.

J'étranglerois un homme comme cela.

ESTELLE.

Je me laissois consumer d'ennui, pendant que le volage..... Mais c'en est fait, la douleur fait place à la colère, et je ne respire plus que vengeance.

JACINTE.

Votre ressentiment est juste; mais remettez-vous. J'apperçois le seigneur don Lope votre oncle. Il vient ici. Dissimulez.

ESTELLE.

Non, non, je ne puis me contraindre. D'ailleurs, pourquoi lui ferois-je un mystère de l'outrage que j'ai reçu? Il doit le sentir comme moi-même.....

SCÈNE XIV.

ESTELLE, JACINTE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE, *au capitaine.*

Ah ! seigneur, je suis trahie ! Un amant parjure met sur mon front une honte éternelle.

CRISPIN, *à part.*

Auroit-elle reçu un soufflet ?

LE CAPITAINE.

Expliquez-vous, ma nièce, quel affront vous a-t-on fait ?

ESTELLE.

Un cavalier, depuis trois ans, a reçu ma foi, et je viens d'apprendre que le traître s'est marié à Bruxelles.

LE CAPITAINE.

Certes, le trait est noir.

CRISPIN.

Fi ! Voilà un procédé bien françois.

ESTELLE.

Sa trahison ne demeurera pas impunie. Quand parmi les hommes je ne trouverois point de vengeur, le perfide ne sauroit m'échapper. Conduite par ma fureur, j'irai le chercher à Bruxelles, et moi-même je lui percerai le cœur.

CRISPIN.

Quelle fille ! Elle chasse de race, ma foi.

LE CAPITAINE.

Calmez vos transports, Estelle. Votre injure me touche autant que vous. Dites-moi seulement le nom du cavalier.

ESTELLE.

Il se nomme don Luis Pacheco.

LE CAPITAINE.

Cela suffit. Je me charge de vous venger.

ESTELLE.

Vous irez en Flandres ?

CRISPIN.

Il iroit au Japon, madame, pour moins que cela.

LE CAPITAINE.

Je partirai si tôt que j'aurai fini une affaire qui demande ici ma présence. Allez, ayez l'esprit en repos là-dessus.

(*Estelle et Jacinte sortent.*)

CRISPIN, *à part.*

Puisque mon maître est si prompt à se charger des vengeances d'autrui, il faut que je remette la mienne entre ses mains.

SCÈNE XV.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

LE CAPITAINE.

Je vais rentrer chez don Alonse, et lui annoncer une nouvelle si favorable à son amour. Toi, Crispin, va m'attendre au logis.

CRISPIN.

J'y vais.... Mais, seigneur capitaine, un petit mot, s'il vous plaît.

LE CAPITAINE.

Que me veux-tu?

CRISPIN.

Je veux vous instruire d'un différend, qui offre une belle matière à vos décisions.

LE CAPITAINE.

Ho! ho! quel différend peut-il être arrivé qui ne soit pas encore venu à ma connoissance?

CRISPIN.

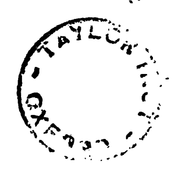
Dans ce même endroit où nous voici, j'ai reçu un soufflet qui m'a fait voir vingt chandelles.

LE CAPITAINE.

Qui? toi, Crispin?

CRISPIN.

Oui, moi, votre élève dans la science des procédés.



LE CAPITAINE.

Voilà une action bien hardie !

CRISPIN.

Je l'ai trouvée si téméraire, si insolente, que je n'ai presque pas senti le coup.

LE CAPITAINE.

Cet affront me regarde.

CRISPIN.

Assurément, on ne sauroit faire du mal aux pieds, que la tête ne s'en ressente.

LE CAPITAINE.

Donner un soufflet à mon domestique, c'est m'offenser directement.

CRISPIN.

Directement, oui, directement. Ho ! ho ! monsieur l'olibrius, vous n'avez qu'à vous bien tenir ; mon affaire est en bonne main.

LE CAPITAINE.

J'en dois tirer raison.

CRISPIN.

Sans doute. C'est à cause de cela que je n'ai pas voulu me venger moi-même.

LE CAPITAINE.

J'approuve ta retenue.

CRISPIN, *à part.*

Je suis hors d'intrigue.

LE CAPITAINE.

Qui est l'offenseur ? Est-il noble ?

CRISPIN.

Hé ! non, non. Allez, ne craignez rien. Ce n'est qu'un valet.

LE CAPITAINE.

Oh ! si l'offenseur n'est pas noble, l'honneur ne me permet pas de mettre l'épée à la main contre lui. Mais ce qui m'est défendu, à moi, t'est permis à toi, comme tu le peux voir dans mon chapitre des *Soufflets roturiers*.

CRISPIN.

Ho bien ! puisque vous ne pouvez me venger, il n'y a qu'à laisser cela là. Je m'en vengerai par le mépris. Aussi-bien c'est là vengeance des belles ames.

LE CAPITAINE, *le regardant de travers*.

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Un soufflet, au bout du compte, n'est pas la mort d'un homme.

LE CAPITAINE.

Comment, faquin ! est-ce là le langage d'un homme nourri chez moi ?

CRISPIN.

C'est le langage d'un homme sensé.

LE CAPITAINE.

Écoute. Je n'ai qu'un mot à te dire. Songe à

te montrer digne valet de don Lope; ou bien prépare-toi à mourir sous le bâton.

CRISPIN.

L'alternative est consolante.

LE CAPITAINE.

Opte tout-à-l'heure. Détermine-toi.

CRISPIN.

C'en est fait, je prends mon parti. Vos paroles m'inspirent une fureur martiale. Je vais, comme un lion, chercher mon ennemi.

LE CAPITAINE.

Ah! j'aime à t'entendre parler de la sorte.

CRISPIN.

Je cours, je vole........ Mais, attendez: une réflexion m'arrête tout court.

LE CAPITAINE.

Hé! quelle?

CRISPIN.

Je songe que j'ai reçu le soufflet en rendant service à don Alonse. C'est le valet de l'amant de sa sœur qui me l'a donné.

LE CAPITAINE.

Tu ne m'avois pas dit cette circonstance.

CRISPIN.

Non, vraiment, je n'y ai pas pensé.

LE CAPITAINE.

Don Alonse a part à l'offense.

CRISPIN.

N'est-il pas vrai ? Il doit joindre cela aux autres sujets qu'il a de se plaindre du cavalier, et venger le tout ensemble. Ainsi la chose ne me regarde plus.

LE CAPITAINE.

Elle te regarde toujours, mon ami. Don Alonse étant gentilhomme ne peut pas tirer raison de cette offense. Tu dois te venger, tant par rapport à toi, que par rapport à lui, et même aussi par rapport à moi.

CRISPIN.

Il y a bien des rapports dans cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Va, mon enfant, va rétablir ton honneur.

CRISPIN.

C'est-à-dire, Crispin, va te faire tuer.

LE CAPITAINE.

Ne remets point le pied dans ma maison, que tu n'ayes réparé l'outrage que tu as reçu. Il ne me convient pas d'avoir un domestique déshonoré.

(*Le capitaine rentre chez don Alonse.*)

SCÈNE XVI.

CRISPIN, *seul.*

J'avois bien affaire aussi d'aller parler de ce maudit soufflet. Mais le vin est tiré, il faut le boire. Allons, Crispin, anime-toi. Après tout, ton ennemi n'a peut-être pas plus de cœur qu'un autre. Quand il verra une épée nue, il aura autant de peur que toi. Pourquoi non? Faisons-en l'épreuve. Ça, représentons-nous que je le rencontre. Parlons-lui d'un ton de grenadier : Ah! te voilà, pendard, te voilà..... (*Il change de ton.*) Je vous demande pardon, monsieur Crispin. J'étois ivre quand je vous ai souffleté. (*d'un ton rude.*) Tu étois ivre, maraud; ha! ha! voici de mes gens qui ne sont braves que lorsqu'ils ont bu! Mets l'épée à la main, gueux, et défends-toi... (*Il allonge des estocades.*) Tic, tac.... Sa lame est bonne, et il se défend bien; mais j'en viendrai à-bout. Pare-moi celle-ci: une, deux, trois, paf! Tiens, misérable, va te faire panser... (*d'un ton pleureur.*) Ah! vous m'avez crevé un œil.... (*d'un ton rude.*) Bon, tant mieux, méchant borgne, je veux t'arracher l'autre. Il faut mourir.... (*apercevant Clarin.*) Ahi, ahi, ahi!

SCÈNE XVII.

CRISPIN, CLARIN.

CLARIN, *lui mettant la main sur l'épaule.*
Qui doit mourir ?

CRISPIN, *à part.*
Ouf ! je ne le croyois pas si près de moi.

CLARIN.
Je vous trouve l'épée à la main !

CRISPIN.
Je viens de bourrer un certain quidam qui m'avoit insulté.

CLARIN.
J'en suis ravi. J'aime les braves gens, et je suis prêt à vous faire raison du soufflet que j'ai pris la liberté de vous appliquer sur.....

CRISPIN.
Il s'est battu avec beaucoup de valeur. Il faut rendre justice à ses ennemis.

CLARIN.
Cela est généreux. Hâtons-nous, je vous prie, tandis que nous sommes seuls.

CRISPIN.
Je suis encore tout essoufflé de mon dernier combat ; laissez-moi respirer.

CLARIN.

Dépêchons-nous donc.

CRISPIN.

Quoi ! (*déclamant.*)

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant !

Me prenez-vous pour un Cid ?

CLARIN.

Non, ma foi, non. Je vois bien que vous n'êtes rien moins qu'un Cid. Le ciel vous a donné bien peu de courage.

CRISPIN.

Vous devez l'en remercier.

CLARIN, *lui donnant des soufflets.*

Vous méritez d'être souffleté.

CRISPIN.

D'accord.

CLARIN, *lui donnant des nazardes.*

Nazardé.

CRISPIN.

Soit.

CLARIN, *lui donnant des croquignolles.*

Croquignollé.

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLARIN.

Puisque vous ne voulez pas vous battre, vous trouverez bon que je vous donne des coups de bâton. Vous savez que c'est la règle.

CRISPIN.

Oui. Vous avez donc lu cela dans notre livre ?

CLARIN.

Mot pour mot.

CRISPIN.

Il en faut passer par-là, car je suis rigide observateur de nos règles..... (*tendant la main à Clarin.*) Allons, monsieur, suivez-les.

CLARIN, *après lui avoir donné des coups de bâton.*

C'est ainsi que je les donne.

CRISPIN.

C'est ainsi que je les reçois.

CLARIN.

Je vous ferai tâter de mon épée, si vous n'êtes pas content de cela.

CRISPIN.

Oh! je ne suis pas si difficile à contenter.

CLARIN, *s'en allant.*

Adieu, frère.

CRISPIN, *le saluant profondément.*

Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, *seul.*

Il croyoit que je lâcherois pied devant lui. Il a été bien attrapé. Je lui ai tenu tête jusqu'au bout. Il est vrai que j'ai été battu ; mais les armes sont journalières ; et au-reste, voilà mon affaire vidée.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'appartement du capitaine don Lope. Cet appartement a l'air d'une salle d'armes : on y voit quantité de fleurets, de plastrons et autres ustensiles concernant les armes.

(*Il y a deux flambeaux sur une table.*)

SCENE PREMIERE.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

LE CAPITAINE.

QU'EST-CE, Crispin ? Tu as l'air bien content.

CRISPIN.

Ah ! seigneur capitaine, j'ai une agréable nouvelle à vous annoncer.

LE CAPITAINE.

Je la lis dans tes yeux..

CRISPIN.

Vous voyez en moi votre vivante image. Je

viens de terminer mon affaire très-heureusement.

LE CAPITAINE.

As-tu tué ton homme ?

CRISPIN.

Non ; mais il y a eu bien des coups donnés et reçus.

LE CAPITAINE.

De quelle manière s'est passé la chose ?

CRISPIN.

Je vais vous le dire en deux mots. J'ai rencontré mon ennemi. Nous avons parlé de nous battre. L'un de nous deux a refusé lâchement de tirer l'épée ; et l'autre, suivant nos règles, lui a donné vingt coups de bâton.

LE CAPITAINE.

Tu as bien fait de le traiter ainsi.

CRISPIN.

Après cela mon drôle ne m'a pas demandé son reste. Il s'est retiré, et m'a laissé maître du champ de bataille.

LE CAPITAINE.

Tu as fait prendre la fuite à ton ennemi ?

CRISPIN.

Oui, vraiment, il m'a montré les talons.

LE CAPITAINE.

Tu me ravis par ce discours, mon cher Crispin. Viens, mon fils, viens que je t'embrasse. Je veux

que tu deviennes un des plus vaillants hommes du royaume.

CRISPIN.

J'y ai beaucoup de disposition.

LE CAPITAINE.

Et dès-à-présent, je te fais l'arbitre des démêlés de la populace.

CRISPIN.

Grand-merci. (*déclamant.*)

Tôt ou tard la valeur reçoit sa récompense.

LE CAPITAINE.

Ma joie est extrême d'apprendre que tu te sois vengé : car, enfin, mon ami, une injure est un pesant fardeau.

CRISPIN.

Très-pesant.

LE CAPITAINE.

Dans quelle affreuse situation se trouve un homme qui a été offensé, et qui n'est pas encore vengé !

CRISPIN.

J'ai passé par-là. Peste, c'est une horrible situation !

LE CAPITAINE.

Il a dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche. Il est bourrelé.

CRISPIN.

Souffleté.

LE CAPITAINE.

Déchiré.

CRISPIN.

Nazardé.

LE CAPITAINE.

Dévoré.

CRISPIN.

Croquignolé.

LE CAPITAINE.

Mais, quand il a goûté la douceur de la vengeance.....

CRISPIN.

Ho! ho!

LE CAPITAINE.

Quel soulagement!

CRISPIN.

Quel plaisir!

LE CAPITAINE.

Que son ame est contente!

CRISPIN.

Elle nage dans la joie.

LE CAPITAINE.

Par exemple, quelle satisfaction n'as-tu pas présentement?

CRISPIN.

Oui, parbleu, je suis fort satisfait. Je ne voudrois pas être à recommencer..... Mais voici un de nos espions. Que vient-il nous apprendre?

SCENE II.

LE CAPITAINE, CRISPIN, UN ESPION.

L'ESPION.

Il y a bien des affaires, seigneur capitaine.

LE CAPITAINE.

Qu'est-il arrivé?

L'ESPION.

Un chevalier de Calatrave, nommé don Martin d'Avalos, a voulu donner cette nuit une sérénade à une fille de qualité; et un de ses rivaux est venu par jalousie déconcerter le concert. On s'est battu comme tous les diables de part et d'autre, et l'on a trouvé ce matin sur le carreau.....

LE CAPITAINE, *avec précipitation.*

Hé bien! sur le carreau?

L'ESPION.

Deux guitares brisées en mille pièces.

CRISPIN, *riant.*

Ha, ha, ha, ha! Quel carnage!

LE CAPITAINE.

Il y a bien là de quoi rire! Je trouve le cas très-grave, moi. On ne doit point troubler des sérénades. L'usage en est légitime et consacré. Je prétends m'informer à fond de cette affaire.

CRISPIN.

Vous ferez sagement. Il faut découvrir ces perturbateurs de la galanterie nocturne, et leur faire payer les guitares.

LE CAPITAINE.

Quel étranger entre ici ? Voyons ce qui l'amène.

(L'espion se retire.)

SCENE III.

LE CAPITAINE, CRISPIN, UN SICILIEN.

LE SICILIEN, *saluant le capitaine.*

Seigneur, sur la réputation que vous avez...

CRISPIN, *l'interrompant et le saluant.*

Seigneur, je suis votre serviteur de tout mon cœur.

LE SICILIEN, *à Crispin.*

Bon jour..... (*au Capitaine.*) Seigneur, sur la réputation que vous avez d'être le premier homme du monde....

CRISPIN, *l'interrompant encore.*

Je suis ravi de vous voir en bonne santé.

LE SICILIEN.

(*Il regarde sévèrement Crispin et reprend ensuite son discours.*)

D'être le premier homme du monde pour lever

les scrupules que l'honneur fait naître quelquefois dans les ames sensibles aux injures, je viens exprès des extrémités de la Sicile à Madrid, pour vous prier de me conseiller dans un embarras où je me trouve.

LE CAPITAINE.

Volontiers. De quoi s'agit-il ?

CRISPIN.

Parlez. Nous vous écoutons.

LE SICILIEN.

Vous savez mieux que personne combien l'honneur d'un gentilhomme est délicat et facile à blesser.

LE CAPITAINE.

Ha ! ha !

CRISPIN.

Malepeste !

LE SICILIEN.

L'honneur est une glace que le moindre souffle ternit.

CRISPIN.

L'honneur est une prune qu'on ne sauroit toucher sans en ôter la fleur.

LE SICILIEN.

Je suis natif de Catania près du Mont-Gibel, et je me nomme *Lupardi*. En lisant un vieux bouquin, j'ai trouvé qu'un homme qui portoit mon nom, a été tué en duel autrefois ; et il n'est point

fait mention dans le volume que sa mort ait été vengée.

LE CAPITAINE.

Il y a peut-être plusieurs tomes ?

LE SICILIEN.

Pardonnez-moi.

CRISPIN.

Et avez-vous vu toutes les éditions ?

LE SICILIEN.

Le livre n'en a jamais eu qu'une.

CRISPIN.

Il a donc cela de commun avec bien des ouvrages.

LE CAPITAINE.

Comment s'appeloit le meurtrier de votre *Lupardi ?*

LE SICILIEN.

Il s'appeloit Perichichichipinchi.

CRISPIN, *riant.*

Perichichirichinpi.

LE SICILIEN.

Perichichichipinchi.

LE CAPITAINE.

Voici ce que vous avez à faire. Il faut que vous cherchiez quelque cavalier qui porte ce nom, et que vous lui fassiez un appel.

CRISPIN.

Cela est dans les formes.

LE SICILIEN.

J'ai pensé comme vous, et j'ai d'abord fait des perquisitions dans la Sicile. De là, j'ai passé dans le royaume de Naples, et parcouru toute l'Italie; mais je n'ai point trouvé ce que je cherchois.

LE CAPITAINE.

Cela est malheureux.

CRISPIN.

Rien n'est plus désolant.

LE SICILIEN.

J'étois enfin de retour chez moi, fort mortifié d'avoir perdu mes pas et résolu d'abandonner une vengeance qu'il m'étoit impossible de tirer; mais l'inexorable point d'honneur m'est venu faire un crime du repos où je voulois demeurer; et las d'être en proie aux secrets reproches qu'il me faisoit sans cesse, j'ai pris la résolution de continuer ma recherche.

LE CAPITAINE, *à Crispin.*

Ah! mon ami, quelle délicatesse!

CRISPIN.

Oui, parbleu, ce gentilhomme observe les points et les virgules de notre recueil.

LE SICILIEN.

J'ai dessein, après avoir soigneusement tâché de déterrer quelque *Parichichichipinchi* en Espagne, de me rendre aux Pays-Bas, d'aller en France, en Allemagne, et de faire enfin le tour

de l'Europe ; mais si je ne tire aucun fruit d'un si long voyage, pensez-vous que je puisse en sûreté d'honneur en demeurer là ?

LE CAPITAINE.

Je ne le crois pas.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

LE CAPITAINE.

Je ne me contenterois pas d'avoir fait le tour de l'Europe, je passerois aux Indes.

CRISPIN.

Je galoperois par toute la terre habitable pour n'avoir rien à me reprocher.

LE SICILIEN.

Seigneur capitaine, on m'avoit bien dit que vous étiez roide sur l'article. Je vous remercie de vos conseils. Adieu. Je ne retournerai point en Sicile, que je n'aye fait tout ce que l'intérêt de mon nom attend de moi.

SCENE IV.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Le seigneur Lupardi va bien battre du pays. Il court grand risque de ne revoir jamais le Mont-Gibel.

LE CAPITAINE.

C'est un brave homme ; et je souhaite qu'il rencontre..... Mais voici don Alonse mon beau-frère futur.

SCENE V.

LE CAPITAINE, CRISPIN, D. ALONSE.

D. ALONSE.

Seigneur capitaine, je viens vous sommer de me tenir parole.

LE CAPITAINE.

Quand il en sera temps, je vous introduirai dans l'appartement de ma nièce. Allons dans mon cabinet, attendre cet heureux moment.

SCENE VI.

Le Théâtre change en cet endroit, et représente l'appartement d'Estelle, éclairé de quantité de bougies.

ESTELLE, LÉONOR.

Vous voyez, ma chère Léonor, si ma douleur est juste.

LÉONOR.

Je ne puis revenir de ma surprise.

ESTELLE.

Hommes perfides et scélérats ! quand vous nous faites des serments, que nous sommes sottes d'y ajouter foi !

LÉONOR.

Quelle ingratitude !

ESTELLE.

Je souhaite que vous soyez plus heureuse que moi; mais, après ce qui m'est arrivé, je crois qu'il y a peu de fond à faire sur les promesses d'un amant.

LÉONOR.

Votre exemple, il est vrai, doit m'effrayer; mais s'il est quelqu'homme au monde qui ne ressemble point aux autres, c'est don Carlos.

ESTELLE.

Vous avez donc trouvé le phénix.

LÉONOR.

Sa seule physionomie confond toutes les réflexions qu'on peut faire contre son sexe.

ESTELLE.

Sa physionomie, dites-vous? Oh ! prenez-y garde, Léonor. Don Luis en a une à tromper toute la terre.

SCÈNE VII.

ESTELLE, LÉONOR, BÉATRIX.

BÉATRIX *à Léonor.*

Madame.

LÉONOR.

Hé bien, Béatrix ?

BÉATRIX.

Je vous amène don Carlos.

(*Béatrix fait entrer don Luis et se retire ensuite.*)

LÉONOR.

Vous allez voir, Estelle, que je n'ai pas fait un mauvais choix.

SCÈNE VIII.

ESTELLE, LÉONOR, D. LUIS, *le nez enveloppé dans son manteau.*

D. LUIS, *à part, reconnoissant Estelle.*

Juste ciel! où me suis-je laissé conduire? C'est Estelle!

LÉONOR.

Don Carlos, vous n'avez rien à craindre ici. Découvrez-vous.

D. LUIS, *à part.*

Comment me tirer de ce mauvais pas ?

ESTELLE.

Seigneur, n'ayez là-dessus aucune inquiétude.

D. LUIS, *tout déconcerté.*

Pardonnez, Mesdames, si je vous quitte pour un instant.... J'ai oublié.... Une affaire pressée... J'ai deux mots à dire à un ami, qui....

LÉONOR.

Quel discours! Avez-vous perdu l'esprit, don Carlos? Pourquoi vous troublez-vous?

D. LUIS.

Madame!....

LÉONOR.

Finissons. Découvrez-vous. Je le veux.

D. LUIS, *faisant un pas pour s'en aller.*

Je vais revenir dans un moment.

(*On entend dans cet endroit du bruit à la porte.*)

LÉONOR.

Qu'entends-je?

ESTELLE.

On ouvre. O ciel! on entre.

LÉONOR, *à part.*

Que vois-je! c'est mon frère. Je suis perdue!

SCENE IX.

ESTELLE, LÉONOR, D. LUIS, D. ALONSE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE, *s'avançant vers la porte.*

Quel audacieux peut venir?......

D. ALONSE.

Ne vous alarmez pas, madame, un amant soumis et respectueux ne doit point.... Mais quel objet s'offre à mes regards? Un homme avec ma sœur et ma maîtresse!

LE CAPITAINE, *à part, se frottant les yeux.*

Est-ce une illusion?

ESTELLE.

Don Alonse chez moi!... (*au capitaine.*) Et c'est vous, seigneur, qui l'introduisez!

LE CAPITAINE.

Ma présence doit vous rassurer. Mais que fait ici ce cavalier?

CRISPIN.

Ouf!

D. ALONSE.

Cet inconnu qui prend soin de se cacher, offense mon honneur ou mon amour.

CRISPIN, *à part.*

Notre livre sera consulté.

D. ALONSE, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Il faut qu'il éprouve le châtiment que mérite sa témérité.

LÉONOR, *tremblante.*

Que vont-ils faire ?

ESTELLE, *saisissant le bras de don Alonse.*

Arrêtez, don Alonse. Songez au respect que vous me devez.

LÉONOR, *au capitaine.*

Seigneur don Lope, de grace, calmez....

LE CAPITAINE.

Écoutez. Point de bruit. Voici de quelle manière on peut accommoder la chose.

ESTELLE, *à part.*

Il va dissiper cet orage.

LÉONOR.

Puisse-t-il nous tirer de peine !

CRISPIN.

L'oracle va parler.

LE CAPITAINE.

Crispin, ferme la porte. Et vous, don Alonse, faites tous vos efforts pour tuer ce cavalier tout-à-l'heure.

LÉONOR, *faisant un cri.*

Ah !

ESTELLE.

O dieux !

LE CAPITAINE.

Et si par malheur il vous tue, je suis ici pour le tuer après. Par ce moyen votre mort sera vengée et votre honneur satisfait.

CRISPIN.

Voilà un tempérament de notre façon.

LÉONOR, *au capitaine.*

Quoi ! vous flattez leur rage, au-lieu de vous y opposer !

ESTELLE.

Comment ! vous voulez que dans mon appartement même......

LE CAPITAINE.

Oui, ma nièce, il faut que cela soit. En pareille rencontre, c'est ainsi qu'on en doit user.

CRISPIN.

C'est l'ordre, madame; c'est la règle.

ESTELLE.

Que dira-t-on de moi dans le monde ?

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille sur cela. Mon témoignage suffit pour faire taire la médisance. Allons, seigneurs cavaliers, battez-vous à votre aise.

CRISPIN.

Oui, tuez-vous, égorgez-vous à votre aise. Mon maître est dans son élément.

(*Les deux cavaliers mettent l'épée à la main.*)

LÉONOR.

A l'aide !

ESTELLE.

Au secours !

LE CAPITAINE.

Attendez, don Alonse; je fais réflexion que vous ne connoissez pas ce cavalier.

D. ALONSE.

Que m'importe ?

LE CAPITAINE.

Il faut connoître l'offenseur. (*à don Luis.*) Seigneur inconnu, découvrez-vous, et apprenez qui vous êtes.

D. LUIS.

Malgré les intérêts qui m'obligent à me cacher, je vais donc me faire connoître.

(*Il se découvre.*)

ESTELLE.

Ah ! c'est don Luis !

LE CAPITAINE.

Que vois-je? don Carlos !

ESTELLE.

Qui t'amène ici, traître? Viens-tu séduire mon amie, et couronner par-là ta trahison ?

D. ALONSE, *à Estelle.*

Madame, laissons là les discours. Je vais vous venger d'un infidèle en punissant un suborneur.

LE CAPITAINE.

Doucement, don Alonse. Ce don Luis m'est connu sous le nom de don Carlos. C'est mon meilleur ami. C'est lui qui m'a sauvé la vie en Flandres. Je dois défendre la sienne.

CRISPIN.

Oui, nous péririons à ses côtés.

D. ALONSE.

Mais, don Lope, il est votre rival, et de plus vous avez promis de venger votre nièce de l'infidélité de don Luis.

LE CAPITAINE, *rêvant.*

Il est vrai.

D. ALONSE.

Faut-il donc compter pour rien votre parole ?

LE CAPITAINE.

Non.

CRISPIN, *à part.*

Oh ! ma foi, pour le coup notre recueil est en défaut.

LE CAPITAINE, *à don Luis.*

Don Carlos, ou plutôt don Luis, puisque c'est votre véritable nom, je sens toute l'obligation que je vous ai ; mais l'honneur veut que mon bras s'arme contre vos jours. Je suis au désespoir d'en venir là avec vous. Pourquoi faut-il que vous soyez si coupable ?

(Il tire son épée.)

D. LUIS.

En quoi, don Lope, suis-je donc si coupable?

LE CAPITAINE.

En quoi ? Malgré la foi jurée, vous abandonnez ma nièce, vous vous mariez à Bruxelles, et vous revenez à Madrid séduire Léonor ma maîtresse.

D. LUIS.

Je ne suis point marié. C'est une fable que mon valet a inventée dans l'embarras où il s'est trouvé en rencontrant Estelle.

LE CAPITAINE.

Oh ! puisque vous n'êtes pas marié, c'est une autre affaire. Il est aisé de nous accorder.

D. ALONSE.

Hé ! comment cela ?

LE CAPITAINE.

Don Luis n'a qu'à rendre son cœur à ma nièce, et l'épouser dès demain.

D. ALONSE.

L'épouser ! Il faut donc que je me venge des soins que don Luis a rendus à ma sœur sans mon aveu, et qu'en même-temps je lui dispute le cœur d'Estelle.

LE CAPITAINE.

Soit ; mais si vous ôtez la vie à don Luis, je serai obligé d'attaquer la vôtre.

CRISPIN.

Il y a aussi bien des rapports dans cette affaire-ci.

ESTELLE.

C'est à moi de finir tous ces débats..... (*au capitaine.*) Seigneur don Lope ; je vous rends votre parole. Je ne souhaite plus d'être vengée. Je ne vois plus en don Luis un amant chéri. Son inconstance a rendu mon cœur libre, et je donne ma main au seigneur don Alonse.

D. ALONSE.

Ah ! madame, en récompensant ma constance, vous me faites oublier tous les maux que j'ai soufferts depuis quatre ans.

LE CAPITAINE, *à don Alonse.*

Depuis quatre ans ! Vous avez donc soupiré pour Estelle avant don Luis ?

D. ALONSE.

Oui, seigneur.

LE CAPITAINE.

Eh ! que ne le disiez-vous d'abord ? Vous levez par-là tous les obstacles. C'est la date qui doit décider entre deux rivaux d'un mérite égal.

LÉONOR, *au capitaine.*

Suivez-donc vous-même vos règles, seigneur capitaine, et cédez-moi à don Luis.

LE CAPITAINE.

Que je vous cède à don Luis ?

LÉONOR.

Oui, vraiment. Il n'y a que trois jours que vous m'aimez, et il y en a huit qu'il me rend des soins.

CRISPIN, *au capitaine.*

Vous n'avez pas le mot à dire à cela.

LE CAPITAINE.

Non. Puisque l'honneur l'ordonne, l'amour a beau s'y opposer. Il faut sacrifier à l'honneur jusqu'à son bonheur même. Je souscris à la félicité de Pacheco.

D. LUIS.

Par ce sacrifice, don Lope, vous payerez avec usure le service que je vous ai rendu.

LE CAPITAINE.

O point-d'honneur! que tu as de pouvoir sur les belles ames!

CRISPIN.

O point-d'honneur! que tu es sensible aux épaules!

FIN.

DON CÉSAR URSIN,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

Cette comédie, composée par D. Pedro Calderon de la Barca, est intitulée en espagnol : *Peor esta que estava*, CELA VA DE MAL EN PIS. Elle fut représentée au mois de mars 1707, à Paris, sous le titre de DON CÉSAR URSIN.

de les faire arrêter ; mais, de grace, traitez-les comme les enfants de votre ami.

PROSPER COLONE, gouverneur de Naples.

(*A Félix.*) Je ressens vivement les peines de votre maître. Il ne pouvoit s'adresser à un homme qui lui fût plus dévoué. Je n'ai point oublié qu'une ancienne amitié nous lie, et que nous avons ensemble cueilli des lauriers dans les Pays-Bas. Apprenez-moi seulement le nom du cavalier qui trouble si cruellement son repos.

FÉLIX.

Il se nomme D. César Ursin. Je le connois pour l'avoir vu souvent ; et si vous voulez, seigneur, me permettre d'en faire la recherche, je me fais fort de découvrir bientôt l'endroit de cette ville où il se tient caché : car je sais qu'il est actuellement à Gaëte.

LE GOUVERNEUR.

Quelle preuve en avez-vous ?

FÉLIX.

J'ai vu ce matin, dans la rue, un de ses valets, que j'ai fait suivre par un de mes camarades qui n'est pas connu de lui, et qui doit me rapporter où il l'aura laissé.

LE GOUVERNEUR.

Allez donc retrouver votre camarade ; et si par vos perquisitions vous parvenez à découvrir don

César, venez m'en avertir. J'irai moi-même aussitôt m'assurer de sa personne.

FÉLIX, *s'en allant.*

Je promets de le livrer dès aujourd'hui.

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

Oh ! qu'une fille à qui la nature a donné un penchant trop tendre, est d'une garde pénible ! Dans quel péril elle jette l'honneur d'un père !

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, CÉLIE.

CÉLIE, *bas à Lisarde.*

Voilà monsieur le gouverneur qui me paroît bien agité.

LISARDE.

C'est ce qu'il me semble.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

J'aperçois ma fille ; cachons-lui le trouble où sont mes esprits.

LISARDE.

Qu'avez-vous, seigneur ? Je vois sur votre visage une émotion qui m'inquiette.

LE GOUVERNEUR.

Oui, ma fille, je suis occupé d'un soin très-important. Je suis père, cette qualité me rend sensible à certains avis qu'on vient de me donner. Il n'est pas temps encore que je vous en dise davantage.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LISARDE, CÉLIE.

LISARDE.

Célie!

CÉLIE.

Madame!

LISARDE.

L'as-tu bien entendu?

CÉLIE.

Parfaitement.

LISARDE.

Auroit-il appris de nos nouvelles?

CÉLIE.

Cela pourroit bien être. S'il ne s'est pas expliqué plus clairement, c'est qu'il n'est pas encore bien informé de vos équipées. Avant que d'éclater, il veut connoître toute l'étendue de votre faute.

LISARDE.

Ta conjecture me fait trembler.

CÉLIE.

Hé! de quoi diantre aussi vous avisez-vous d'écouter un inconnu et de vous déguiser tous les jours pour l'aller voir dans un jardin où il demeure enfermé, pour avoir fait peut-être quelque mauvais coup! La fille de don Fernand d'Arragon peut-elle jusque-là s'oublier ?

LISARDE.

Je te pardonne de me faire ce reproche. Je conviens qu'il y a de l'indiscrétion dans ma conduite, et que je joue un personnage peu digne de moi; mais, d'un autre côté, songe que je n'ai point de mauvaises intentions. Je n'ai pas même d'amour pour le cavalier.

CÉLIE.

Il n'est pas possible! Vous prenez pourtant plaisir à l'entretenir.

LISARDE.

Beaucoup. Il a de l'esprit, des manières galantes et polies, et je ne suis pas fâchée d'en avoir fait la conquête. Mais je n'y mets rien du mien, et je ne cherche qu'à me divertir.

CÉLIE.

Ainsi donc vous continuerez d'aller au jardin, malgré ce qu'un père vient de vous dire.

LISARDE.

Et malgré tout ce que tu pourrois me représenter pour m'en empêcher.

CÉLIE.

Tant pis. Je vous blâme d'autant plus, que vous êtes dans une conjoncture qui vous oblige à vous observer plus que vous n'avez fait jusqu'ici. On attend d'Espagne, de jour en jour, don Juan Osorio à qui vous êtes promise. Les préparatifs de votre mariage sont achevés. Quel temps prenez-vous pour vous embarquer dans une galanterie, qui ne peut aboutir qu'à quelque éclat fâcheux pour vous?

LISARDE.

Épargne-toi la peine de moraliser inutilement.

CÉLIE.

Ne songez qu'à bien recevoir l'époux qu'on vous destine.

LISARDE.

Paroles perdues.

CÉLIE.

Il y a des filles qui cherchent malheur.

LISARDE.

Taisez-vous, Célie. Je pourrois me lasser de vos remontrances.

CÉLIE.

Vous devriez plutôt en profiter.

SCENE V.

LISARDE, CÉLIE, NISE.

LISARDE.

Qu'est-ce qu'il y a, Nise ?

NISE.

Une dame, qui paroît étrangère, demande à vous parler.

LISARDE.

Ne dit-elle point son nom ?

NISE.

Elle dit seulement qu'elle est fille, c'est tout ce qu'on en peut tirer. Mais elle a l'air bien affligé. Elle ne fait que gémir, que soupirer, que se plaindre du sort. Il faut que tous les malheurs du monde lui soient arrivés.

LISARDE.

Qu'on la laisse entrer. (*Nise sort.*) Sachons ce qu'elle attend de moi.

SCENE VI.

LISARDE, CÉLIE, FLÉRIDE.

FLÉRIDE, *se jetant aux pieds de Lisarde qui la relève.*

Madame, souffrez qu'à vos pieds une fille infortunée implore votre protection. Hélas! il n'y a pas long-temps que je vivois comme vous dans le sein d'une famille qui me chérissoit. Mon destin pouvoit faire envie.... Mais pourquoi m'étendre sur les avantages que je possédois? La fortune ennemie ne me les a pas seulement ôtés, elle m'a ravi jusqu'à la foi qu'on pourroit ajouter à mes paroles. Un superbe équipage ne parle point ici en ma faveur; mes soupirs et mes larmes sont les seuls garants de ma sincérité.

CÉLIE, *bas à Lisarde.*

La Signora n'est pas mal-adroite.

LISARDE, *bas à Célie.*

Je sens que je m'intéresse déjà pour elle.

FLÉRIDE.

Dispensez-moi de vous dire qui je suis. Je dois ce ménagement à de nobles parents que je déshonore. Il suffira que je vous raconte simplement mon histoire, pour exciter votre pitié.

CÉLIE, *à part.*

Nous allons apparemment entendre l'histoire d'une vertu persécutée.

FLÉRIDE.

Un cavalier d'une naissance égale à la mienne s'étant attiré mon attention, reçut ma foi en me donnant la sienne.

CÉLIE, *bas.*

Le troc est naturel. Nous sommes sur-le-point de le faire aussi.

FLÉRIDE.

En attendant qu'il pût obtenir l'aveu de mon père, il me demanda la permission de s'introduire la nuit dans notre jardin, et je n'eus pas la force de la lui refuser.

CÉLIE.

La pauvre enfant!

FLÉRIDE.

Nous formâmes donc la douce habitude de nous entretenir au jardin pendant que tout le monde reposoit au logis; mais nos plaisirs furent bientôt troublés par le funeste événement que vous allez entendre. Une nuit j'attendois mon amant; la porte du jardin étoit entr'ouverte, il entre un homme; je crois que c'est lui; et dans cette erreur je vais au-devant de ses pas.

CÉLIE.

Aye, aye, aye!

FLÉRIDE.

C'étoit un autre cavalier, dont j'avois toujours payé de rigueur l'importune tendresse, et qui, conduit par une fureur jalouse, venoit là pour se venger. A-peine eus-je reconnu que je me trompois, que mon amant arriva. Surpris de trouver avec moi un homme dans un lieu, où lui seul avoit le privilège de s'introduire la nuit, la jalousie tout-à-coup troubla ses esprits. Téméraire, lui dit-il d'un air furieux, que viens-tu chercher ici? Je n'ai point d'autre langue que mon épée, répondit l'autre cavalier sur le même ton. A ces mots, également animés tous deux, ils fondirent l'un sur l'autre. Je vois dans l'obscurité briller les épées. Il en sort un feu qui sert à ces fiers rivaux à conduire leurs coups. Enfin, après un assez long combat, l'amant malheureux tomba percé d'un coup mortel, et son vainqueur m'adressa ces cruelles paroles: Va, perfide, je te laisse avec mon rival noyé dans son sang. Tâche de le rappeler à la vie par les marques de douleur qu'il exige de ta reconnoissance.

LISARDE.

Vous le tirâtes d'erreur sans doute, et lui fîtes connoître votre innocence?

FLÉRIDE.

Il ne m'en donna pas le temps. Quoique je fusse plus morte que vive, je voulus parler pour le détromper; mais il s'éloigna promptement de moi, sans daigner m'écouter.

CÉLIE.

Le petit mutin! Il y a comme cela des amants à qui l'on ne peut faire entendre raison, quand même ils n'ont aucun sujet de se plaindre.

LISARDE.

Et quel parti prîtes-vous dans une si triste conjoncture?

FLÉRIDE.

Un assez mauvais; mais je n'en voyois point de bon à prendre. L'éclat que je m'imaginai que feroit cette aventure, la colère de mes parents, le châtiment dont j'étois menacée, l'espoir de joindre un amant fugitif et de dissiper ses soupçons, tout cela me détermina sur-le-champ à courir après lui, le regardant comme mon époux. Je suis venu jusqu'à Gaëte, où je me flatte, peut-être en vain! d'en apprendre des nouvelles. Cependant, madame, j'ai besoin d'un asile; mes malheurs vous font-ils assez de compassion pour me l'accorder? Le rapport qu'on m'a fait de votre générosité, me fait espérer que vous ne refuserez

pas de me recevoir parmi les femmes qui vous servent.

(*Fléride se remet à genoux devant Lisarde.*)

LISARDE, *la relevant.*

Relevez-vous, madame, regardez-moi comme une amie qui compâtit à votre infortune. Puisque vous le souhaitez, vous demeurerez avec moi, non pour me servir, mais pour être servie. Tout ce que je vous demande, avant que je vous fasse donner un appartement, c'est de trouver bon que je prie mon père d'y consentir. Entrez dans ce cabinet, et vous y reposez jusqu'à ce que je lui aye parlé.

FLÉRIDE.

Fasse le ciel, madame, que vous soyez plus heureuse que moi, si jamais l'Amour vous soumet à son empire !

(*Elle passe dans le cabinet.*)

SCÈNE VII.

LISARDE, CÉLIE.

CÉLIE.

Je ne sais si vous faites une action fort louable en accordant un asile chez vous à cette étrangère.

LISARDE.

Pourquoi donc?

CÉLIE.

Pourquoi ! madame ; hé ! que peut-on penser d'une créature qui court ainsi le monde comme une héroïne de chevalerie ? C'est peut-être quelque aventurière qui vient chercher fortune à Gaëte.

LISARDE.

Je juge d'elle plus favorablement. Je crois que c'est une fille de qualité qu'un excès d'amour a fait sortir de son devoir, et qui est plus malheureuse que coupable. Je m'en fie à son air modeste, à ses larmes, à sa beauté.

CÉLIE.

Trois signes bien équivoques.

LISARDE.

Brisons là, Célie. Je veux sortir tout-à-l'heure. Prenons nos mantes ; allons voir mon inconnu.

CÉLIE.

Mais ne craignez-vous point qu'un père, qui peut-être est déjà instruit.....

LISARDE.

Ne vas-tu pas encore faire la duègne ?

CÉLIE.

Hé ! mais....

LISARDE, *s'en allant.*

Tu me fatigues.

CÉLIE.

Mort de ma vie ! Voilà une fille bien courageuse ; mais pourquoi suis-je plus timide qu'elle ? C'est que je n'ai point d'amant qui m'attende au jardin.

(*Elle suit sa maîtresse.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin et la mer en éloignement. On y voit don Juan Osorio et don César Ursin qui s'embrassent en s'abordant.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. JUAN, D. CÉSAR.

D. JUAN.

JE me sais bon gré de m'être arrêté dans ce jardin, puisque j'y rencontre don César Ursin, le meilleur de mes amis.

D. CÉSAR.

C'est mon heureuse étoile qui a conduit ici mon cher don Juan Osorio.

D. JUAN.

Laissons à part les compliments. Que faites-vous dans ce lieu solitaire ?

D. CÉSAR.

Je m'y tiens caché pour une affaire d'honneur,

que je vous conterai une autre fois. Le maître de ce jardin m'y a donné retraite, et j'y suis fort sûrement, en attendant l'occasion de passer en Espagne. D'ailleurs, par précaution, j'ai une barque toute prête à prendre le large en cas de besoin. Et vous, don Juan, qui vous amène à Gaëte ?

D. JUAN.

J'y viens, porté sur les aîles de l'Amour, épouser Lisarde, la noble, la riche, la charmante fille de don Fernand d'Arragon, gouverneur de cette ville. Je vous offre le crédit que cette alliance peut me donner.

D. CÉSAR.

Je ne refuse point une offre si avantageuse ; mais apprenez-moi pourquoi vous êtes entré dans ce jardin ?

D. JUAN.

Pour y attendre un ami, qui est l'alcade du château de Gaëte. Je suis bien aise de l'entretenir avant que je paroisse chez mon beau-père ; et comme je l'ai fait avertir de mon arrivée, je ne doute pas qu'il ne soit ici dans un moment ; mais, afin qu'il ne vous voye pas, je vais vous quitter pour aller au-devant de lui.

D. CÉSAR.

Je vous suis obligé de cette discrétion. Sans adieu, cher ami ; je compte que j'aurai le plaisir de vous revoir ici.

D. JUAN.

Dès demain.

(*Il s'embrassent de nouveau et don Juan sort.*)

SCÈNE II.

D. CÉSAR, GAMACHE.

GAMACHE, *abordant son maître avec altération.*

Qui est ce cavalier ?

D. CÉSAR.

C'est un de mes intimes amis que le hazard a conduit ici.

GAMACHE.

Prenez garde que.....

D. CÉSAR.

Sois sans inquiétude là-dessus.

GAMACHE.

A-la-bonne-heure. Hé bien ! seigneur don César ou seigneur Léandre l'aventurier, car je ne sais plus de quel nom vous appeler : qui vive à-présent de Fléride ou de cette inconnue qui vient vous agacer depuis quelques jours dans ce jardin ?.....

D. CÉSAR.

Pourquoi cette question, Gamache ? Ne sais-tu pas que Fléride règne toujours dans mon cœur ?

GAMACHE.

Oui. Vous étiez pourtant bien en colère contre elle, quand nous sortîmes de Naples.

D. CÉSAR.

Hé ! n'avois-je pas sujet d'être en fureur ? Je trouve la nuit un homme avec ce que j'aime !

GAMACHE.

D'accord. Cela est dur à digérer ; mais ce cavalier malencontreux, que vous tuâtes à bon compte, étoit peut-être entré dans le jardin sans la participation de Fléride.

D. CÉSAR.

C'est ce que j'ai pensé depuis.

GAMACHE.

Et si cela étoit ainsi, n'auriez-vous pas le plus grand tort du monde d'avoir abandonné cette malheureuse dame à la colère du gouverneur de Naples son père ?

D. CÉSAR.

Je ne dis pas le contraire.

GAMACHE.

Au-lieu de la quitter si brusquement, du-moins il falloit vous éclaircir avec elle.

D. CÉSAR.

Je l'avoue, et je suis fâché de ne l'avoir pas fait.

GAMACHE.

Mais, puisque vous vous en repentez, et que vous aimez encore Fléride, pourquoi donner tête

laissée dans une nouvelle galanterie avec une femme dont les desseins sont encore plus inconnus que son visage ?

D. CÉSAR.

Que veux-tu ? Me voyant éloigné de ce que j'aime, je cherche à m'amuser pour éviter l'ennui.

GAMACHE.

Voilà comme vous faites tous, vous autres messieurs les galants ; pour mieux soutenir l'absence de vos maîtresses, vous leur donnez des rivales.

D. CÉSAR.

Paix, Gamache, paix, j'aperçois mon inconnue.

GAMACHE.

Fort bien. Allons, monsieur, désennuyez-vous.

SCENE III.

D. CÉSAR, GAMACHE, LISARDE, CÉLIE, *voilées.*

LISARDE.

Vous voyez, Léandre, par le soin que je prends de vous venir trouver dans votre solitude, que je vous dédommage assez de la peine que je vous cause en vous cachant mon visage et mon nom.

D. CÉSAR.

Vous êtes dans l'erreur, madame. Rien ne peut me dédommager de cette peine. Je me suis formé

de vos traits une si belle idée, que si je n'ai pas aujourd'hui le plaisir de les contempler, ce jour sera le dernier de ma vie.

LISARDE.

Façon de parler.

D. CÉSAR.

Non, charmante inconnue, j'attends de vous cette complaisance. Ne me laissez pas languir plus long-temps dans cette attente.

(*Lisarde et don César continuent de s'entretenir tout bas, et pendant ce temps-là Gamache s'approche de Célie.*)

GAMACHE, *à Célie.*

Ma princesse, n'allez-vous pas aussi vous faire tirer l'oreille pour vous découvrir?

CÉLIE, *d'un air dédaigneux.*

Sans doute; et je te conseille de ne pas t'obstiner à vouloir obtenir de moi cette faveur. Tu y perdrois ton latin.

GAMACHE, *voulant lever son voile.*

Oh! que non. Allons, ma reine, sans façon.

CÉLIE, *le repoussant.*

Arrête, faquin.

GAMACHE.

Ouais! Vous me paroissez, ma mie, bien méprisante.

CÉLIE.

C'est que tu me parois bien méprisable.

GAMACHE.

Ah ! cruelle, l'amour autrefois se cachoit à Psyché, aujourd'hui c'est Psyché qui se cache à l'amour.

LISARDE, *haut à don César.*

Ne me pressez pas davantage, Léandre ; ou bien résolvez-vous à ne me revoir jamais.

D. CÉSAR.

J'en mourrois de douleur ; mais aussi je vais mourir, si vous ne m'accordez ce que je vous demande.

LISARDE.

Encore une fois vous m'allez perdre pour toujours, si je cède à vos instances.

D. CÉSAR.

Ne soyez pas inexorable.

LISARDE.

Vous le voulez donc absolument ?

D. CÉSAR.

Je vous en conjure.

LISARDE.

Il faut vous satisfaire ; mais n'imputez ma perte qu'à vous-même.

(*Elle se découvre.*)

D. CÉSAR, *avec transport.*

Que de charmes, grands Dieux ! Je n'ai jamais vu de beauté comparable à celle qui frappe ma vue ! Donnez-moi le loisir de l'admirer.

GAMACHE, *apercevant Fabio.*

Oh ! ma foi, nous allons changer de note..... (*d'un air troublé*), monsieur.....

D. CÉSAR.

Qu'y a-t-il, Gamache ? pourquoi te troubles-tu ?

GAMACHE.

J'aperçois Fabio qui vient à nous à toutes jambes. Il a bien la mine de nous apporter quelque fâcheuse nouvelle.

SCENE IV.

D. CÉSAR, LISARDE, CÉLIE, GAMACHE, FABIO.

D. CÉSAR, *à Fabio.*

Que viens-tu nous annoncer ?

FABIO, *tout essoufflé.*

Seigneur, vous n'avez pas un moment à perdre, si vous voulez vous sauver. Le gouverneur s'approche de ce jardin. Embarquons-nous promptement.

LISARDE, *bas à Célie.*

Mon père vient ici me surprendre. O ciel !

CÉLIE, *bas.*

C'est votre faute.

D. CÉSAR.

Que dois-je faire ?

GAMACHE.

Que dois-je faire ? dit-il, comme s'il avoit un autre parti à prendre que de gagner la barque, et de chercher son salut dans la fuite. Hé vite, décampons.

D. CÉSAR, *à Lisarde.*

Pardon, madame, si je vous quitte, mais la nécessité m'y oblige.

LISARDE, *à don César.*

Ah! de grace, seigneur, ne m'abandonnez pas. Si vous êtes, comme vous le paroissez, un cavalier noble, vous ne laisserez pas dans le péril une personne qui ne s'y trouve que pour l'amour de vous. Hélas! je suis sur le point de perdre l'honneur et la vie peut-être, seulement pour vous être venu voir dans ce jardin.

D. CÉSAR, *se tournant vers Gamache.*

Gamache !

GAMACHE.

Hé bien, Gamache, vous balancez, je crois. Hé, ventrebleu! tirons-nous d'ici; et n'écoutez pas davantage une matoise qui veut vous amuser.

D. CÉSAR.

Non, il ne sera pas dit que je laisse toujours les dames dans le danger. Belle inconnue, rassurez-vous. Je périrai plutôt que de souffrir qu'il vous soit fait le moindre outrage.

GAMACHE.

Quel enragé !

D. CÉSAR.

Retirez-vous dans cette maison, et ne craignez rien. Je suis assuré que c'est à moi seul qu'on en veut.

(*Lisarde et Célie vont se cacher dans la maison.*)

GAMACHE, *à don César.*

Sauvez-vous donc présentement.

D. CÉSAR.

Je ne le puis. J'ai promis de défendre cette dame. Je tiendrai ma promesse.

GAMACHE.

Vous allez encore tuer quelqu'un ? Pour moi je vais me mettre aussi en sûreté. (*Il s'enfuit.*)

D. CÉSAR.

Fais ce que tu voudras. Je prétends faire face à ma mauvaise fortune, quelque chose qu'il me puisse arriver.

SCENE V.

D. CÉSAR, LE GOUVERNEUR, GARDES.

LE GOUVERNEUR, *abordant don César.*

N'êtes-vous pas don César Ursin ?

D. CÉSAR.

Un homme tel que moi ne déguise point son nom. Oui, je le suis. Que me voulez-vous ?

LE GOUVERNEUR.

Je vous arrête. Obéissez à l'ordre.

D. CÉSAR.

Je ne fais point de résistance; mais considérez qui je suis, et ne permettez pas qu'on m'insulte.

LE GOUVERNEUR.

J'aurai pour vous tous les égards qui sont dûs à un cavalier de votre naissance.

D. CÉSAR, *lui présentant son épée.*

Cela étant, faites-moi conduire où il vous plaira. Voilà mon épée.

LE GOUVERNEUR.

Non, gardez-la. Tout prisonnier que vous êtes, je vous la laisse pour commencer à vous traiter avec distinction. Mais je dois aussi m'assurer d'une dame qui est avec vous dans ce jardin.

D. CÉSAR.

Quelle dame, seigneur?

LE GOUVERNEUR.

Il est inutile de feindre. Je suis informé de tout. (*à ses gardes.*) Gardes, cherchez-la dans cette maison, et l'amenez ici.

D. CÉSAR, *à part.*

Ciel! qui peut être cette dame qu'on veut arrêter avec moi!

UN GARDE, *amenant Gamache.*

Voici un homme qui cherchoit à se dérober à notre poursuite.

LE GOUVERNEUR, *à Gamache.*

Qui êtes-vous, l'ami ?

GAMACHE, *montrant don César.*

Je suis l'écuyer de ce chevalier errant.

LE GOUVERNEUR.

Et pourquoi fuyez-vous ?

GAMACHE.

C'est que j'ai la mauvaise habitude de fuir dès que j'ai peur.

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR, D. CÉSAR, GAMACHE, LISARDE, CÉLIE, DEUX GARDES.

UN DES DEUX GARDES, *au gouverneur.*

Seigneur, nous venons de trouver dans cette maison ces deux dames voilées.... (*à Lisarde.*) Madame, découvrez-vous, cette déférence est due à M. le gouverneur.

LE GOUVERNEUR, *aux deux gardes.*

Arrêtez, Ramire, ne faites aucune violence à cette dame. Elle doit être sacrée pour vous..... (*à Lisarde.*) Non, madame, ne vous découvrez pas. Je veux vous épargner cette confusion. Je suis même très-mortifié de l'alarme que je vous cause en venant m'assurer de vous.

D. CÉSAR.

Seigneur, je ne souffrirai pas, s'il vous plaît, que vous l'emmeniez contre son gré. J'y perdrai plutôt le jour.

LE GOUVERNEUR.

Ne vous faites point de nouvelles affaires, don César. Je pardonne ce transport téméraire à votre amour. Réservez votre valeur pour une meilleure occasion. Sachez que cette dame ne m'est pas moins chère qu'à vous. Nous sommes tellement unis son père et moi que nous ne faisons tous deux qu'une ame.

D. CÉSAR.

Mais si je suis seul coupable, pourquoi cette dame sera-t-elle arrêtée ? Quel crime a-t-elle commis ?

LE GOUVERNEUR.

Vous me croyez bien mal instruit de ce qui s'est passé. Apprenez que je n'en ignore pas la moindre circonstance. Ainsi, don César, remettez vos intérêts entre mes mains. Vous aurez en moi un médiateur qui ne les trahira point. Je vais vous mener moi-même au château de cette ville. Je vous mettrai sous la garde de l'Alcade, et fiez-vous à la parole que je vous donne, que cette dame sera chez moi comme ma propre fille.

D. CÉSAR, *à Lisarde.*

Consentez-vous, madame, que l'on vous emmène au palais du seigneur don Fernand?

LISARDE.

Oui, seigneur.

D. CÉSAR.

Je ne m'y oppose donc plus.

LE GOUVERNEUR, *à deux de ses gardes.*

Allez vous deux, faites monter ces dames dans mon carrosse. Conduisez-les au logis, et dites à ma fille qu'elle les reçoive comme des personnes qui lui sont envoyées de ma part. Pendant ce temps-là je vais mener au château mon prisonnier.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'appartement de Lisarde.

SCENE PREMIERE.

NISE, *seule.*

Ma maîtresse et Célie ne reviennent point. Elles se trouvent bien apparemment où elles sont. Par ma foi, elles en feront tant qu'à-la-fin il pourra leur arriver quelque désagréable aventure...... Mais, que vois-je ! les voici, ce me semble. Oui vraiment. Elles sont conduites par des gardes. Oh ! oh ! qu'est-ce que cela signifie ?

SCENE II.

NISE, LISARDE, CÉLIE, DEUX GARDES.

PREMIER GARDE.

Mademoiselle Nise, faites-nous, s'il vous plaît, parler à votre maîtresse.

NISE.

~~A ma maîtresse !..... (bas.) Dissimulons.~~ Ma maîtresse est indisposée. Vous ne pouvez lui parler. Que lui voulez-vous?

PREMIER GARDE.

Lui présenter ces deux dames que nous lui amenons de la part de M. le gouverneur.

NISE.

Je les lui présenterai bien moi-même.

PREMIER GARDE.

Dites-lui qu'elle en ait un soin tout particulier.

NISE.

Je n'y manquerai pas.

SECOND GARDE.

Vous saurez au-moins qu'elles sont prisonnières. Prenez bien garde qu'elles ne s'échappent.

NISE.

Allez, allez, je les garderai bien.

SECOND GARDE, *riant.*

Je crois qu'oui. Vous aurez, ma foi, assez de peine à vous garder vous-même.

NISE.

Non pas du-moins d'une figure comme la vôtre... Tirez, tirez, monsieur le raisonneur. Je n'aime point les mauvais plaisants.

(*Elle repousse les gardes qui sortent.*)

SCENE III.

LISARDE, CÉLIE, NISE.

LISARDE.

Ils sont enfin sortis. Otez ma mante, Célie, donnez-moi un autre habit. (*Pendant qu'elle change d'habits.*) Je suis très-contente de vous, Nise; mais comment, en nous voyant, avez-vous pu ne nous pas découvrir par votre surprise?

NISE.

Oh! madame, toute jeune que je suis, j'ai de la prudence.

LISARDE.

Je le vois bien; mais, dis-moi, n'es-tu pas étonnée de me voir prisonnière dans ma propre maison, et geolière de moi-même?

NISE.

En effet, comment cela s'est-il pu faire? Je meurs d'envie de le savoir.

LISARDE.

Je vais te le dire. Je suis sortie pour m'aller promener dans un jardin. Je m'y entretenois avec un cavalier. Mon père, qui, sans doute, en a été averti, m'y est venu surprendre; et pour donner le change à ses gardes, il m'a fait ramener ici par eux comme une dame étrangère qu'il auroit arrêtée.

CÉLIE.

Je vous l'ai déjà dit, madame, vous vous trompez, quand vous croyez n'avoir pas été prise pour une autre. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme aussi prudent que M. le gouverneur ait été capable de s'exposer à rendre son déshonneur public par une pareille démarche? Encore une fois, cela n'est pas possible. Je craignois dans le jardin qu'il ne nous reconnût; mais à-présent je ne crains plus rien; et vous devez avoir l'esprit tranquille là-dessus.

LISARDE.

Hé bien! soit. Je veux qu'en m'arrêtant, mon père ait cru de bonne foi se saisir d'une autre personne; nous voilà dans un nouvel embarras.

CÉLIE.

Dans quel embarras?

LISARDE.

Il va revenir plein d'impatience de voir sa prisonnière. Il demandera ce qu'elle est devenue. Que lui dirons-nous? Cela ne laisse pas d'être embarrassant.

NISE.

Pas trop. Il n'y a qu'à faire passer pour elle l'étrangère qui s'est réfugiée ici.

LISARDE.

L'heureuse imagination!

CÉLIE.

Nise m'a prévenue. C'est ce que j'allois vous proposer.

LISARDE.

J'épouse cette idée. Oui, soutenons que c'est cette dame dont mon père s'est saisi dans le jardin. Aussi-bien c'est peut-être elle qu'il y étoit allé chercher.

CÉLIE.

Écoutez, je n'en jurerois pas. L'histoire qu'elle nous a contée me le feroit croire aisément.

LISARDE.

Quoi qu'il en soit, entretenons mon père dans son erreur. Quand il voudra parler à l'étrangère, mêlons-nous à leur conversation, et faisons si bien qu'ils ne s'entendent pas.

CÉLIE.

Taisons-nous, madame, je la vois qui sort de votre cabinet.

SCENE IV.

LISARDE, CÉLIE, NISE, FLERIDE.

FLÉRIDE.

Oserai-je vous demander, madame, si vous avez eu la bonté de parler pour moi à M. le gouverneur ?

LISARDE.

Je n'en ai pas encore trouvé l'occasion ; mais le voici qui vient. Je vais le prévenir. Je suis persuadée qu'il approuvera ce que je veux faire pour vous.

(*Lisarde et Fléride continuent de s'entretenir tout bas.*)

SCENE V.

LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE, LE GOUVERNEUR, NISE, FÉLIX.

LE GOUVERNEUR, *parlant au fond du théâtre à Félix.*

Retournez en diligence à Naples, et dites à votre maître que sa fille et don César sont en ma puissance.

FÉLIX.

Seigneur, je n'ai vu qu'une dame voilée. Si je pouvois voir Fléride sans en être aperçu, je partirois plus sûr de mon rapport.

LE GOUVERNEUR.

Ce que vous dites est judicieux..... (*lui montrant du doigt les femmes.*) Tenez, la voyez-vous parmi ces dames ?

FÉLIX.

Oui, seigneur, je reconnois Fléride.

LE GOUVERNEUR.

Partez donc..... (*Félix sort.*)

LISARDE, *à Fléride.*

Tenez-vous un peu à l'écart.... (*abordant son père.*) Seigneur, j'ai suivi vos ordres. J'ai fait à cette dame, que vous m'avez envoyée, la réception la plus gracieuse qu'il m'a été possible.

LE GOUVERNEUR.

Vous avez fort bien fait.

LISARDE.

Je lui ai fait préparer un de nos plus beaux appartements.

LE GOUVERNEUR.

Elle le mérite bien. Nous ne pouvons avoir trop de considération pour elle. C'est une fille d'une illustre naissance, et dont le père est mon ancien ami.

LISARDE.

Il n'en faudroit pas davantage pour me faire épouser ses intérêts ; mais elle joint à cela un mérite personnel qui m'enchante. Que j'ai découvert en elle de bonnes qualités ! Qu'elle a d'esprit, de politesse et de douceur ! On ne peut la voir sans l'aimer, ni sans prendre beaucoup de part à ses chagrins. Elle m'en a fait confidence, et je vous avouerai que j'en suis encore tout émue.

FLÉRIDE, *à part.*

Elle lui conte apparemment mon histoire, pour

m'épargner la honte d'en faire moi-même le récit.

LISARDE.

Permettez-moi, seigneur, d'intercéder pour elle auprès de vous. Elle se repent d'avoir oublié son devoir..... (*se jetant aux pieds de son père.*) Ayez pitié d'elle en faveur des remords qui la pressent.

FLÉRIDE, *à part.*

Elle embrasse ses genoux ! Avec quelle vivacité elle lui parle pour moi ! Quelle bonté !

LE GOUVERNEUR, *aidant à relever sa fille.*

Ma fille, je ne m'intéresse pas moins que vous pour cette dame. Vous allez entendre ce que je vais lui dire.

CÉLIE, *à part.*

Ouf ! cet entretien me fait peur.

LE GOUVERNEUR, *s'approchant de Fléride.*

Madame, vous n'êtes point ici prisonnière ; et je vous prie de regarder ma maison comme la vôtre. Vous êtes chez un homme qui entre dans votre situation ; qui se fait un devoir de vous servir, et qui n'épargnera rien pour vous rendre bientôt parfaitement contente. Vous pouvez compter là-dessus.

FLÉRIDE.

Seigneur, dans l'état où je me trouve, rien n'est plus propre à me consoler que votre protec

tion.... (*à Lisarde.*) Ah ! que ne dois-je point à la généreuse Lisarde ! C'est à sa bonté que je suis redevable d'un asile.....

LISARDE, *l'interrompant avec précipitation.*

Ce n'est point moi, madame, c'est mon père que vous devez remercier de la disposition favorable où il est à votre égard..

LE GOUVERNEUR.

Non, Lisarde, il n'est pas temps encore qu'elle me fasse des remercîments. Qu'elle attende que j'aye rendu son sort plus doux. C'est à quoi je vais employer tous mes soins ; et je me promets bien d'y réussir.

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, FLÉRIDE, UN PAGE, CÉLIE, NISE.

LE PAGE, *au gouverneur.*

Le seigneur don Juan Osorio vient d'arriver. Il marche sur mes pas.

LISARDE, *bas à Célie.*

Surcroît de peines pour moi.

LE GOUVERNEUR.

Ma fille, songeons à le bien recevoir.... Vous, Nise, conduisez madame à son appartement. Elle doit avoir besoin de repos.....

(*Fléride et Nise sortent.*)

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, CÉLIE, D. JUAN.

D. JUAN, *saluant le gouverneur et lui baisant la main.*

Seigneur, permettez que l'heureux don Juan vous rende ses devoirs, et vous témoigne l'impatience qu'il avoit d'être auprès de vous.

LE GOUVERNEUR, *l'embrassant.*

Il y a long-temps que vous vous faites souhaiter ici. Je commençois à me plaindre de votre retardement, quoique je fusse persuadé qu'il falloit que vous ne pussiez pas faire plus de diligence, puisque vous n'arriviez point.

D. JUAN.

Vous me rendiez justice; et la charmante Lisarde devoit vous en répondre. Plein de la flatteuse espérance d'être son époux, pouvois-je ne pas compter tous les moments qui retardoient mon arrivée?

LISARDE.

Je n'attendois pas moins de votre politesse qu'un discours si galant; mais je ne suis point assez crédule pour y ajouter foi. Je me connois bien, don Juan, et je serai fort contente de moi, si vous

ne vous repentez pas en me voyant d'être venu à Gaëte.

D. JUAN.

Que dites-vous, madame? O ciel! fut-il jamais une beauté plus parfaite que... !

LE GOUVERNEUR.

Oh! vous allez vous engager tous deux dans les compliments! Vous aurez tout le loisir de vous en faire l'un à l'autre.... Venez avec moi, mon gendre. Je veux, avant toutes choses, vous entretenir dans mon cabinet.

(*Le gouverneur l'emmène.*)

SCENE VIII.

LISARDE, CÉLIE.

LISARDE.

Que penses-tu de tout ceci, ma chère Célie ?

CÉLIE.

Je pense que vous êtes plus heureuse que sage. Monsieur le gouverneur, comme vous voyez, est persuadé que notre étrangère est la dame qu'il vient d'arrêter dans le jardin; et la dame croit que, touchée de ses malheurs, vous lui faites donner un asile chez vous. Ils viennent de se parler tous deux sans se détromper. Cela est heureux pour vous. Mais n'abusez point de ce bonheur... Puisque don

Juan est arrivé, ne songez qu'à répondre à ses vœux. Ne le mérite-t-il pas bien ? N'est-ce pas un cavalier fort bien fait ?

LISARDE.

Je ne dis pas le contraire.

CÉLIE.

Un jeune guerrier de bonne mine,

LISARDE.

D'accord.

CÉLIE.

Hé bien, attachez-vous donc à lui. Oubliez pour jamais l'inconnu.

LISARDE.

C'est mon dessein, vraiment. Mais....

CÉLIE.

Mais quoi ?

LISARDE.

Veux-tu que j'abandonne un homme qui n' perdu sa liberté qu'en voulant conserver l mienne ?

CÉLIE.

Non, il y auroit de l'injustice là-dedans. Mette tout en usage pour le tirer de prison ; mais n poussez pas plus loin la reconnoissance. Aussi bien pourriez-vous, madame, vous en repenti Car je soupçonne violemment ce cavalier d'êt celui qui fuit notre étrangère.

LISARDE.

C'est ce que je soupçonne comme toi ; mais j

n'en suis pas sûre; et pour savoir à quoi m'en tenir, je vais lui mander, par un billet que tu lui porteras toi-même au château, que s'il peut cette nuit tromper ou gagner ses gardes, il vienne me trouver ici.

CÉLIE.

Quel projet! madame; faites-y bien réflexion.

LISARDE.

Il n'y a rien dans ce projet qui doive t'alarmer. Je recevrai dans mon appartement l'inconnu, comme une dame qu'il croit prisonnière, et nous aurons ensemble un entretien, après lequel je prendrai mon parti de bonne grace.

CÉLIE.

Vous me faites trembler.

LISARDE.

Que tu es sotte? Voilà la première soubrette qui soit fâchée de voir sa maîtresse amoureuse.

CÉLIE.

Mais considérez....

LISARDE.

Quoi?

CÉLIE.

Le danger....

LISARDE.

Je le vois.

CÉLIE.

Vous allez vous perdre....

LISARDE.

Je n'aime pas qu'on s'oppose à mes volontés.

CÉLIE.

Quelle fureur !

LISARDE.

Tais-toi. Ne songe qu'à m'obéir aveuglément, si tu veux me plaire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le Théâtre représente une prison.

SCÈNE PREMIERE.

D. CÉSAR, GAMACHE.

GAMACHE.

A VOTRE avis, seigneur don César, ne sommes-ous pas ici bien gîtés ?

D. CÉSAR.

Bien ou mal, je ne m'en plains pas. Si je cours uelque péril, en récompense j'ai vu des traits harmants, un visage céleste.

GAMACHE.

Il vaudroit mieux, morbleu ! que vous eussiez u une face de Guinée, que le beau minois de ette friponne, qui nous a si traîtreusement fait mber entre les griffes de la justice.

D. CÉSAR.

Quoi ! Gamache, tu soupçonnerois cette dame ivoir joué cet indigne personnage ?

GAMACHE.

Comment donc ! Est-ce que vous en doutez encore ?

D. CÉSAR.

Sans doute, rejette cette pensée, mon ami. Cette dame est trop belle pour être capable d'une trahison si noire.

GAMACHE.

Hé, ventrebleu ! c'est des belles qu'il faut se défier. Les laides n'attrapent personne.

D. CÉSAR.

Tu es trop défiant.

GAMACHE.

Vous ne l'êtes pas assez, vous.

D. CÉSAR.

Reconnois l'injustice de tes soupçons. S'il étoit vrai, comme tu te l'imagines, que ce fût une aventurière, et qu'elle eût été apostée pour me faire prendre, pourquoi le gouverneur, s'il n'en eût voulu qu'à moi, l'auroit-il arrêtée aussi ?

GAMACHE.

Pourquoi ? Pour mieux cacher son jeu.

D. CÉSAR.

Encore une fois, Gamache, tu juges mal de la dame. Crois plutôt que c'est une personne qualifiée, que quelque fâcheuse aventure obligeoit à se cacher comme moi dans le jardin ; et que l

gouverneur en ayant eu avis, nous y est venu surprendre l'un et l'autre en même-temps.

GAMACHE.

Si cela est, je conclus que voilà Fléride cassée aux gages.

D. CÉSAR.

Point du tout. Fléride est ma première inclination; et son image gravée dans mon cœur n'en peut être effacée.

GAMACHE, *voyant entrer Célie voilée.*

Je pourrois vous croire, si je ne voyois pas ce que je vois.

D. CÉSAR.

Hé! que vois-tu?

GAMACHE.

Une de nos drôlesses. Elles méditent apparemment quelque nouvelle tromperie.

SCENE II.

D. CÉSAR, GAMACHE, CÉLIE *voilée.*

CÉLIE, *à don César.*

Seigneur, je viens de la part d'une belle prisonnière affligée.

D. CÉSAR.

Sois la bien venue. Tu me rappelles à la vie.

CÉLIE, *lui présentant une lettre.*

Voici un billet qu'elle vous écrit.

D. CÉSAR, *lui donnant un diamant.*

Et voilà un diamant que je te prie d'accepter.

(*Pendant que don César lit la lettre, Gamache s'approche de Célie en lui montrant le pouce entre l'index et le doigt du milieu, ce qu'on appelle en Espagne :* dar una higa.)

GAMACHE.

Tenez, ma charmante, vous voyez un autre diamant. Je vous l'offre, à condition que vous me laisserez voir votre visage, tel qu'il a plu au ciel de vous le donner.

CÉLIE.

Je m'en garderai bien.

GAMACHE.

Vous ferez sagement.

CÉLIE.

Hé, pourquoi?

GAMACHE.

C'est que je n'ai pas l'imagination prévenue en sa faveur.

CÉLIE.

Vous pourriez en voir de plus laids.

GAMACHE.

J'en doute, ma mignonne. Vous le dérobez à mes yeux si soigneusement, que je ne puis tirer de là une bonne conséquence.

CÉLIE.

Oh! c'en est trop, tu pousses à-bout mon amour-propre. Il faut que je te montre mes charmes.

GAMACHE.

Je t'en quitte. Je ne les veux point voir à-présent que tu désires que je les voye.

CÉLIE, *faisant semblant de vouloir se découvrir.*

Regarde-moi, je te prie. Je te donnerai le brillant que j'ai reçu de ton maître, si tu veux m'envisager.

GAMACHE, *d'un air dédaigneux.*

N'attends pas de moi cet honneur.

CÉLIE.

Le fat! Il ne s'aperçoit pas que je me moque de lui.

D. CÉSAR, *à Célie, après avoir lu le billet.*

Oui, ma chère enfant, tu peux dire à ta maîtresse que je ne manquerai pas d'y aller.

CÉLIE, *sortant.*

Je vais lui porter cette nouvelle, qui lui sera fort agréable. Adieu, seigneur.

GAMACHE.

Adieu, notre diamant.

SCÈNE III.

D. CÉSAR, GAMACHE.

D. CÉSAR.

Gamache!

GAMACHE.

Monsieur! Hé bien! çà, que dit ce papier? Sachons un peu quel nouveau piège vous tend l'inconnue.

D. CÉSAR.

Elle me mande qu'elle a gagné les femmes de Lisarde, et que si je puis me rendre cette nuit au palais du gouverneur, je trouverai à la porte une personne qui m'introduira dans l'appartement qu'elle y occupe.

GAMACHE.

Fort bien. Et sans façon, vous avez fait réponse que vous ne manquerez pas d'y aller, comme si vous aviez dans vos poches les clefs de cette tour!

D. CÉSAR.

Oui, vraiment, je le lui ai promis, et je tiendrai ma parole.

GAMACHE.

Vous ne sauriez vous en dispenser. Je ne suis en peine que de savoir comment vous pourrez sortir d'ici.

D. CÉSAR.

Bon ! Je ne vois pas qu'il y ait de l'impossibilité là-dedans.

GAMACHE.

Et moi, je n'y vois aucune possibilité. Les gardes....

D. CÉSAR.

Les gardes peuvent se laisser endormir au son de l'or.... Mais, quel cavalier !... Hé ! c'est le seigneur don Juan.

SCENE IV.

D. CÉSAR, GAMACHE, D. JUAN.

D. JUAN.

Puisque les biens et les maux doivent être communs entre deux amis, je viens, mon cher don César, m'affliger avec vous de la perte de votre liberté, et vous faire part en même-temps de la joie dont je suis transporté.

D. CÉSAR.

Laissons là mes chagrins, don Juan ; ne nous entretenons que de vos plaisirs. Vous avez un air de satisfaction qui diminue mes peines.... Vous êtes à ce que je vois, fort content.

D. JUAN.

J'ai bien sujet de l'être, cher ami. Je viens de

voir Lisarde, et je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point elle m'a paru charmante. Représentez-vous toutes les qualités aimables rassemblées dans une personne, et l'image que vous vous en ferez, sera celle de Lisarde. Enfin, l'amour ne pouvoit me réserver une épouse plus parfaite, et je suis le plus heureux de tous les hommes.

D. CÉSAR.

Pour vous parler sur le même ton, je vous dirai que je suis charmé aussi d'une autre dame, qui me mande, par un billet que je viens de recevoir de sa part, qu'elle souhaiteroit de me voir et de m'entretenir cette nuit, si je pouvois trouver moyen de sortir de prison. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que je lui ai fait dire que je ne manquerai pas de me rendre auprès d'elle, comme si j'étois assuré de le pouvoir faire.

D. JUAN.

Je puis vous servir en cela.... (*à Gamache.*) Mon enfant, va dire à l'alcade de ce château, que je le prie de venir ici.... (*à don César.*) Il est de mes amis, et je ne crois pas qu'il refuse à ma prière de vous laisser sortir cette nuit.

D. CÉSAR.

Vous me ferez un très-grand plaisir, si vous obtenez cela de lui.

D. JUAN.

J'ose m'en flatter; quoique ce soit peut-être le

sujet du monde le moins capable de se relâcher de son devoir.

SCÈNE V.

D. CÉSAR, D. JUAN, L'ALCADE, GAMACHE.

L'ALCADE.

Que voulez-vous, don Juan ?

D. JUAN.

Vous apprendre que dans la personne de don César Ursin, vous avez un autre moi-même.

L'ALCADE.

Il n'étoit pas besoin de me recommander d'une manière si puissante, un cavalier qui porte avec lui sa recommandation.

D. JUAN.

Ce n'est pas tout : je veux l'emmener avec moi, cette nuit, dans une maison où sa présence sera nécessaire ; me le permettez-vous ? Puis-je mettre votre amitié à une si forte épreuve ?

L'ALCADE.

Il m'est ordonné de veiller sur lui, et de le garder à vue ; mais les loix n'ont point de force sur moi, lorsqu'il s'agit de vous obliger. Votre ami sortira cette nuit de ce château, pourvu qu'il promette d'y rentrer demain avant l'aurore.

D. CÉSAR.

Oui, seigneur alcade, comptez que je serai de retour ici avant que le jour ait achevé de chasser les ombres de la nuit.

D. JUAN.

C'est de quoi je vous réponds aussi; et de plus, je prends sur mon compte tous les événements qui pourront arriver. (*L'alcade sort.*)

SCENE VI.

D. JUAN, D. CÉSAR, GAMACHE.

D. JUAN.

Vous êtes libre, don César. Allons où l'amour vous appelle.

D. CÉSAR.

Non, don Juan, laissez-moi, s'il vous plaît, aller seul.

D. JUAN.

Je n'ai garde d'abandonner un ami que j'expose moi-même au péril.

D. CÉSAR.

Ne m'accompagnez point.

D. JUAN.

Il est inutile de vous en défendre.

D. CÉSAR, *à part.*

Je ne le menerai pas chez son beau-père.

D. JUAN.

Pourquoi vous opposer à mon dessein?

D. CÉSAR.

De grace, ne vous obstinez pas à vouloir venir avec moi. J'ai des raisons pour me rendre seul à l'endroit où je suis attendu.

D. JUAN.

C'est une défaite.

D. CÉSAR.

Non, c'est une chose que l'on exige de moi.

D. JUAN.

Cela étant, je ne puis plus, sans indiscrétion, vouloir vous accompagner. Adieu, don César, je ne veux pas vous gêner.

D. CÉSAR.

Sans adieu, cher ami.

SCENE VII.

D. CÉSAR, GAMACHE.

GAMACHE.

Nous pouvons donc sortir d'ici! Le ciel en soit loué! Il ne tiendra qu'à vous de réparer la sottise que vous avez faite de vous laisser prendre.

D. CÉSAR.

C'est-à-dire que tu me conseillerois de sortir de ce château, pour n'y plus rentrer, n'est-ce pas?

GAMACHE.

Ma foi, oui. Je laisserois la fusée à démêler à l'alcade et à don Juan.

D. CÉSAR.

C'est ce que je ferois, si j'étois, comme toi, un homme sans cœur et sans honneur! Misérable! tu voudrois que je manquasse de parole à l'alcade, pour prix de m'avoir rendu un grand service!

GAMACHE.

Je ne trouve pas que ce service soit si considérable, puisqu'il ne nous tire point d'affaire.

D. CÉSAR.

Tais-toi, je suis las d'entendre tes sots discours.

GAMACHE.

Vous suivrai-je au rendez-vous?

D. CÉSAR.

Non, demeure; je n'ai pas besoin de toi.

GAMACHE.

Tant mieux. Les aventures nocturnes ne sont guère de mon goût.

SCÈNE VIII.

Le Théâtre change en cet endroit, et représente l'appartement de Lisarde.

(On voit un flambeau sur une table.)

LISARDE, NISE.

LISARDE.

Nise !

NISE.

Madame !

LISARDE.

Mon père est-il couché ?

NISE.

Il y a long-temps.

LISARDE.

Et don Juan ?

NISE.

Il doit l'être aussi, de même que notre prisonnière.

LISARDE.

Que fait Célie ?

NISE.

Ce que vous lui avez ordonné : elle attend le cavalier à la porte, pour l'introduire ici secrette-

ment, s'il est assez adroit pour trouver moyen de sortir de la tour. Mais....

LISARDE.

Mais quoi?

NISE.

Franchement, madame, je crains qu'il n'ait compté sans son hôte, quand il vous a mandé qu'il viendroit.

LISARDE.

Oh! que non. J'ai trop bonne opinion de son esprit, pour douter qu'il vienne. Tu le verras paroître dans un moment.

NISE.

En effet, je crois déjà entendre marcher doucement dans l'anti-chambre.

LISARDE.

Et moi aussi.

NISE.

Quelqu'un vient, assurément.

LISARDE.

Justement, voilà notre homme.

SCENE IX.

LISARDE, NISE, D. CÉSAR, CÉLIE.

CÉLIE, *à don César*.

Faisons le moins de bruit qu'il nous sera pos-

sible. Lisarde et son père couchent dans des appartements voisins de celui-ci, et peut-être ne sont-ils pas encore endormis.

LISARDE, *à don César.*

Je me réjouis de votre heureuse arrivée...... (*à Célie.*) Célie, faites la sentinelle du côté de M. le gouverneur; et vous, Nise, ma chère amie, tenez-vous à la porte de l'appartement de Lisarde. Soyez toutes deux bien alertes.

NISE.

Il le faut bien, vraiment. Je ne vais qu'en tremblant occuper mon poste.

LISARDE.

Hé! d'où vient?

NISE.

Vous ne connoissez pas Lisarde. C'est un petit démon en fait d'honneur. Si elle savoit ce qui se passe actuellement ici, nous serions perdues, Célie et moi.

(*Célie et Nice se retirent.*)

D. CÉSAR.

Que j'avois d'impatience de vous revoir, madame! De grace, calmez l'inquiétude qui m'agite. Pourquoi avez-vous été arrêtée avec moi? Plus j'y pense et moins j'en pénètre la cause.

LISARDE.

Vous devriez pourtant avoir moins de peine qu'un autre à la deviner. Pouvez-vous être surpris

que le gouverneur, cherchant une dame que vous avez enlevée, m'ait arrêtée pour elle ?

D. CÉSAR.

Qui ? moi ! j'aurois enlevé une dame ! Vous ne parlez pas sérieusement.

LISARDE.

Pardonnez-moi.

D. CÉSAR.

Qui peut m'accuser de ce crime ?

LISARDE.

Pourquoi le nier ? On a des preuves incontestables ; et vous n'êtes prisonnier que pour l'avoir commis.

D. CÉSAR.

Si cela est, je suis donc en prison fort injustement ; et j'ai sujet de me plaindre du gouverneur.

LISARDE.

C'est ce que je ne crois pas. Si vous n'avez effectivement enlevé aucune dame, vous pouvez n'en être pas moins coupable. Que sais-je ? vous avez peut-être, après la foi jurée, abandonné quelque beauté trop crédule dont les parents vous poursuivent en justice.... Mais, je vois que vous vous troublez à ces paroles. Ah ! si vous n'êtes pas un ravisseur, avouez que vous êtes un amant parjure.

D. CÉSAR, *troublé.*

Madame !

LISARDE.

C'est un fait constant. Demeurez-en d'accord de bonne grace.

D. CÉSAR, *se remettant.*

Hé bien, j'en conviendrai donc. Je suis un amant parjure; mais c'est à vous, madame, qu'il faut reprocher mon infidélité, puisque ce n'est qu'en vous voyant que je suis devenu infidèle.

SCÈNE X.

LISARDE, D. CÉSAR, CÉLIE.

CÉLIE, *tout essoufflée.*

Madame!....

LISARDE.

Qu'y a-t-il donc, Célie? Tu parois effrayée. Que viens-tu m'annoncer? Quelqu'un m'auroit-il trahie?

CÉLIE.

Je le crois. Un domestique de don Juan m'aura vue sans doute introduire ce cavalier. Il en aura donné avis à son maître, qui, l'épée à la main, en fait la recherche par toute la maison.

LISARDE.

Je suis perdue!..... (*à don César.*) Cachez-vous, seigneur, derrière ce paravent.

(*Don César se cache derrière le paravent,*

et Lisarde se retire dans la chambre où elle couche.

SCÈNE XI.

D. JUAN, *seul, tenant d'une main son épée, et de l'autre un flambeau.*

Cherchons par-tout le téméraire qui est entré dans cette maison. Qu'il n'échappe pas à ma vengeance. (*Il aperçoit don César qui lui fait signe de se taire.*) Que vois-je? César Ursin caché dans l'appartement de Lisarde! O ciel! que dois-je faire? Faut-il que je perce en ce moment ce traître qui m'offense? Non, laissons-le retourner au château, puisque j'ai répondu de son retour à l'alcade; et demain il me fera raison de sa perfidie.....

SCÈNE XII.

D. JUAN, D. CÉSAR.

D. JUAN, *à don César.*

Sortez, don César, et retournez au château, d'où vous êtes venu ici, par mon entremise, porter un coup mortel à mon honneur.

D. CÉSAR.

Ah! don Juan, permettez que je me justifie.

D. JUAN.

Laissons là les excuses frivoles.

D. CÉSAR.

Écoutez-moi, de grace.

D. JUAN.

Que pouvez-vous dire, perfide ? Vous qui trahissez ma confiance et mon amitié, en vous attachant à Lisarde, dont vous savez que je vais devenir l'époux.

D. CÉSAR.

Vous êtes dans l'erreur : apprenez, cher ami, que ce n'est point Lisarde que je viens chercher ici ; c'est une dame qui a été prise avec moi dans ce jardin, et que le gouverneur tient chez lui prisonnière.

D. JUAN.

Hé ! pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tantôt ?

D. CÉSAR.

Je vous en ai fait un mystère par discrétion. Je n'ai pas voulu, par respect pour la maison de votre épouse, vous dire que c'étoit chez le gouverneur que j'avois un rendez-vous. En un mot, don Juan, je n'ai porté aucune atteinte à votre honneur. Je n'ai point trahi votre confiance, ni trompé votre amitié.

D. JUAN.

C'est ce que je prétends approfondir. Vous

pouvez sortir. Retournez au chateau. Vous m'y verrez demain.

D. CÉSAR.

Vous m'y trouverez.

(*Don César sort, et don Juan retourne à son appartement.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, *seul.*

Quelle affreuse nuit j'ai passée! Qu'elle m'a paru longue! Je croyois que le jour ne reviendroit jamais. En vain don César s'est servi de bonnes raisons pour se justifier, je ne puis être tranquille que je ne sois entièrement désabusé; mais comment puis-je l'être? Il y en a un moyen infaillible. Parlons à la dame qui est prisonnière dans cette maison. Ce n'est que de sa bouche que je puis tirer la vérité. Attendons qu'elle sorte de son appartement. L'entretien que je vais avoir avec elle, va décider de la conduite que je dois tenir avec César Ursin.

SCÈNE II.

D. JUAN, FLÉRIDE.

FLÉRIDE, *sortant de son appartement.*

C'est vous, seigneur don Juan ! Qui vous amène ici de si bon matin ?

D. JUAN.

Madame, permettez que je vous demande un éclaircissement d'où dépend le repos de ma vie, et qu'il vous importe de me donner.

FLÉRIDE.

Seigneur, je suis prête à vous satisfaire. Vous n'avez qu'à parler. De quoi est-il question ?

D. JUAN.

Mais, de grace, ne me déguisez rien. Ayez une entière confiance en moi. Étant ce que je m'imagine que vous êtes, vous devez être persuadée que j'épouse vos intérêts. Vous pouvez donc franchement répondre aux questions que je vais prendre la liberté de vous faire.

FLÉRIDE.

Je vous l'ai déjà dit, parlez.

D. JUAN.

Connoissez-vous César Ursin ?

FLÉRIDE.

Hélas! plut au ciel que je ne l'eusse jamais connu! Il est l'auteur de mon infortune, et sans lui je ne serois pas à Gaëte.

D. JUAN.

(*bas.*) Je suis content de sa réponse.... (*haut.*) Lui auriez-vous donné occasion de vous entretenir la nuit?

FLÉRIDE.

Plus d'une fois, malgré le péril que nous courions l'un et l'autre.

D. JUAN.

(*bas.*) Je respire : l'innocence de César se découvre.... (*haut.*) Enfin, madame, dites-moi si dans un jardin où l'amour vous avoit assemblés tous deux.....

FLÉRIDE.

Ah! ne poursuivez pas, je vous prie. C'est dans ce funeste jardin qu'il m'est arrivé un malheur auquel je ne puis penser sans ressentir une douleur mortelle.

D. JUAN.

C'est assez; vous me rendez la vie. Pardonne-moi, César, mon cher ami, d'avoir pu soupçonner ta fidélité. Je suis détrompé.... Madame, ne parlez point de tout ceci à Lisarde. Adieu.

FLÉRIDE.

Où allez-vous ?

D. JUAN.

Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Je vais voir César Ursin qui, comme vous savez, est prisonnier dans le château de cette ville.

(*Don Juan sort.*)

SCÈNE III.

FLÉRIDE, *seule.*

Attendez, don Juan, un mot.... Mais il m'échappe. O ciel ! que vient-il de me dire ? Si je l'ai bien entendu, don César est à Gaëte et en prison dans le château. J'en pénètre la cause : comme je suis sortie de Naples presqu'en même-temps que César Ursin, mon père s'imagine apparemment que ce cavalier m'a enlevée, et le croyant mon ravisseur, il aura écrit à don Fernand, pour le prier de le faire arrêter s'il passoit par Gaëte. Quoi qu'il en soit, je vais trouver César, puisque j'ai attaché mon sort au sien ; je dois partager le péril où je l'ai jeté par ma fuite. Hâtons-nous de nous rendre....

SCENE IV.

FLÉRIDE, LISARDE, CÉLIE.

LISARDE.

Où, madame?

FLÉRIDE.

Au château de cette ville. Prenez part à ma joie, généreuse Lisarde. Le cavalier que je cherche est à Gaëte en prison dans le château. Vous voulez bien qu'après vous avoir rendu mille graces de l'asile que m'ont accordé vos bontés, j'aille rejoindre cet amant chéri? Je brûle d'impatience de le revoir.

LISARDE.

Résistez, madame, aux mouvements impétueux qui vous agitent. Une fille ne sort pas ainsi sans façon pour aller voir un homme.

FLÉRIDE.

C'est mon époux.

LISARDE.

Il ne l'est pas encore.

FLÉRIDE.

Puisque je suis venue de Naples ici toute seule, je puis bien, ce me semble, aller d'ici à la prison.

CÉLIE.

Oh ! que non. Vous n'êtes plus dans la situation où vous étiez lorsque vous êtes arrivée à Gaëte.

FLÉRIDE.

Je ne vois pas que je sois dans un autre état.

LISARDE.

Célie a raison. Vous êtes présentement sous ma garde. Je suis responsable de vos démarches et chargée du soin de votre honneur. En un mot, je dois veiller sur vous. Si je vous laissois sortir, et que pendant ce temps-là mon père revînt, que diroit-il de ma complaisance ?

FLÉRIDE.

Je serai rentrée avant son retour. Je ne veux seulement que jouir un instant de la vue de mon cher prisonnier.

CÉLIE.

Oui ; mais c'est ce que nous ne voulons pas, nous.

FLÉRIDE.

Je suis fort étonnée de votre opposition.

CÉLIE.

Et nous le sommes encore davantage de votre entêtement.

SCENE V.

FLÉRIDE, LISARDE, CÉLIE, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce que j'entends? Quelle contestation vez-vous donc ensemble?

LISARDE.

Seigneur, cette dame s'ennuie déjà dans votre aison; elle veut sortir en dépit de nous.

FLÉRIDE.

Assurément. Je veux m'en aller.

LE GOUVERNEUR.

Comment donc, madame, n'y a-t-il qu'à dire: e le veux?

FLÉRIDE.

Sans doute. Si vous savez qui je suis, devez-ous m'empêcher d'aller voir César Ursin dans prison?

LE GOUVERNEUR.

Oui, vraiment; et c'est afin que vous ne lui rliez pas, que je vous retiens chez moi prinnière.

FLÉRIDE.

Qui? moi! je suis prisonnière?

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! vous oubliez déjà l'aventure du jardin ?

FLÉRIDE.

Non, seigneur, j'y suis trop sensible pour que j'en puisse perdre la mémoire.

LE GOUVERNEUR.

Hiér, ne fûtes-vous pas arrêtée, et conduite ici ?

FLÉRIDE.

Arrêtée ! Permettez-moi, seigneur, de vous dire que non.

LISARDE, *bas à Célie.*

Tout va se découvrir.

CÉLIE, *bas à Lisarde.*

Il faut payer d'audace.

LE GOUVERNEUR, *à Fléride.*

Est-il possible, ma chère Fléride, que vous ne vous souveniez plus de ce qui se passa hier entre nous ? Cela est inconcevable.

FLÉRIDE.

Madame, et vous, Célie, dites la vérité. Vous ne l'ignorez pas. Sur quel pied suis-je dans cette maison ?

LISARDE.

Sur le pied d'une fille de qualité que nous chérissons, que nous gardons soigneusement, et dont

mon père veut rétablir l'honneur que l'amour a un peu terni.

CÉLIE, *à Flèride.*

Oui, madame, voilà de quelle façon vous êtes ici prisonnière. Vous ne l'êtes pas autrement.... (*bas au gouverneur.*) Comme elle a l'esprit un peu troublé, il vaut mieux la flatter que la contredire.

LE GOUVERNEUR, *bas à Célie.*

Tu as raison : il faut la ménager, de peur qu'elle ne devienne folle ; car la tête, ce me semble, commence à lui tourner.

CÉLIE, *bas au gouverneur.*

A vue d'œil.

LE GOUVERNEUR, *bas à Célie.*

La pauvre enfant ! Que je suis touché de son malheur !

FLÉRIDE, *à Célie.*

M. le gouverneur dit que j'ai été arrêtée et conduite ici. Vous savez bien le contraire.

CÉLIE, *bas au gouverneur.*

Vous l'entendez.

LE GOUVERNEUR, *bas à Célie.*

Ne la contredisons point.

CÉLIE, *bas au gouverneur.*

Non. Feignons de croire tout ce qu'elle voudra nous dire.

FLÉRIDE.

Parlez, Célie, ne suis-je pas venue demander un asile dans cette maison?

CÉLIE.

Oui, vraiment, et nous vous l'avons accordé comme à une personne de condition que la fortune persécutoit.

FLÉRIDE.

Cela étant, je n'y suis donc pas prisonnière?

CÉLIE.

Hé, non; mais nous sommes un peu roides sur les bienséances. Nous ne voulons pas que vous parliez à votre amant que pour l'épouser.

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE, UN PAGE.

LE PAGE, *au gouverneur.*

Un courrier qui vient d'arriver de Naples, attend dans la chambre prochaine, le moment de vous présenter ses dépêches.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on le fasse entrer; voyons ce que m'écrit Prosper Colone.

SCENE VII.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE, FÉLIX.

FÉLIX, *remettant ses dépêches au gouverneur.*

Seigneur, j'ai fait toute la diligence possible.

LE GOUVERNEUR, *ouvrant la lettre.*

Je le vois bien.

FLÉRIDE, *à part, reconnoissant Félix.*

C'est Félix! Mon père apparemment l'envoye au gouverneur de Gaëte. Je vais apprendre mon sort.

LE GOUVERNEUR, *après avoir lu la lettre, dit à Fléride :*

Madame, cessez de vous plaindre de la fortune. Vos malheurs sont finis. Le cavalier que don César croit avoir tué n'est pas mort; et vous pourrez retourner à Naples avec votre amant, aussitôt que l'hymen aura joint votre destinée à la sienne. Je vais lui porter cette nouvelle au château, et le remettre en liberté. Vous le verrez dans un moment. *(Il sort.)*

SCÈNE VIII.

LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE.

LISARDE.

Nous pardonnez-vous, belle Fléride, le petit chagrin que nous vous avons causé en nous opposant à votre sortie?

FLÉRIDE.

Mais aussi pourquoi M. le gouverneur m'a-t-il dit qu'il me retenoit chez lui prisonnière?

LISARDE.

Cela ne doit pas vous étonner. Mon père, sur une lettre du vôtre, a fait arrêter don César; et comme il vous cherchoit aussi pour vous faire le même traitement, vous êtes venue vous-même vous livrer à lui en vous refugiant dans sa maison. Voilà pourquoi il vous regarde comme sa prisonnière; et n'a-t-il pas raison?

FLÉRIDE.

J'en demeure d'accord; et je n'ai plus rien à vous dire.

CÉLIE, *à Fléride*.

Vous ne trouvez donc plus mauvais que nous ayons voulu vous empêcher de sortir?

FLÉRIDE.

Vous n'avez fait que ce que vous deviez faire.

SCENE IX.

LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE, D. JUAN.

D. JUAN, *à Flèride.*

Madame, je prends part à la joie que doivent vous causer les heureuses nouvelles qui sont venues de Naples. Le seigneur don Fernand est actuellement avec César Ursin, qu'il va faire sortir de prison, et il prétend dès ce jour vous unir ensemble. Je suis charmé de ce changement.

LISARDE, *bas à Célie.*

Ah ! Célie ! quel sujet de mortification pour moi !

CÉLIE, *bas à Lisarde.*

Rappelez votre raison. Cédez de bonne grace à la nécessité.

FLÉRIDE, *à don Juan.*

Don César et moi, seigneur, nous n'oublierons jamais l'intérêt que vous prenez à notre sort.

D. JUAN.

Hé! comment pourrois-je ne pas m'intéresser pour don César ? C'est mon meilleur ami.

CÉLIE, *à Flèride.*

Nous nous intéressons tous, madame, pour lui et pour vous.... (*bas à Lisarde.*) Contraignez-vous; parlez. Dites-lui quelque chose qui la flatte.

LISARDE, *bas à Célie.*

Je vais donc dire ce que je ne pense pas.

CÉLIE, *bas.*

Ce ne sera pas la première fois.

LISARDE, *à Flèride, froidement.*

Je me réjouis, madame, de l'heureux succès de votre voyage à Gaëte.

FLÉRIDE.

C'est à vos bontés, trop généreuse Lisarde, que je dois mon bonheur.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE, D. JUAN, LE GOUVERNEUR, D. CÉSAR, GAMACHE.

D. CÉSAR, *bas à Gamache en apercevant Flèride.*

Juste ciel! c'est effectivement Flèride.

GAMACHE, *bas à don César.*

Et votre inconnue est Lisarde elle-même.

D. CÉSAR, *bas.*

Je n'en puis douter.

GAMACHE, *bas.*

Ne faites pas semblant de la connoître.

D. CÉSAR, *bas.*

Laisse-moi faire.

LE GOUVERNEUR.

Oui, don César, le seigneur Prosper Colone veut bien oublier le passé, et vous accepter pour gendre. Vous épouserez ce soir sa fille, et demain vous la remenerez à Naples, où vous recevrez de lui, l'un et l'autre, le meilleur traitement que vous puissiez attendre du plus affectionné de tous les pères.

D. CÉSAR.

Seigneur, Fléride et moi nous ne saurions assez vous remercier de vos bontés, et vous pouvez compter que nous en aurons tous deux une éternelle reconnoissance.

LE GOUVERNEUR, *à don Juan.*

Il ne tiendra qu'à vous, don Juan, de suivre l'exemple de don César, et d'être dès aujourd'hui l'époux de ma fille.

D. JUAN.

Si Lisarde y veut bien consentir, je serai au comble de mes vœux.

LISARDE.

Je ne résiste point aux volontés d'un père.

CÉLIE, *bas.*

Non, quand elles sont conformes aux vôtres.

LE GOUVERNEUR.

Ne songeons donc plus qu'à célébrer ce double hyménée.

FIN.

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE

Représentée, pour la première fois, le 15 mars 1707.

PERSONNAGES.

ORONTE, bourgeois de Paris.
Madame ORONTE, sa femme.
ANGÉLIQUE, leur fille, promise à Damis.
VALÈRE, amant d'Angélique.
ORGON, père de Damis.
LISETTE, suivante d'Angélique.
CRISPIN, valet de Valère.
LA BRANCHE, valet de Damis.

La Scène est à Paris.

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

Ah! te voilà, bourreau?

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin!

CRISPIN.

Laissons là, je vous prie, nos qualités.... De quoi vous plaignez-vous?

VALÈRE.

De quoi je me plains? traître! Tu m'avois demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir?

CRISPIN.

Parbleu! monsieur, je vous sers comme vous

me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrois bien savoir d'où tu peux venir?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Tourraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province par sa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à-propos, car je n'ai point d'argent, et tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, monsieur. Nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon; il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fond de garçon que voilà! Écoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALÈRE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils ? Ce gros marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie, auroit-il obtenu sentence contre vous ?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah ! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avoit fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui.

VALÈRE.

Ce n'est point cela, Crispin, je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh ! oh !... Hé, de qui par aventure ?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue. Peste ! la jolie figure ! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis et qui est très-riche ?

VALÈRE.

Oui ; il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique !

CRISPIN, *à part.*

C'est La Branche, ou je meure !..... *Branche.*) L'heureuse rencontre !..... t'embrasse, mon cher !..... (*ils s'embra* Franchement, ne te voyant plus paroître je craignois que quelque arrêt de la cour eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi ! mon ami, je l'ai échappé belle, que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de pation sur mer; j'ai pensé être du dernie chement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu !.... Qu'avois-tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans u détournée, un marchand étranger, pour mander, par curiosité, des nouvelles de so Comme il n'entendoit pas le françois, il cr je lui demandois la bourse. Il crie au vol guet vient : on me prend pour un fripon ; mène au châtelet. J'y ai demeuré sept sema

CRISPIN.

Sept semaines !

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage sans d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai ?

LA BRANCHE.

On étoit furieusement prévenu contre moi ! mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissants amis.

LA BRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois. Tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers ?

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu ! Je me suis remis dans le service.... Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non, je suis comme toi, un fripon honoraire. e suis rentré dans le service aussi ; mais je sers n maître sans bien, ce qui suppose un valet sans ages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je demeure Chartres ; j'y sers un jeune homme appelé Da- is. C'est un aimable garçon : il aime le jeu, le n, les femmes ; c'est un homme universel. Nous isons ensemble toutes sortes de débauches. Cela 'amuse ; cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LA BRANCHE.

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Assurément. Mais, dis-moi, La Bran
qu'es-tu venu faire à Paris ? où vas-tu ?

LA BRANCHE, *lui montrant la maiso*
M. Oronte.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique est promise à ton maître?

LA BRANCHE.

M. Orgon, père de Damis, étoit à Paris
quinze jours; j'y étois avec lui. Nous allâme
M. Oronte, qui est de ses anciens amis,
arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE.

Oui. Le contrat est déjà signé des deux
et de madame Oronte. La dot, qui est de
mille écus, en argent comptant, est toute

on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah ! parbleu ! cela étant, Valère mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE.

Quoi ! ton maître ?....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Il est amoureux de cette même Angélique ; mais puisque Damis.....

LA BRANCHE, *l'interrompant aussi.*

Oh ! Damis n'épousera point Angélique : il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Et quelle ?

LA BRANCHE.

Pendant que son père le marioit ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune personne, avec qui il avoit fait les choses de manière qu'au retour du bonhomme Orgon, il s'est fait en secret une assemblée de parents. La fille est de condition. Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh ! cela change la thèse.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noce de mon tout faits. J'ai ordre de les emporter à Ch aussitôt que j'aurai vu M. et madame Oro retiré la parole de M. Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de M. Orgon !

LA BRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris. (*Voulant gner pour entrer chez M. Oronte.*) Sans Crispin. Nous nous reverrons.

CRISPIN, *le retenant.*

Attends, La Branche, attends, mon en me vient une idée..... Dis-moi un pe maître est-il connu de M. Oronte?

LA BRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! si tu voulois, il y auroit u coup à faire..... Mais, après ton aventu châtelet, je crains que tu ne manques de co

LA BRANCHE.

Non, non, tu n'as qu'à dire. Une te essuyée n'empêche point un bon matelot remettre en mer. Parle; de quoi s'agit-il? que tu voudrois faire passer ton maître po mis, et lui faire épouser.....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Mon maître ? fi donc ! voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique ! Je lui destine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malepeste ! tu as raison, cela n'est pas mal imaginé, au-moins.

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LA BRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je disparoîtrai avant qu'on en vien
éclaircissements.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi?

LA BRANCHE.

Tu parles de disparoître avec la dot, sa
mention de moi. Il y a quelque chose à
dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh ! nous disparoîtrons ensemble.

LA BRANCHE.

A cette condition-là, je te sers de croi
Le coup, je l'avoue, est un peu hard
mon audace se réveille, et je sens que je
pour les grandes choses.... Où irons-nous
la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloig

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du re
Qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-
quel caractère est M. Oronte.

LA BRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte ?

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans ; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain qu'elle croit, dans le même moment, le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à-présent emprunter des habits pour....

LA BRANCHE, *l'interrompant.*

Tu peux te servir de ceux de mon maître..... (*Examinant la taille de Crispin.*) Oui, justement, tu es à-peu-près de sa taille.

CRISPIN.

Peste ! il n'est pas mal fait.

LA BRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez M. Oronte.... Allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

(*Il sort d'un côté et La Branche de l'autre.*)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a déc sa passion, un secret chagrin me dévore sens que si j'épouse Damis, il m'en coû repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valè

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse!..... Entre d situation, Lisette. Que dois-je faire? Co moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de m

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu pr ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux so conseils; l'un d'oublier Valère, et l'autre d roidir contre l'autorité paternelle. Vous av d'amour pour suivre le premier; j'ai la cons trop délicate pour vous donner le second. C embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Lisette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez.... Il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience..... Oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout. Elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse ; flattons-la, caressons-la. Dans le fond, elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être M. Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette ; mais je crains.....

(*Elle hésite.*)

LISETTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Tu connois ma mère ? son esprit a si peu de fermeté !

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier. N'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti.... (*Voyant approcher madame Oronte.*) Mais je la vois.... Retirez-vous pour un moment ; vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

(*Angélique se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE V.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE *a*
fond, LISETTE.

LISETTE, *à part*, *sans faire semblant*
madame Oronte.

Il faut convenir que madame Oronte
des plus aimables femmes de Paris.

MADAME ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette !

LISETTE, *avec une feinte surpri*

Ah ! madame, je ne vous voyois pas.
paroles que vous venez d'entendre sont
d'un entretien que je viens d'avoir avec
moiselle Angélique, au sujet de son
« Vous avez, lui disois-je, la plus judic
» toutes les mères, la plus raisonnable. »

MADAME ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemb
aux autres femmes; c'est toujours la raiso
détermine.

LISETTE.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Je n'ai ni entêtement, ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde. Je mets en fait que si votre fille avoit de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MADAME ORONTE.

Moi, la contraindre? moi, gêner ma fille? à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentiments! Dites-moi, Lisette, auroit-elle de l'aversion pour Damis?

LISETTE.

Eh! mais....

(*Elle hésite.*)

MADAME ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

MADAME ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur?

LISETTE.

Oh! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez M. Oronte la première

fois qu'on vous le proposa, parce que vou
un officier, qui mourut au siège de Cand

MADAME ORONTE.

Il est vrai; et si ce pauvre garçon n
mort, je n'aurois jamais épousé monsieur

LISETTE.

Eh bien ! madame, mademoiselle votr
dans la même disposition où vous étiez
siège de Candie.

MADAME ORONTE.

Eh ! qui est donc le cavalier qui a trouvé
de lui plaire ?

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jo
vous depuis quelques jours.

MADAME ORONTE.

Qui ? Valère ?

LISETTE.

Lui-même.

MADAME ORONTE.

A-propos, vous m'en faites souvenir
regardoit hier, Angélique et moi, avec
si passionnés..... Êtes-vous bien assurée,
que c'est de ma fille qu'il est amoureux ?

LISETTE, *faisant signe à Angélique
procher.*

Oui, madame; il me l'a dit lui-même,

chargée de vous prier, de sa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, *s'approchant, à madame Oronte.*

Pardonnez, madame, si mes sentiments ne sont pas conformes aux vôtres; mais vous savez....

MADAME ORONTE, *l'interrompant.*

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours es mouvements de son cœur sur les vûes de ses arents; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre ans vos peines; en un mot, j'agrée la recherche e Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le resntiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, *à madame Oronte.*

Ce n'est pas assez, madame; monsieur Oronte t un petit opiniâtre; si vous ne soutenez pas ec vigueur....

MADAME ORONTE, *l'interrompant.*

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-dessus, je ends Valère sous ma protection; ma fille n'aura int d'autre époux que lui; c'est moi qui vous le .... (*Apercevant M. Oronte.*) Mon mari nt. Vous allez voir de quel ton je vais lui parler,

SCÈNE VI.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

MADAME ORONTE, *à son mari.*

Vous venez fort à-propos, monsieur; j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille avec Damis.

M. ORONTE.

Ah! ah! peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution?

MADAME ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande. Il n'est pas, à-la-vérité, si riche que Damis; mais il est gentilhomme; et, en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE, *bas.*

Bon!

M. ORONTE, *à sa femme.*

J'estime Valère; et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerois très-volontiers ma fille, si je le pouvois avec honneur; mais cela ne se peut pas, madame.

MADAME ORONTE.

D'où vient, monsieur?

M. ORONTE.

D'où vient? Voulez-vous que nous manquions de parole à M. Orgon, notre ancien ami? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui?

MADAME ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas.*

Courage! ne mollissez point.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire?

MADAME ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *à part.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

MADAME ORONTE.

Oh! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, *à part.*

Mort de ma vie! est-ce là une femme? elle ne contredit point.

MADAME ORONTE.

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce qu pour Valère.

LISETTE, *ironiquement.*

Oui, vraiment, voilà un amant bien

M. ORONTE, *voyant paroître La Br*

J'aperçois le valet de Damis.

SCENE VII.

LA BRANCHE, M. ORONTE, MA ORONTE, ANGÉLIQUE, LISET

LA BRANCHE, *à M. et à madame O*

Très-humble serviteur à monsieur et à Oronte.... (*à Angélique.*) Serviteur très- à mademoiselle Angélique.... (*à Lisette* jour, Lisette.

M. ORONTE.

Eh bien! La Branche, quelle nouvelle

LA BRANCHE.

Monsieur Damis, votre gendre et mon vient d'arriver de Chartres. Il marche sur j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Oh! ciel!

M. ORONTE, *à la Branche.*

Je l'attendois avec impatience.... Mais po

n'est-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire des façons-là?

LA BRANCHE.

Oh! monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous. C'est le garçon de France qui a les meilleures manières; quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

MADAME ORONTE.

Est-il poli? est-il sage?

LA BRANCHE.

S'il est sage, madame? Il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris. Tudieu! c'est une tête bien pensée.

M. ORONTE.

Et monsieur Orgon, n'est-il pas avec lui?

LA BRANCHE.

Non, monsieur. De vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon-homme!

LA BRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ. (*Il tire une lettre de sa poche, et la donne à M. Oronte.*)

M. ORONTE, *prenant la lettre et en lisant le dessus.*

« A M. Craquet, médecin, dans la rue du » Sépulcre ».

LA BRANCHE, *reprenant la lettre*

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quar
ses malades.

LA BRANCHE, *tirant plusieurs lettres
poche, et en lisant les adresses.*

J'ai plusieurs lettres que je me suis cha
rendre à leurs adresses.... Voyons celle-ci.
(*il lit.*) « A M. Bredouillet, avocat au parl
» rue des Mauvaises-Paroles ».... Ce n'est
encore cela ; passons à l'autre.... (*il lit.*
» M. Gourmandin, chanoine de.... » Ouais
trouverai point celle que je cherche ?.... (
« A M. Oronte »... Ah! voici la lettre de M. O
(*il donne cette dernière lettre à M. Oron*
l'a écrite d'une main si tremblante, que vo
reconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnoissable.

LA BRANCHE.

La goutte est un terrible mal !.... Le cie
en veuille préserver, aussi-bien que m
Oronte, mademoiselle Angélique, Liset
toute la compagnie.

M. ORONTE, *ouvrant la lettre et la lis*

« Je me disposois à partir avec Damis ;
» goutte m'en a empêché ; néanmoins,

» ma présence n'est point absolument nécessaire
» à Paris, je n'ai pas voulu que mon indisposition
» retardât un mariage qui fait ma plus chère envie,
» et toute la consolation de ma vieillesse. Je vous
» envoye mon fils; servez-lui de père, comme
» à votre fille. Je trouverai bon tout ce que vous
» ferez.

« De Chartres.

« Votre affectionné serviteur,

ORGON.

(*Après avoir lu.*)

Que je le plains !..... (*voyant paroître Crispin, vêtu des habits de Damis.*) Mais, qui est ce jeune homme qui s'avance? Ne seroit-ce point Damis?

LA BRANCHE.

C'est lui-même.... (*à madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, madame? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur?

MADAME ORONTE.

Il n'est pas mal fait, vraiment!

SCENE VIII.

CRISPIN, M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA BRANCHE.

CRISPIN, *à La Branche.*

La Branche!

LA BRANCHE.

Monsieur !

CRISPIN, *montrant M. Oronte.*

Est-ce là M. Oronte, mon illustre bea

LA BRANCHE.

Oui ; vous le voyez, en propre original

M. ORONTE, *à Crispin, en l'embra*

Soyez le bien-venu, mon gendre, embras

CRISPIN, *embrassant M. Oront*

Ma joie est extrême de pouvoir vous té l'extrême joie que j'ai de vous embrass (*Montrant madame Oronte.*) Voilà, san l'aimable enfant qui m'est destinée ?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme. *montrant Angélique.*) Voici ma fille An

CRISPIN.

Malepeste ! la jolie famille ! Je ferois v ma femme de l'une et ma maîtresse de l'a

MADAME ORONTE.

Cela est trop galant !..... (*bas à Li* paroît avoir de l'esprit, Lisette.

LISETTE, *bas.*

Et du goût même !

CRISPIN, *à madame Oronte.*

Quel air ! quelle grace ! quelle noble Ventrebleu ! madame, vous êtes tout a

Mon père me le disoit bien : « Tu verras madame Oronte ; c'est la beauté la plus piquante ! »

MADAME ORONTE.

Fi donc !

CRISPIN.

« La plus désag...... Je voudrois, disoit-il, qu'elle fût veuve ; je l'aurois bientôt épousée. »

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

MADAME ORONTE, *à Crispin.*

Je l'estime infiniment, monsieur votre père.... Que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce ! Il se promettoit bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage, car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE.

Hé ! mais toutes les conditions sont arrêtées entre nous et signées. Il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot ? Oui, c'est fort bien dit. (*à La Branche.*) La Branche !...... (*à M. Oronte.*) Permettez que je donne une commission à mon

valet.... (*à La Branche.*) Va chez le ma
(*bas.*) Va-t-en arrêter des chevaux po
nuit..... Tu m'entends?... (*haut.*) Et tu
que je lui baise les mains.

LA BRANCHE, *sortant.*

J'y vole.

SCÈNE IX.

M. ORONTE, MADAME ORO
ANGÉLIQUE, LISETTE, CRIS

M. ORONTE, *à Crispin.*

Revenons à votre père. Je suis très-a
son indisposition; mais satisfaites, je vo
ma curiosité. Dites-moi un peu des nou
son procès?

CRISPIN, *embarrassé et appe*

La Branche!

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous?

CRISPIN, *à part.*

Maugrebleu de la question!... (*à M.*
J'ai oublié de charger La Branche.... (*à*
devoit bien me parler de ce procès-là!

M. ORONTE.

Il reviendra.... Eh bien! ce procès a-t
été jugé?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure!

MADAME ORONTE.

Le ciel en soit loué!

CRISPIN.

Mon père avoit cette affaire à cœur; il auroit donné tout son bien aux juges, plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en réponds.... Mais la justice est une si belle chose qu'on ne sauroit trop l'acheter!

M. ORONTE.

J'en conviens. Mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Oh! cela n'est pas concevable. Il avoit affaire au plus grand chicanneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous de tous les hommes? dit que sa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie étoit une femme, d'accor cette femme avoit dans ses intérêts un vieux Normand qui lui donnoit des conseil cet homme-là qui a bien fait de la peine père.... Mais changeons de discours; lai les procès : je ne veux m'occuper que de m riage, et que du plaisir de voir madame

M. ORONTE.

Eh bien! allons, mon gendre, entrons ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, *à madame Oronte, en lui prê la main.*

Madame!

MADAME ORONTE, *à Angéliq*

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille; I du mérite.

(*Monsieur et madame Oronte entre eux avec Crispin.*)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de M. Damis ; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Ah ! Lisette, tu sais mes sentiments, montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, *pleurant aussi.*

La pauvre enfant !

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort ?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chère Lisette !

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée, que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conseil ; et je vous vois si affligée, que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCENE XI.

VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

VALÈRE, *à part, dans le fond, sans voir d'abord Angélique.*

Crispin m'a dit de ne point paroître ici de quel-

ques jours, qu'il méditoit un stratagême
ne m'a point expliqué ce que c'est. Je
vivre dans cette incertitude.

LISETTE, *à Angélique, en apercevant*
Valère vient.

VALÈRE, *à part, en apercevant*
Angélique.

Je ne me trompe point.... C'est elle-
(*à Angélique.*) Belle Angélique! de gr
prenez-moi vous-même ma destinée. Que
fruit.... (*voyant Angélique et Lisette en*
Mais, quoi! vous pleurez l'une et l'autre

LISETTE.

Eh! oui, monsieur, nous pleurons, n
désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE.

Qu'est-ce que j'entends?

LISETTE.

Et dès ce soir il épouse ma maîtresse.

VALÈRE.

Juste ciel!

LISETTE.

Si, du-moins, après son mariage elle
roit à Paris; passe encore: vous pourri
quefois tous deux pleurer vos déplaisirs
pour comble de chagrin, il faudra que vo
riez séparément.

VALÈRE.

J'en mourrai.... Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis?

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connois tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Justement; c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique; Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon!

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Vous vous moquez, Valère? Damis est ici, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE, *à Valère.*

Il est en ce moment au logis avec M. et
Oronte.

VALÈRE.

Damis est de mes amis; et il n'y a pas h
qu'il m'a écrit..... J'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrettement à Chartr
une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrettement ?..... Oh ! oh ! ap
dissons un peu cette affaire. Il me paroî
en vaut bien la peine.... Allez, monsieu
quérir cette lettre, et ne perdez point d

VALÈRE.

Dans un moment je suis de retour.

(*Il sort.*

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette
Je suis fort trompée si nous n'en tirons
que avantage. Elle nous servira, du-

faire suspendre, pour quelque temps, votre mariage...... (*à Angélique, en voyant paroître Oronte, qui a aperçu Valère s'éloigner.*) Je vois venir M. Oronte : pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à madame votre mère.

(*Angélique rentre.*)

SCÈNE XIII.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lisette ?

LISETTE.

Oui, monsieur; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Et quoi ?

LISETTE.

Par ma foi! Damis est un plaisant homme de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une.

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié : il a épousé sécrettement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon ! cela se peut-il, Lisette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur
l'a mandé, lui-même, à Valère, qui est

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, monsieur, je vous assure; Valèr
quérir la lettre : il ne tiendra qu'à vous d

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce qu

LISETTE.

Eh ! monsieur, pourquoi ne le croiri
pas ? Les jeunes gens ne sont-ils pas auj
capables de tout ?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus
l'étoient de mon temps.

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point u
petits scélérats qui ne se font point un scru
la pluralité des dots ? Cependant la perso
a épousée étant de condition, ce maria
destin aura des suites qui ne seront pas fo
bles pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter
fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment! quelque attention? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois, du-moins, être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison..... (*appercevant La Branche.*) Je vois paroître le valet de Damis; il faut que je le sonde finement.... Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, *à part, en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit se confirmer!

SCENE XIV.

M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, La Branche; viens-çà. Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh! monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise.... Écoute: ton maître a la mine d'un vert-galant.

LA BRANCHE.

Tudieu! c'est un joli homme. Les femmes en

sont folles ! Il a un certain air libre qui les
M. Orgon, en le mariant, assure le repos
familles, pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il a
à-bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites-vous ?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses
Je sais tout : je sais que Damis est mari
épousé une fille de Chartres.

LA BRANCHE, *à part.*

Ouf !

M. ORONTE.

Tu te troubles.... Je vois qu'on m'a
tu es un fripon.

LA BRANCHE.

Moi, monsieur ?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard ! Je suis instruit
dessein, et je prétends te faire punir
complice d'un projet si criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, monsieur ? Que je me
comprends....

M. ORONTE, *l'interrompant*

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire

mais, si tu ne me fais tout-à-l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler?... (*appelant.*) Holà! quelqu'un! Qu'on me fasse venir un commissaire.

LA BRANCHE.

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissons-nous tous deux de sang-froid. Çà, qui vous a dit que mon maître étoit marié?

M. ORONTE.

Qui? il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LA BRANCHE.

A Valère, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela?

LA BRANCHE, *riant.*

Rien... Parbleu! le trait est excellent!... (*à part.*)

Ah ! ah ! M. Valère , vous ne vous y pr
mal , ma foi !

ORONTE.

Comment ! qu'est-ce que cela signifie ?

LA BRANCHE, *riant.*

On nous l'avoit bien dit qu'il nous r
tôt ou tard, d'un plat de sa façon. Il n
manqué comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. P
ment, ce Valère aime mademoiselle votre
vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LA BRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts. Elle en
toutes les mesures qu'il prend pour fair
sa recherche. Je vais parier que c'est elle
aura débité ce mensonge-là.

M. ORONTE.

Il est vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon m
a jetés tous deux, qu'ont-ils fait ? Ils ont f
le bruit que Damis étoit marié. Valèr
montre une lettre supposée, qu'il dit av

de mon maître; et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *à part.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LA BRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas; après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, *à part.*

Hon, hon! ce raisonnement est assez raisonnable.

LA BRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. M. Oronte est homme d'esprit, homme de tête; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu!

LA BRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE.

Je t'en réponds.... Je vois bien que ton maître n'est point marié.... Admirez un peu la fourberie de Valère! Il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connoissent seulement pas.

LA BRANCHE.

Sans doute.... Malepeste ! monsieur, q
êtes pénétrant ! Comment ! rien ne vous é

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conject
(*voyant paroître Crispin.*) J'aperçois ton
je veux rire avec lui de son prétendu maria
(*riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

LA BRANCHE, *riant aussi.*

Hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! hé !

SCÈNE XV.

CRISPIN, M. ORONTE, LA BRAN

M. ORONTE, *à Crispin, en riant.*

Vous ne savez pas, mon gendre, ce q
dit de vous ? Que cela est plaisant ! On m'e
donner avis, mais avis comme d'une chose
que vous étiez marié. Vous avez, dit-on,
secrettement une fille de Chartres. Ah ! ah !
est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisan

LA BRANCHE, *riant, et faisant des s*
Crispin.

Hé ! hé ! hé ! hé ! il n'y a rien de si plaisa

CRISPIN.

Ho ! ho ! ho ! ho ! cela est tout-à-fait pla

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, seroit assez sot pour donner là-dedans; mais moi, serviteur!

LA BRANCHE.

Oh! diable, M. Oronte est un des plus gros génies!

CRISPIN.

Je voudrois savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule.

LA BRANCHE.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN, *faisant l'étonné.*

Valère! Qui est cet homme-là?

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connoît pas.... (*à Crispin.*) Eh! là, ce jeune homme que tu sais.... que vous savez, dis-je.... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah! oui, oui, je m'en souviens; à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup; mais qu'il couche en joue la fille de M. Oronte, et que ses créanciers font des vœux très-ardents pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment! ils n'ont qu'à s'y attendre!

LA BRANCHE.

Il n'est pas sot, ce Valère, il n'est, parble
sot.

M. ORONTE.

Je ne suis pas bête, non plus ; je ne suis
sembleu ! pas bête ; et pour le lui faire voir,
de ce pas chez mon notaire... (*à Damis.*)
tôt, Damis, j'ai une proposition à vous fa
suis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon,
donner vingt mille écus en argent comptan
voulez-vous prendre, pour cette somme, ma
du faubourg Saint-Germain ? elle m'a coû
de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre ; mais,
nous, j'aimerois mieux de l'argent compta

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

L'argent, comme vous savez, est plus p

M. ORONTE.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise
qu'il se vend une terre auprès de Chartres ;
drois bien l'acheter.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Ah ! monsieur, la belle acquisition ! S
aviez vu cette terre-là, vous en seriez char

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixánte mille.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Du-moins, monsieur, du-moins. Comment! sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujons.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. Écoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservois pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparoître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ah! quelle bonté, M. Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnoissance... mon cœur.... enfin j'en suis tout pénétré!

LA BRANCHE.

M. Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous quérir cet argent.... Mais je rentre auparavant, pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent. Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ah ! ah ! ah ! que cela sera plaisant !

LA BRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui sera tout-à-fait drôle !

(*M. Oronte sort.*)

SCÈNE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connoisse Damis.

LA BRANCHE.

Ils se connoissent si bien qu'ils s'écrivent, comme tu vois. Mais, grâce à mes soins, M. Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, *voyant paroître Valère.*

O ciel !

LA BRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-temps !

SCÈNE XVII.

VALÈRE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALÈRE, *à part, dans le fond, et tenant une lettre à la main.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez M. Oronte... (*apercevant Crispin, qu'il ne reconnoît pas d'abord.*) Mais, je vois un jeune homme. Seroit-ce Damis? Abordons-le; il faut que je m'éclaircisse... (*reconnoissant Crispin.*) Juste ciel! c'est Crispin.

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de M. Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagême pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi?

VALÈRE.

Je sais le nom de mon rival; il s'appelle Damis. Je n'ai rien à craindre; il est marié.

CRISPIN.

Damis marié?... (*montrant La Branche.*) Tenez, monsieur, voilà son valet, que j'ai mis

dans vos intérêts. Il va vous dire de ses no

VALÈRE.

Seroit-il possible que Damis ne m'eût pas une chose véritable ? A quel propos m'av dans ces termes ?

(*Il lit la lettre qu'il tient à la main, et qu Damis.*)

« De Chartres.

» Vous saurez, cher ami, que je me su
» en cette ville ces jours passés. J'ai épousé
» tement une fille de condition. J'irai bi
» Paris, où je prétends vous faire, de viv
» tout le détail de ce mariage.

» DAMIS ».

LA BRANCHE.

Ah ! monsieur, je suis au fait. Dans l que mon maître vous a écrit cette lettre, effectivement ébauché un mariage ; mais M au-lieu d'approuver l'ébauche, a donné un somme au père de la fille, et a, par ce assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'est donc point marié ?

LA BRANCHE.

Bon !

CRISPIN, *à Valère.*

Eh ! non.

VALÈRE.

Ah! mes enfants, j'implore votre secours..... (à Crispin.) Quelle entreprise as-tu formée, Crispin? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-temps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement? Que prétends-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y sera que dans deux jours. Je veux, avant ce temps-là, dégoûter monsieur et madame Oronte de son alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances; je tiens des discours insensés; je fais des actions ridicules, qui révoltent à tout moment contre moi le père et la mère d'Angélique. Vous connoissez le caractère de madame Oronte; elle aime les louanges; je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oseroit dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien! je ferai et dirai tant de sottises qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et

qu'ils prennent la résolution de vou
Angélique.

VALÈRE.

Et Lisette, entre-t-elle dans ce strata

CRISPIN.

Oui, monsieur; elle agit de concert a

VALÈRE.

Ah ! Crispin, que ne te dois-je pas ?

CRISPIN, *lui montrant La Bran*

Demandez par plaisir, à ce garçon-là, bien mon rôle.

LA BRANCHE, *à Valère.*

Ah ! monsieur, que vous avez là un do adroit! C'est le plus grand fourbe de Pa m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas vérité ; et si notre entreprise réussit, m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter sur noissance ; je vous promets....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Eh ! monsieur, laissez là les promesse que, si l'on vous voyoit avec nous, to perdu. Retirez-vous, et ne paroissez poin jourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc.... Adieu, mes ami repose sur vos soins.

LA BRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur. Éloignez-vous vîte ; abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon sort....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Que de discours !

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

(*Valère sort.*)

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

Enfin, il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude.... Je ourois de peur que M. Oronte ne nous surprît ec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignois aussi. Mais, comme ous n'avions que cela à craindre, nous sommes

assurés du succès de notre projet. Nous
à-présent choisir la route que nous avon
dre. As-tu arrêté des chevaux pour cett

LA BRANCHE, *regardant dans l'éloi*

Oui.

CRISPIN.

Bon!.... Je suis d'avis que nous pr
chemin de Flandres.

LA BRANCHE, *regardant toujours*
avec distraction.

Le chemin de Flandres?..... Oui,
bien raisonné. J'opine aussi pour le c
Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'att

LA BRANCHE, *de même.*

Je regarde..... Oui..... non..... Ve
seroit-ce lui?

CRISPIN.

Qui, lui?

LA BRANCHE, *de même.*

Hélas! voilà toute sa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LA BRANCHE, *de même.*

Crispin, mon pauvre Crispin! c'est M

CRISPIN.

Le père de Damis?

LA BRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

LA BRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN, *regardant du côté d'où vient M. Orgon.*

Il vient ici.... Il va entrer chez M. Oronte, et out va se découvrir.

LA BRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible... Va m'attendre à l'auberge.... Ce que je crains le lus, c'est que M. Oronte ne sorte pendant que e lui parlerai.

(Crispin s'éloigne.)

SCÈNE XIX.

M. ORGON, LA BRANCHE.

M. ORGON, *à part, sans voir d'abord La Branche.*

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de monsieur et de madame Oronte.

LA BRANCHE, *à part.*

Vous n'êtes pas encore chez eux... (*à Orgon.*) serviteur à monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah ! je ne te voyois pas, La Branche.

LA BRANCHE.

Comment ! monsieur, c'est donc ainsi surprenez les gens ? Qui vous croyoit à

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de ten toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il val que je parlasse moi-même à M. Oronte n'étoit pas honnête de retirer ma paro ministère d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances je vois. Si bien donc que vous allez trou sieur et madame Oronte ?

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LA BRANCHE.

Rendez graces au ciel de me rencont propos, pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment ! les as-tu déjà vus, toi, La

LA BRANCHE.

Eh ! oui, morbleu ! je les ai vus. Je sor eux. Madame Oronte est dans une colère contre vous.

M ORGON.

Contre moi ?

LA BRANCHE.

Contre vous........ « Eh! quoi! a-t-elle dit, M. Orgon nous manque de parole? Qui l'auroit cru? Ma fille désormais ne doit plus espérer d'établissement ».

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille?

LA BRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu; mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnements bourgeois.... On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres; on dira plutôt que M. Orgon a approfondi nos biens, et que ne les ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole.

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LA BRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens!.... Elle a les yeux dans la tête... Elle ne connoît personne... Elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et M. Oronte?

LA BRANCHE.

Oh ! pour M. Oronte, je l'ai trouvé
déré, lui...... Il m'a seulement don
soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, La Branche. Peuvent
capables d'un pareil emportement ? et d
trouver mauvais que j'aye consenti au m
mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué
circonstances ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi. Je leur ai dit que
votre fils ayant commencé par où l'on f
dinaire, la famille de votre bru se pr
vous faire un procès, que vous avez sagem
venu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison

LA BRANCHE.

Bon ! rendus ; ils sont bien en état de s
Si vous m'en croyez, monsieur, vous ret
à Chartres tout-à-l'heure.

M. ORGON, *voulant entrer chez M.*

Non, La Branche, je veux les voir,
représenter si bien les choses, que....

LA BRANCHE, *l'interrompant et le r*

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vou
Je ne souffrirai point que vous alliez v

dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LA BRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LA BRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira; vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non.... Viens, La Branche: je les verrai demain.

(Il sort.)

LA BRANCHE.

Je marche sur vos pas....

SCÈNE XX.

LA BRANCHE, *seul.*

Ou plutôt je vais trouver Crispin...... Nous voilà, pour-le-coup, au-dessus de toutes les difficultés..... Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot. Il me fâche de la partager

avec un associé ; car enfin, Angélique ne
être à mon maître, il me semble que la d
partient de droit tout entière. Commen
perai-je Crispin ? Il faut que je lui con
passer la nuit avec Angélique... Ce sera s
une fois ; il l'aime, et il est homme à s
conseil. Pendant qu'il s'amusera à la baga
déménagerai avec le solide.... Mais, no
tons cette pensée. Ne nous brouillons p
un homme qui en sait aussi long que moi.
roit bien, quelque jour, avoir sa revanch
leurs, ce seroit aller contre nos loix. No
gens d'intrigue, nous nous gardons les
autres une fidélité plus exacte que les h
gens... (*Voyant paroître M. Oronte a*
sette.) Voici M. Oronte qui sort de chez
aller chez son notaire.... Quel bonheur
éloigné d'ici M. Orgon !

(*Il sort.*)

SCENE XXI.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monsieur, Va
honnête homme, et vous devez approfon

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère; et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi! monsieur, vous vous imaginez....

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi! je suis le plus pauvre génie du monde.... Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre : c'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers.

(*Il sort.*)

SCENE XXII.

LISETTE, *seule.*

Ouais! que signifie tout ceci? Il y a quelque hose là-dedans qui passe ma pénétration.

SCENE XXIII.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *à part, sans voir d'abord*
Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis
tranquillement le succès de son artific
tout, je ne sais pourquoi il m'a recomma
tant de soin de ne point paroître ici; ca
au-lieu de détruire son stratagême, je
l'appuyer.

LISETTE.
Ah! monsieur....

VALÈRE.
Eh bien, Lisette?

LISETTE.
Vous avez tardé bien long-temps....
lettre de Damis?

VALÈRE, *tirant une lettre de sa poc*
lui montrant.
La voici.... Mais elle nous sera inutile.
plutôt, Lisette, comment va le stratagê

LISETTE.
Quel stratagême?

VALÈRE.
Celui que Crispin a imaginé pour mon

LISETTE.

Crispin ? Qu'est-ce que c'est que ce Crispin ?

VALÈRE.

Eh ! parbleu ! c'est mon valet.

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALÈRE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette. Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALÈRE.

Ah ! c'en est trop ; je perds patience : je suis u désespoir !

SCENE XXIV.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, LISETTE.

MADAME ORONTE, *à Valère.*

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour ous faire des reproches. Un galant homme doit-il ipposer des lettres ?

VALÈRE.

Supposer ! moi, madame ? Qui peut m'avoir ndu ce mauvais office auprès de vous ?

LISETTE, *à madame Oronte.*

Eh ! madame, M. Valère n'a rien suppo
a de la manigance en cette affaire. (*aper
venir M. Oronte et M. Orgon.*) Mais vo
Oronte qui revient. M. Orgon est avec lui
allons tout découvrir.

SCENE XXV.

M. ORONTE, M. ORGON, MAD
ORONTE, ANGÉLIQUE, LISET

M. ORONTE, *à M. Orgon.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, mo
Orgon.

M. ORGON.

C'est ce qu'il faut éclaircir, monsieur Or

M. ORONTE, *à sa femme.*

Madame, je viens de rencontrer M. C
en allant chez mon notaire. Il vient, dit
Paris pour retirer sa parole. Damis est eff
ment marié.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends?

M. ORGON, *à madame Oronte.*

Il est vrai, madame; et, quand vous
toutes les circonstances de ce mariage, vous
serez....

M. ORONTE, *à sa femme.*

M. Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir ; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Cependant, il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE.

Et La Branche, ce même valet qui étoit ici avec vous, il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON.

La Branche, dites-vous? Ah ! le pendard. Je ne m'étonne plus s'il m'a, tout-à-l'heure, empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

MADAME ORONTE.

Le menteur !

LISETTE, *à part.*

Je vois l'enclouûre, ou peu s'en faut.

VALÈRE, *à part.*

Mon traître se seroit-il joué de moi?

M. ORONTE, *voyant paraître La Branche et Crispin.*

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCENE XXVI.

CRISPIN, LA BRANCHE, M. ORONTE, MADAME ORONTE, M. ORGON, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

CRISPIN, *à M. Oronte, sans voir d'abord Valère et M. Orgon.*

Eh bien ! monsieur Oronte, tout est-il prêt ?... Notre mariage.... (*apercevant Valère et Orgon.*) Ouf ! Qu'est-ce que je vois ?

LA BRANCHE, *bas à Crispin, en apercevant aussi Valère et M. Oronte.*

Aïe ! nous sommes découverts : sauvons-nous.

(*Il veut se sauver avec Crispin, mais Valère court à eux et les arrête.*)

VALÈRE.

Oh ! vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comme vous le méritez.

(*Valère prend Crispin au collet ; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de La Branche.*

M. ORONTE, *à Crispin et à La Branche.*

Ah! ah! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON, *à La Branche, en montrant Crispin.*

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon, que tu fais passer pour Damis?

VALÈRE.

C'est mon valet.

MADAME ORONTE.

Un valet? juste ciel! un valet.

VALÈRE.

Un perfide! qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il employe, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, monsieur, doucement, ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, *à La Branche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne?

LA BRANCHE.

Allons, monsieur, allons, bride en main, s'il vous plaît: ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi! tu voudrois soutenir que tu n'es pas un maître fripon?

LA BRANCHE, *feignant de pleu*

Je suis un fripon, fort bien; voyez les
qu'on s'attire en servant avec affection.

VALÈRE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord, non
que tu es un fourbe, un scélérat?

CRISPIN, *avec un fort emportem*

Scélérat! fourbe! Que diable, monsie
me prodiguez des épithètes qui ne me con
point du tout.

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonn
fidélité, traîtres?

M. ORGON, *à La Branche et à Cr*

Que direz-vous pour vous justifier, mi

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer

CRISPIN, *à M. Oronte.*

La Branche vous expliquera la chose
mots.

LA BRANCHE.

Parle, Crispin, fais-leur voir notre in

CRISPIN.

Parle toi-même, La Branche: tu les au
tôt désabusés.

LA BRANCHE.

Non, non, tu débrouilleras mieux le

CRISPIN, *à M. Oronte et à Valère.*

Eh bien! messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur et madame Oronte, de l'alliance de M. Orgon, et les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon maître; mais, au-lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire. Ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE.

Cependant, si on t'avoit laissé faire, tu aurois poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille?

CRISPIN.

Non, monsieur; demandez à La Branche: nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir. Puisque Damis est marié, il étoit inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh bien! messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocents, faites-nous grace comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

(*Il se jette aux genoux de M. Oronte.*)

LA BRANCHE, *se jetant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Franchement, la dot nous a tentés. N
mes accoutumés à faire des fourberies
nez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeu
impunie.

LA BRANCHE.

Eh! monsieur, laissez-vous toucher.
en conjurons par les beaux yeux de
Oronte!

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Par la tendresse que vous devez avoi
femme si charmante!

MADAME ORONTE, *à son m*

Ces pauvres garçons me font pitié! j
grâce pour eux.

LISETTE, *à part.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON, *à La Branche et à C*

Vous êtes bien heureux, pendards
dame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE, *à La Branche et à C*

J'avois grande envie de vous faire p
puisque ma femme le veut, oublion
Aussi-bien je donne aujourd'hui ma fill
il ne faut songer qu'à se réjouir.... On

donne donc, et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *se relevant.*

Oh! monsieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE, *se relevant aussi.*

Oui, monsieur... nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit; mais il en faut faire un meilleur usage, et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires.... (*à La Branche.*) J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commission.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, de mériter, par ma complaisance, toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-temps.... Entrons.... (*à M. Orgon.*) J'espère que M. Orgon

voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille ?

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte.

(*Il donne la main à madame Oronte, et Valère à Angélique, pour rentrer chez M. Oronte.*)

TURCARET,

COMÉDIE,

Représentée, pour la première fois,
le 14 février 1709.

PERSONNAGES.

M. TURCARET, traitant, amoureux
baronne.

Madame TURCARET, épouse de M. T

Madame JACOB, revendeuse à la toil
sœur de M. Turcaret.

LA BARONNE, jeune veuve coquette

LE CHEVALIER, } petits-maîtres.
LE MARQUIS, }

M. RAFLE, commis de M. Turcaret.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.

MARINE, } suivantes de la baronne.
LISETTE, }

JASMIN, petit laquais de la baronne.

FRONTIN, valet du chevalier.

M. FURET, fourbe.

La Scène est à Paris, chez la b

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier, deux cents pistoles?

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher....

MARINE, *l'interrompant.*

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine!

MARINE.

Vous mettez ma patience à-bout.

LA BARONNE.

Eh! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous ; et cepen
vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger
tué en Flandres, l'année passée. Vous a
mangé le petit douaire qu'il vous avoit
partant, et il ne vous restoit plus que vos
que vous auriez été obligée de vendre, si l
propice ne vous eût fait faire la précieuse
de M. Turcaret, le traitant. Cela n'est-il
madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un
fort aimable, et qu'aussi vous n'aime
quoique vous ayez dessein de l'épouser
il vous l'a promis ; M. Turcaret, dis-j
presse pas de vous tenir parole, et vous
patiemment qu'il accomplisse sa promes
qu'il vous fait tous les jours quelque pr
sidérable : je n'ai rien à dire à cela. Mai
ne puis souffrir, c'est que vous soyez c
petit chevalier joueur qui va mettre à

sance les dépouilles du traitant. Eh ! que prétendez-vous faire de ce chevalier ?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer ; car il n'est pas un de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat et obligés de courir au secours de Malte. C'est un chevalier de Paris ; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh ! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien ; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable ! et tu conclus de là ?

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes, qui s'entendent pour vous duper ; et vous vous

laissez surprendre à leurs artifices, quoiq
déjà du temps que vous les connoissiez. L
que depuis votre veuvage il a été le pr
vous offrir brusquement sa foi ; et cette f
sincérité l'a tellement établi chez vous qu'i
de votre bourse, comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux p
soins du chevalier. J'aurois dû, je l'avoue,
ver avant que de lui découvrir mes sentim
je conviendrai, de bonne foi, que tu
être raison de me reprocher tout ce qu
pour lui.

MARINE.

Assurément, et je ne cesserai point
tourmenter que vous ne l'ayez chassé
vous ; car enfin, si cela continue, savez-
qui en arrivera?

LA BARONNE.

Eh! quoi?

MARINE.

M. Turcaret saura que vous voulez con
chevalier pour ami ; et il ne croit pas, lui,
permis d'avoir des amis. Il cessera de vo
des présents, et il ne vous épousera poin
vous êtes réduite à épouser le chevalier,
un fort mauvais mariage pour l'un et pour

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès-à-présent un établissement solide. Profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à-la-vérité on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux, ou mal aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine: je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois à-la-fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser, ou pour le ruiner. Vous tirerez, du-moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insen-

siblement à vous confondre avec les fem
qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir
cœur le chevalier. C'en est fait, je ne pren
de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses
il ne recevra plus rien de moi.

MARINE, *voyant paroître Fronti*

Son valet vient; faites-lui un accueil
Commencez par-là ce grand ouvrage qu
méditez.

LA BARONNE.

Laissez-moi faire.

SCÈNE II.

FRONTIN, LA BARONNE, MAR

FRONTIN, *à la Baronne.*

Je viens de la part de mon maître e
mienne, madame, vous donner le bon jo

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN, *à Marine.*

Et mademoiselle Marine veut bien auss
prenne la liberté de la saluer?

MARINE, *d'un air brusque.*

Bon jour et bon an.

FRONTIN, *à la Baronne, en lui présentant un billet.*

Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, d'une certaine aventure.....

MARINE, *bas à la Baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet des mains de Frontin.*

Cela n'engage à rien, Marine... Voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, *à part.*

Sotte curiosité!

LA BARONNE, *lisant.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une comtesse. Je vous l'envoye et vous le sacrifie; mais vous ne devez point me tenir compte de ce sacrifice, ma chère baronne. Je suis si occupé, si possédé de vos charmes, que je n'ai pas la liberté de vous être infidèle. Pardonnez, mon adorable, si je ne vous en dis pas davantage; j'ai l'esprit dans un accablement mortel. J'ai perdu cette nuit tout mon argent, et Frontin vous dira le reste.

» LE CHEVALIER ».

MARINE, *à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles

que madame eut la bonté de lui prêter h
peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il
perdu mille écus sur sa parole; voilà le
diable, il n'y a pas un mot inutile dans
de mon maître.

LA BARONNE.

Où est le portrait?

FRONTIN, *lui donnant un port*

Le voici.

LA BARONNE, *examinant le por*

Il ne m'a point parlé de cette con
Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que n
faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'
cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de lansquenet!

FRONTIN, *à la Baronne.*

Elle agaça mon maître. Il répondit, p
à ses minauderies. Elle, qui aime le sérié
la chose fort sérieusement. Elle nous a,
envoyé son portrait. Nous ne savons pas s
son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là es
dame normande. Toute sa famille bour
sottise pour lui faire tenir à Paris une pe

sion, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh! que non, vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connoissez bien le prix.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le chevalier? En arrivant au logis il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin? N'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, madame; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante.... Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses juremens étoient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien ; le teint si beau que je pourrois m'y trom bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins ans ?

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît (*à la Baronne.*) Mon maître donc, après réfléchi, s'abandonne à la rage ; il den pistolets.

LA BARONNE, *à Marine.*

Ses pistolets, Marine, ses pistolets !

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne point.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Je les lui refuse ; aussitôt il tire bru son épée.

LA BARONNE, *à Marine.*

Ah ! il s'est blessé, Marine, assuréme

MARINE.

Eh ! non, non, Frontin l'en aura emp

FRONTIN, *à la Baronne.*

Oui.... Je me jette sur lui à corps pe « Monsieur le chevalier, lui dis-je, qu'a » faire ? Vous passez les bornes de la de

» lansquenet. Si votre malheur vous fait haïr le
» jour, conservez-vous du-moins, vivez pour votre
» aimable Baronne. Elle vous a jusqu'ici tiré gé-
» néreusement de tous vos embarras ; et soyez sûr,
» ai-je ajouté, seulement pour calmer sa fureur,
» qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci ».

MARINE, *bas à la Baronne.*

L'entend-il, le maraud ?

FRONTIN, *à la Baronne.*

« Il ne s'agit que de mille écus, une fois.
» M. Turcaret a bon dos ; il portera bien encore
» cette charge-là. ».

LA BARONNE.

Eh bien, Frontin ?

FRONTIN.

Eh bien ! madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance, il s'est laissé désarmer comme un enfant, il s'est couché et s'est endormi.

MARINE, *ironiquement.*

Le pauvre chevalier !

FRONTIN, *à la Baronne.*

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins ; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame ?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire

fond sur moi, et que, n'étant point e
comptant.....

(*Elle veut tirer son diamant de son do*
le lui donner.)

MARINE, *la retenant.*

Eh! madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *à Frontin, en remet*
diamant.

Tu lui diras que je suis touchée de son

MARINE, *à Frontin, ironiqueme*

Et que je suis, de mon côté, très-fâch
infortune.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Ah! qu'il sera fâché lui.... (*à part.*) Ma
de la soubrette!

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis se
ses peines.

MARINE, *à Frontin, ironiqueme*

Que je sens vivement son affliction, F

FRONTIN, *à la Baronne.*

C'en est donc fait, madame, vous n
plus M. le chevalier. La honte de ne
payer ses dettes va l'écarter de vous pour
car rien n'est plus sensible pour un e
famille. Nous allons tout-à-l'heure pr
poste.

LA BARONNE, *bas à Marine.*

Prendre la poste, Marine !

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Adieu, madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant de son doigt.*

Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.*

Non, non, va-t-en vîte lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.*

Oh ! je ne puis me résoudre à l'abandonner..... *à Frontin, en lui donnant son diamant.*) Tiens, oilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcret m'a donné ; va le mettre en gage, et tire on maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie.... (*à Marine, avec onie.*) Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès e ton affliction.

MARINE.

Ah ! que vous êtes tous deux bien ensemble, essieurs les fripons !

(*Frontin sort.*)

SCÈNE III.

LA BARONNE, MARIN

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Ma
porter ?

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donn
peine, je vous assure. Eh ! que m'imp
tout, que votre bien s'en aille comm
Ce sont vos affaires, madame, ce sont

LA BARONNE.

Hélas ! je suis plus à plaindre qu'à b
que tu me vois faire n'est point l'effet d'u
libre ; je suis entraînée par un pencha
que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre ? Ces foiblesse
viennent-elles ? Eh ! fi ! vous aimez c
vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine ! puis
savoir gré au chevalier, du sacrifice qu

MARINE.

Le plaisant sacrifice !.... Que vous é
tromper ! Mort de ma vie ! c'est que

portrait de famille; que sait-on? de sa grand-mère, peut-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Non, j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait et l'examinant à son tour.*

Attendez.... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine.... Cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la Baronne.*

A-peu-près comme M. Turcaret. Mais, si la comtesse étoit femme d'affaires, on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole.

LA BARONNE, *voyant paroître Flamand.*

Tais-toi, Marine; j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE.

Oh! pour celui-ci, passe: il ne nous apporte que de bonnes nouvelles.... (*regardant venir Flamand, et le voyant chargé d'un petit coffre.*) Il tient quelque chose; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

dans leurs ouvrages..... Allez porter ce c
dans mon cabinet, Marine.

(*Marine sort.*)

SCENE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chose, à
Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, et du
encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conseiller que j'ai
ci-devant, je m'accommodois de tout; mais de
que je suis chez M. Turcaret, je suis devenu
cat, oui!

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme
faires pour perfectionner le goût.

FLAMAND, *voyant paroître M. Turca*
Le voici, madame, le voici.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Oh! oh!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture, ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez, apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'ai faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours d
que auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien. Les auteurs de profes
pensent et ne s'expriment pas ainsi : on n
les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité si je serois
d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'es

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur,
rien d'impossible pour vous.

MARINE, *à M. Turcaret.*

Votre prose, monsieur, mérite aussi d
pliments : elle vaut bien votre poésie, au

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite ;
signée et approuvée par quatre fermiers-g

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que
l'Académie.

LA BARONNE, *à M. Turcar*

Pour moi, je n'approuve point votre
monsieur, et il me prend envie de vous qu

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez?

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étois en colère contre vous!

M. TURCARET.

Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment! de dix mille écus? Ah! si j'avois su cela, je vous l'aurois renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu; vous ne le rendrez point.

MARINE, *à part.*

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Eh! pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de prése
semble que vous vous imaginiez avoir beso
ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée! Non, madame, ce n'est
dans cette vue que....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Mais vous vous trompez, monsieur; je ne
en aime point davantage pour cela.

M. TURCARET, *à part.*

Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressem
qu'à vos soins.

M. TURCARET, *à part.*

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET, *à part.*

Elle me charme..... (*à la Baronne.*) A
charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi! vous sortez si tôt?

M. TURCARET.

Oui, ma reine. Je ne viens ici que pou

saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper.

(Il lui baise la main.)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour.

MARINE, *à M. Turcaret, en lui faisant la révérence.*

Adieu, monsieur. Je suis votre très-humble ervante.

M. TURCARET.

A-propos, Marine, il me semble qu'il y a long-emps que je ne t'ai rien donné.... *(il lui donne ne poignée d'argent.)* Tiens; je donne sans ompter, moi.

MARINE, *prenant l'argent.*

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh! ous sommes tous deux des gens de bonne foi.

(M. Turcaret sort.)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marin

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de l
dame..... L'excellent sujet! il a de l'ar
est prodigue et crédule; c'est un homme f
les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme t

MARINE, *apercevant le Chevalier et*

Oui; mais, par malheur, je vois arriv
gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA BA
MARINE.

LE CHEVALIER, *à la Baronn*

Je viens, madame, vous témoigner m
noissance. Sans vous j'aurois violé la
joueurs: ma parole perdoit tout son cré
tombois dans le mépris des honnêtes gen

LA BARONNE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, *à part.*

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine..... (*à la Baronne, avec ironie.*) Madame, j'ai aussi quelques graces à lui rendre. Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh! oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE.

Taisez-vous, Marine. Vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, laissez-la parler; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER, *à la Baronne, ironiquement.*

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs; elle a des réparties brillantes qui m'en-

lèvent..... (*à Marine, ironiquement.*) au-moins, j'ai pour vous ce qui s'ap véritable amitié; et je veux vous en do marques..... (*il fait semblant de foui ses poches. A Frontin, ironiquement.*) la première fois que je gagnerai, fais-m souvenir.

FRONTIN, *à Marine, ironiquem*

C'est de l'argent comptant.

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent.... Eh vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Ma

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusemen

MARINE, *à la Baronne.*

Je ne puis me contraindre, madame; voir tranquillement que vous soyez la monsieur, et que M. Turcaret soit la vôt

LA BARONNE.

Marine !....

MARINE, *l'interrompant.*

Eh ! fi, fi ! madame, c'est se moquer,

voir d'une main pour dissiper de l'autre : la belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, et M. le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh ! pour cela, vous êtes trop insolente ; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame. Je me donne mon congé, moi-même ; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente, et ne paroissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à M. Turcaret, madame, et, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

(*Elle sort.*)

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte... (*à Frontin.*) N'est-ce pas ?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention. On ne pouvoit rien imaginer de mieux.... (*à part.*) Par ma foi, M. Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus; je veux changer cet effet-là de nature : il en faut faire de l'argent. Je ne connois personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin. Je vais vous remettre le billet; retirez ma bague : je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Je ne perdrai point de temps, madame; et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment; je vais vous donner le billet.

(*Elle passe dans son cabinet.*)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! La bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes pour en rencontrer de pareilles: savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus, sur votre parole, et que son diamant est en gage. Le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi ! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense ?

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des moments d'équité.... Je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je serois un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché !

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon, j'ai fait un jugement téméraire ; je croyois que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement ?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien ! A ces sentiments généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER, *voyant revenir la Baronne.*

Paix, Frontin ; voici la baronne.

SCENE XI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA BARONNE, *au Chevalier, en lui donnant le billet au porteur.*

Allez, chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendez ma bague, le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, madame, va vous la rapporter incessamment.... Mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connoître que....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Non, je vous le défends : ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien !

LA BARONNE, *en s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *en s'en allant aussi.*

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance ?

SCÈNE XII.

FRONTIN, *seul.*

J'admire le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires ; l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *donnant le diamant à la Baronne.*

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame ; voilà votre diamant. L'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine ; elle a sérieusement pris son parti. J'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte : elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme-de-chambre ; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main. C'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous la

faut. Elle verroit tout aller sens-dessus-dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connois particulièrement ?

FRONTIN.

Très-particulièrement. Nous sommes même un peu parents.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier ?

FRONTIN.

Comme à moi-même. Elle est sous ma tutelle : j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert, sans doute, actuellement?

FRONTIN.

Non ; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Eh ! pour quel sujet ?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses : un mari et une femme qui s'aiment ; des gens extraordinaires. Enfin, c'est une maison triste : ma pupille s'y est ennuyée.



LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est ?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance qui, par charité, retire des femmes-de-chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui. Je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même ; vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités ; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instruments.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : aussi je la destine pour l'Opéra : mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde ; car il n'en faut là que de toutes faites.

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

(*Frontin sort.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE, *seule.*

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au-lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale..... (*voyant entrer M. Turcaret, qui paroît en colère.*) Mais je vois M. Turcaret...... Ah! qu'il paroît agité! Marine l'aura été trouver.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET, *tout essoufflé.*

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, *à part.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles! On vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement!

LA BARONNE.

Le début est agréable, et vous employez de fort jolis termes, monsieur.

M. TURCARET.

Laissez-moi parler; je veux vous dire vos véri-

tés.... Marine me les a dites.... Ce beau Chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire. Vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monsieur, j'aimerois le Chevalier?

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisoit figure lans le monde qu'aux dépens de votre bourse et le la mienne, et que vous lui sacrifiez tous les ›résents que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une fort jolie personne!... Ne vous -t-elle dit que cela, monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félonne! j'ai de quoi ›us confondre; ne me répondez point... Parlez, ı'est devenu, par exemple, ce gros brillant que vous donnai l'autre jour? Montrez-le tout-à-ıeure, montrez-le moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Eh! sur quel ton, morbleu! prétendez-vous ›nc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas

quitte pour des reproches. Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat; je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme : j'aime de bonne foi; je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis.

(*Il entre dans la chambre de la Baronne.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, *seule.*

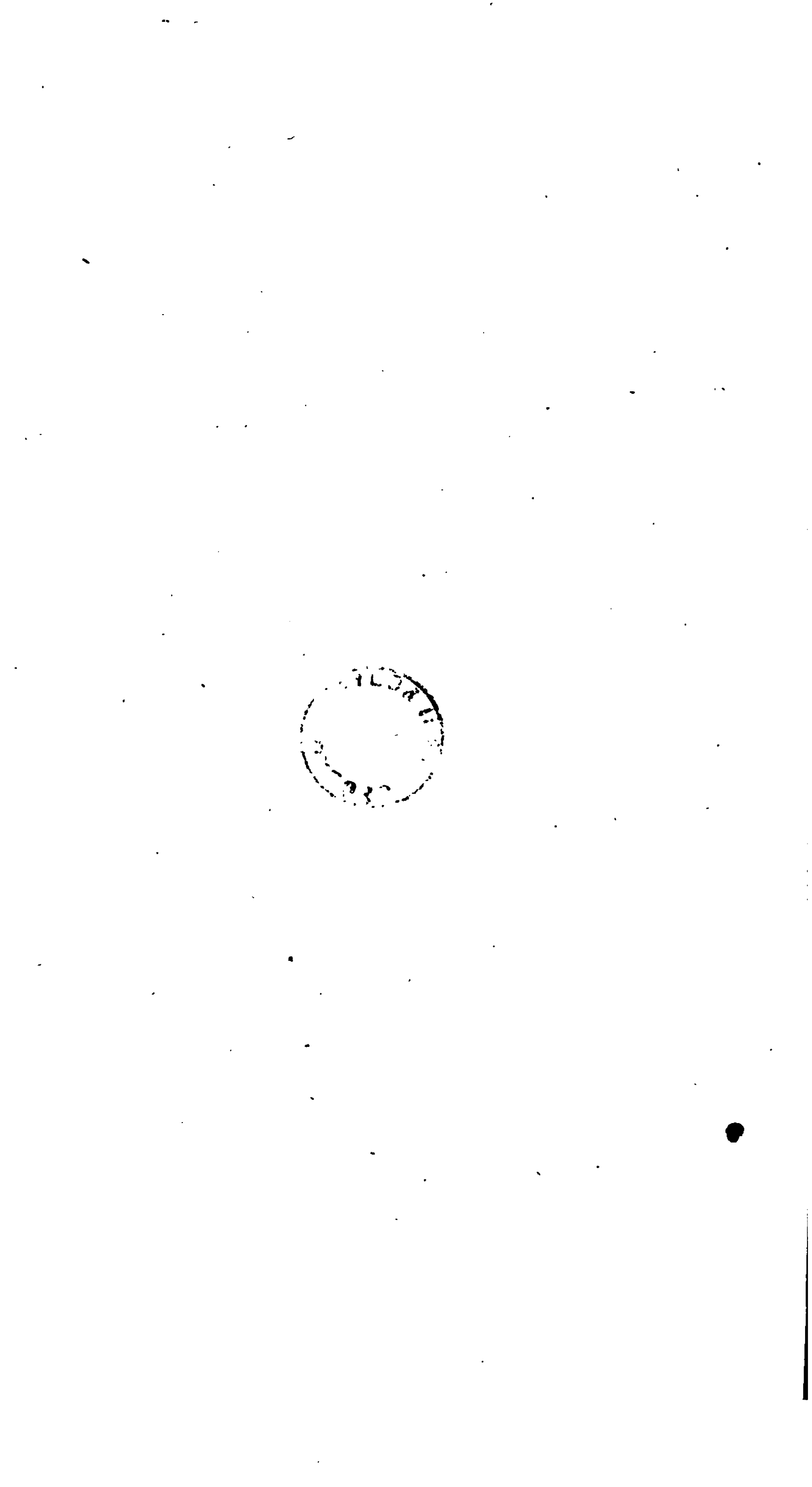
Non, j'ai affaire à un extravagant, un possédé!.. Oh bien! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira; je ne m'y opposerai point, je vous assure..... Mais..... qu'entends-je?..... Ciel! quel désordre!..... Il est effectivement devenu fou.... M. Turcaret, M. Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportements.

SCENE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Me voilà à demi-soulagé. J'ai déjà cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.





Hé bien! parlez, Madame, parlez, je suis de Sang-froid.

C. P. Marillier del.   R. De Launay le Jeune sc.

LA BARONNE.

Achevez, monsieur. Que ne continuez-vous?

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, madame... Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi... Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende? et si je l'ai aussi donné au Chevalier.

M. TURCARET.

Ah! si je le croyois!

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! En vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET, *à part.*

Comment donc! au-lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grace, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrois bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela.

LA BARONNE.

Je le ferois, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Eh ! que me pourriez-vous dire, traîtresse?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien... Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET, *essayant de se modérer.*

Eh bien ! parlez, madame, parlez : je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc.... Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Un faux rapport? Ventrebleu ! ce n'est point...

LA BARONNE, *l'interrompant à son tour.*

Ne jurez pas, monsieur ; ne m'interrompez pas : songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais.... Il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

M. TURCARET.

Oui ; pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire ; c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disoit-elle à

« tous moments, que de voir la veuve d'un colo-
« nel songer à épouser un M. Turcaret, un homme
« sans naissance, sans esprit, de la mine la plus
« basse....

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités; cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un époux
« entre vingt personnes de la première qualité,
« lorsque vous refusez votre aveu même aux pres-
« santes instances de toute la famille d'un mar-
« quis dont vous êtes adorée, et que vous avez la
« foiblesse de sacrifier à ce M. Turcaret ».

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune homme, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi. Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit;

et que, si j'avois eu quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Mais, mais vous avez tort.... Elle vous a donc dit, entr'autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Oh! oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean-de-Vert.

LA BARONNE.

Et, si je vous montrois tout-à-l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET.

Oh! je dirois en ce cas-là que.... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE, *lui montrant son diamant.*

Le voilà, monsieur. Le reconnoissez-vous? Voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah! que cette Marine-là est une grande scélé-

rate! Je reconnois sa friponnerie et mon injustice. Pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

M. TURCARET.

Hélas ! non... Que je suis malheureux !

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens.... (*à part.*) Ah ! Marine, coquine de Marine !.... (*à la Baronne.*) Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venu conter.... Elle m'a dit que vous et M. le Chevalier, vous me regardiez comme votre vache à lait ; et que si aujourd'hui

pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse !

M. TURCARET.

Elle me l'a dit; c'est un fait constant : je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foiblesse de la croire un seul moment ?

M TURCARET.

Oui, madame; j'ai donné là-dedans comme un franc sot.... Où diable avois-je l'esprit ?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET, *se jetant à genoux.*

Si je m'en repens?.... Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE, *le relevant.*

On vous la pardonne. Levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour, et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté !.... Il faut avouer que je suis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais, sérieusement, monsieur, croyez-vous

qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le Chevalier ?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là ; consentez-y, madame ; j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Eh ! quels sont-ils ?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction ?

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes..... Ah ! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai fait directeurs en ma vie ! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais, vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas.... Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour et de joie. Vous me dites cela d'une manière si naïve que vous me le persuadez.... Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse.... Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire. Votre grande glace n'étoit pas tout-à-fait nette, au-moins; et je trouvois vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle!.... Tout ce que j'ai cassé ne valoit pas plus de trois cents pistoles.

(*Il veut s'en aller, et la Baronne l'arrête.*)

LA BARONNE.

Attendez, monsieur; il faut que je vous fasse une prière auparavant.

M TURCARET.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais. C'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déjà poussé si je lui avois trouvé quelque disposition ; mais il a l'esprit trop bonace : cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout. Je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier ; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame ; et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCENE VI.

FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont e vous ai parlé.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous lonner.

M. TURCARET.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoissez bien en physionomie!

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infaillible..... (*à Frontin.*) Approche, mon ami. Dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN.

Qu'appelez-vous des principes ?

M. TURCARET.

Des principes de commis ; c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser ?

FRONTIN.

Pas encore, monsieur ; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais, du-moins, l'arithmétique ? tu sais faire des comptes à parties simples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, monsieur ; je sais même faire des parties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique?

FRONTIN.

Eh ! oui, d'une écriture que vous connoissez... là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement; c'est ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Quelle ingénuité !.... Ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Oh ! qu'oui, madame, oh ! qu'oui. D'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine, que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens ! nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Oh ! çà, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître.... Mais, en qualité d'ancien laquais de M. le Chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé; il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite * toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instruments.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, madame; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surène, pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles?

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame. Il y aura huit concertants, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

* Traiteur célèbre du temps.

M. TURCARET.

Il a, ma foi, raison; ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN.

Oh! diable! quand M. le Chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu!.... (*à Frontin.*) Eh bien! nous verrons cela tantôt...... (*à la Baronne.*) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici M. Gloutonneau le poëte: aussi-bien je ne saurois manger, si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup. Peste! c'est un

homme bien agréable..... Oh! çà, je cours chez Dautel * vous acheter....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie; ne vous jetez point dans une dépense....

M. TURCARET, *l'interrompant à son tour.*

Eh! fi! madame, fi! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine.

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

(*M. Turcaret sort.*)

SCENE VII.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame; et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à-présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

* Fameux bijoutier d'alors.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille ?

FRONTIN

Je l'attends ; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(*Elle passe dans sa chambre.*)

SCENE VIII.

FRONTIN, *seul.*

Courage ! Frontin, courage ! mon ami ; la fortune t'appelle. Te voilà chez un homme d'affaires, par le canal d'une coquette. Quelle joie ! l'agréable perspective ! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or.... (*voyant paroître Lisette.*) Mais, j'aperçois ma pupille.

SCÈNE IX.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu sois la bien-venue, Lisette.... On t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe, et sur tout ce qui s'y doit passer : tu n'as qu'à te régler là-dessus. Souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la Baronne a pour le chevalier, c'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN, *voyant arriver le Chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE, *examinant le Chevalier.*

Je ne l'avois point encore vu.... Ah ! qu'il est bien fait, Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Frontin, sans voir d'abord Lisette.*

Je te rencontre à-propos, Frontin, pour t'ap-

prendre...... (*apercevant Lisette.*) Mais, que vois-je? quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à madame la Baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, monsieur : il y a long-temps que nous nous connoissons. Je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! c'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu! charmante..... Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je. Vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres. Vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

La confiance pourtant doit être réciproque. Pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi! monsieur, je craignois....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! monsieur, que diable ! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le maraud ! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là ?.... (*à Frontin.*) Frontin, M. Frontin, vous avez le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même ; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis... Ah ! la piquante représentation ! l'adorable grisette !

LISETTE, *à part.*

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses !... Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Faisons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur ; j'ai les inclinations roturières ; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin !... (*à Lisette.*) Oui, belle Lisette, vous méritez....

LISETTE, *l'interrompant.*

Trève de douceurs, monsieur le Chevalier. Je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue : vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

(*Elle passe dans la chambre de la Baronne.*)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la Baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent, mais il n'est plus à Paris. Des affaires, qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement ; ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un agent-de-change, qui te donneroit de l'argent à l'heure même ?

FRONTIN.

Cela est vrai ; mais que direz-vous à madame la Baronne ? Si vous lui dites que vous avez encore

son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage ; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison ; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là, cours chez ton agent-de-change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras. Je vais t'y attendre aussitôt que j'aurai parlé à la Baronne.

(*Il entre dans la chambre de la Baronne.*)

SCENE XII.

FRONTIN, *seul.*

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci ! Il faut que j'aille chez le traiteur, de là chez l'agent-de-change, de chez l'agent-de-change au logis, et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante..... Mais, patience ! après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit !..... Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien! Frontin; as-tu commandé le soupé? fera-t-on grand'chère?

FRONTIN.

Je vous en réponds, madame; demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par-là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE, *à la Baronne.*

Il est vrai, madame; vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN, *à la Baronne.*

M. le Chevalier m'attend. Je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis je viendrai ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il me paroît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serois bien heureuse, madame, si mes petits talents pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous... Mais j'ai un avis à vous donner; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame ?

LA BARONNE.

Oui; vous ne combattez pas assez les sentiments que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Eh ! pourquoi les combattre ? ils sont si raisonnables !

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paroît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle et sincère ; on n'en voit uère comme cela !

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une omtesse.

LISETTE.

Une comtesse ?

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à-la-vérité, dans la première unesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi !

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un chevalier unique en son espèce !

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'aperçois M. Turçaret.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Je viens, madame..... (*apercevant Lisette.*) Oh ! oh ! vous avez une nouvelle femme-de-chambre ?

LA BARONNE.

Oui, monsieur. Que vous semble de celle-ci ?

M. TURCARET, *examinant Lisette.*

Ce qu'il m'en semble? Elle me revient assez ; il faudra que nous fassions connoissance.

LISETTE.

La connoissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Vous savez qu'on soupe ici? Donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé.

(*Lisette sort.*)

SCENE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du-moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré.... Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux. Ils sont d'un goût exquis ; je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur ; vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grace au ciel, et sur-tout en bâtiment. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi! vous allez faire bâtir un hôtel?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpents, six perches, neuf toises, trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue?

LA BARONNE.

Fort belle!

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique. Je ne veux pas qu'il y manque un zéro: je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malepeste! je n'ai garde de faire quelque chose de commun, je me ferois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET, *voyant entrer le Marquis.*

Quel homme entre ici?

LA BARONNE, *bas.*

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit qu

Marine avoit épousé les intérêts. Je me passerois bien de ses visites ; elles ne me font aucun plaisir.

SCENE V.

LE MARQUIS, M. TURCARET, LA BARONNE.

LE MARQUIS, *à part.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le Chevalier.

M. TURCARET, *à part.*

Ah ! morbleu ! c'est le marquis de la Tribaudière.... La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS, *à part.*

Il y a près de deux jours que je le cherche.... (*apercevant M. Turcaret.*) Eh ! que vois-je ?... Oui... Non... Pardonnez-moi... Justement.... c'est lui-même, monsieur Turcaret... (*à la Baronne.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connoissez... Vous empruntez sur gages ? Palsembleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le marquis !....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif : il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *à part.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Vous vous méprenez, monsieur le Marquis. M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le Marquis... (*à la Baronne.*) Il est badin, madame, il est badin. Ne le connoissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE.

Oui ; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ? Morbleu ! madame, personne ne sauroit vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur ? Oh ! je ferois bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu ! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame. Je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Il a raison : cela est fort clair ; il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois. J'avois un brillant de cinq cents louis ; on m'adressa à M. Turcaret. M. Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain M. Ra...ra...Rafle. C'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête M. Rafle me prêta, sur ma bague, onze cent trente-deux livres six sous huit deniers. Il me prescrivit un temps pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi : le temps est passé ; mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le Marquis, monsieur le Marquis, ne me confondez point avec M. Rafle, je vous prie. C'est un fripon, que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant : je ne l'ai jamais vu, ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante. C'étoit un des plus beaux brillans. Il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur, à-peu-près comme... (*regar-*

dant le diamant de la Baronne.) Eh!..... le voilà, madame. Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment?

LA BARONNE.

Autre méprise, monsieur. Je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame. Il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur! monsieur!....

LA BARONNE, *au Marquis.*

Vous êtes insultant, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame; mon dessein n'est pas d'insulter: je suis trop serviteur de M. Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il étoit laquais de mon grand-père; il me portoit sur ses bras. Nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens.... je me souviens.... Le passé est passé; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE, *au Marquis.*

De grace, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez M. le Chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, madame; aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet: je ne le trouve nulle part. Ce coquin se débauche; il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.... Pour moi, je ne change point: je mène une vie réglée; je suis toujours à table, et l'on me fait crédit chez Fite et chez La Morlière *, parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitants. N'est-ce pas, monsieur Turcaret? Ma tante, pourtant, veut que je me corrige; et, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je

* Autre traiteur du temps.

vais la voir dans l'état où je suis. Elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable ; car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le Marquis, c'est une nouveauté que de vous voir autrement. Vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris. Nous avons bu jusqu'au jour ; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable !.... Dites au Chevalier qu'il se rende un peu à ses amis. Prêtez-le nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret. Je n'ai point de rancune, au-moins. (*lui présentant la main.*) Touchez là : renouvelons notre ancienne amitié. Mais dites un peu à votre ame damnée, à ce M. Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Voilà une mauvaise connoissance, madame : c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connoisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien !

LA BARONNE.

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement. J'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier ? quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus M. Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages !.... Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été laquais de son grand-père ! rien n'est plus faux : je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai ; le beau reproche ! il y a si long-temps.... cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grace que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

FLAMAND, M. TURCARET, LA BARONNE.

FLAMAND, *à M. Turcaret.*

Monsieur.....

M. TURCARET.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il est là-bas, qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui ? butor !

FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez... là ; ce monsieur... nonsieur.... chose....

M. TURCARET.

Monsieur chose ?

FLAMAND.

Eh ! oui, ce commis que vous aimez tant. Drès

qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est M. Rafle, apparemment?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monsieur; c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver; qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé?

M. TURCARET.

Oui; et c'est pour cela qu'il vient ici. Il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Eh! non, non.... (*à Flamand.*) Faites-le monter, Flamand.

(*Flamand sort.*)

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation. Je vous laisse..... N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela : vous serez contente.

(La Baronne rentre dans sa chambre.)

SCENE IX.

M. RAFLE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

De quoi est-il question, monsieur Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici ? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître : parlez.

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau.*

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur-le-point d'être inquiété pour le payement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là.... Laissons-les venir; je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé de nouveau dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

C'est par mon ordre qu'il.... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide.... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse ?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles; il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires.... Y a-t-il encore quelque chose ?

M. RAFLE, *après avoir encore regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Eh bien ?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi ?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs.... Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon ! trop bon ! Eh ! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires?.... Trop bon ! trop bon !

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts; je mériterois d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots.... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE, *regardant pour la dernière fois dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connoissance a amassés par son travail et par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher ; je serai au logis dans un quart-d'heure. Qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, *faisant quelques pas pour sortir et revenant.*

J'oubliois la principale affaire ; je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur, dont le visage ne m'est

pas tout-à-fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous ne lui parlâtes point?

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province: elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Oh! ventrebleu! monsieur Rafle, qu'elle le soit. Défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Oh! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois et le mener chez vous.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous m'y trouverez.

(*M. Rafle sort.*)

SCENE X.

M. TURCARET, *seul.*

Malepeste ! ce seroit une sotte aventure si madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison : elle me perdroit dans l'esprit de ma Baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCENE XI.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

Madame m'a envoyée savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant. Ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCENE XII.

FRONTIN, M. TURCARET, LISETTE.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne. Quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne seras point de trop. Approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Oh! pour cela non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes!

M. TURCARET.

Comment le sais-tu?

LISETTE.

Depuis le temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon?

FRONTIN.

Cette femme-là ne sauroit cacher sa foiblesse: elle vous aime si tendrement!.... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! c'est vous qu'il faut en croire, M. Frontin.

FRONTIN.

Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que M. Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment, comment l'entends-tu?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, monsieur, manquer l'attention pour certaines choses....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Oh! parbleu! je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE.

Oh! non : je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par-là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Cependant, monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oui; mais ne trouvez-vous point mauvais qu'en serviteur fidèle et sincère je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas?

FRONTIN.

Non, monsieur... (*A Lisette.*) Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...,

M. TURCARET.

Mais encore?

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Ah! pour cela, monsieur, il a raison. Vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître. La plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens. Elle ne parle pas mal, au-moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot, non plus, que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens, de moment en moment, que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à madame la baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc! monsieur, il ne faut pas que vous paroissiez là-dedans, vous; il ne seroit pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un

carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connois deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Volontiers. Tu me parois assez entendu; je m'en rapporte à toi..... (*Lui donnant sa bourse.*) Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN, *prenant la bourse.*

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Oh ! va te promener avec tes fautes d'attention.... Ce coquin-là me ruineroit à-la-fin..... Tu diras, de ma part, à madame la Baronne, qu'une affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la Baronne ; mais pour nous ?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder. Je les gagnerai bien sur l'équipage ; serre-les : ce sont les premiers fondements de notre communauté.

LISETTE.

Oui ; mais il faut promptement bâtir sur ces fondements-là ; car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie; car, depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien, autrement quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser.....

FRONTIN.

Mais, donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage.... C'est assez, ma princesse. Je vais ne rien épargner pour vous mériter; et, si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne? Quelle folie!

FRONTIN.

Oui; mais tout cela se doit faire aux dépens de M. Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Eh! quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne. Elle ne savoit comment engager à cela M. Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma con

noissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagême ?

FRONTIN.

Oh ! qu'oui, monsieur ; c'est mon fort que l'attention. J'ai tout cela dans ma tête ; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé.... un faux exploit....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Mais, prends-y garde, Frontin, M. Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui. C'est le plus habile, le plus intelligent écrivain !....

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver, à-coup-sûr ; et nos machines seront bientôt prêtes... Adieu ; voilà M. le Marquis qui vous cherche.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah ! palsembleu ! Chevalier, tu deviens bien rare. On ne te trouve nulle part. Il y a vingt-quatre heures que je te cherche, pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Eh ! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence ? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-foiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hazard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison, peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement !

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi.... Elle m'avoit donné son portrait ; je l'ai perdu. Un autre s'en pendroit : (*faisant le geste de montrer quelque chose qui n'a nulle valeur.*) je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentiments tu dois te faire adorer.... Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là ?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province ; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Eh ! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là ? Tu dors tout le jour et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas, non pas, s'il vous plaît ; dans ce temps-ci il y a des heures de bal ; c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connoissance de bal ?

LE MARQUIS.

Justement. J'y allai l'autre jour, un peu chaud de vin ; j'étois en pointe ; j'agaçois les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une

tournure de hanches...... J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Jeune, sans doute?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas?

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS.

Oh! pour de l'esprit, c'est un prodige! Quel flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent...

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie: je lui offris mes services; et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis ?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni, apparemment ?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier ; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit ; je lui ai fait réponse : elle m'attend aujourd'hui ; mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conseilles-tu ? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui ; mais, si j'y vais aussi, cela paroîtra bien empressé. La conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une ſemme ; cela est bien bourgeois ! qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta Baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir ; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici ? je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la Baronne....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh ! la Baronne s'accommodera fort de cette femme-là ; il est bon même qu'elles fassent connoissance : nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi, tête-à-tête, dans une maison ?

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Des difficultés ! oh ! ma comtesse n'est point difficultueuse ; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait ! Nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

(*Le Marquis sort.*)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyois que le marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, madame... Ah ! ah ! ah !

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie. Il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici. Nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir. Il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal. Vous ne savez pas qu'ils se connoissent. Ils ne s'aiment point. Il s'est passé tantôt, entre eux, une scène ici.....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi. M. Turcaret est un bon sot.

LA BARONNE, *voyant entrer M. Turcaret.*

Taisez-vous ; je crois que le voici...... Je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en l'embrassant.*

M. Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt de se trouver avec lui le verre à la main?

M. TURCARET, *avec embarras.*

Le plaisir de cette vivacité-là.... monsieur, sera.... bien réciproque. L'honneur que je reçois d'une part, joint à.... la satisfaction que.... l'on trouve de l'autre.... (*montrant la baronne*) avec madame, fait en vérité que... je vous assure.... que.... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE.

Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi M. le chevalier; vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique?

M. TURCARET.

Si je l'aime ? malepeste ! Je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement ! Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Oui, vraiment.... Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là !.... (*voulant sortir.*) Oh ! parbleu ! puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre....

M. TURCARET, *l'arrêtant.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier. Je ne prétends point que pour une trompette...

LA BARONNE, *bas à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, Monsieur.

(*Le Chevalier sort.*)

SCENE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas? Mon cousin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Il me paroît fort bon garçon.

SCENE VII.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque.... (*bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

SCENE VIII.

M. FURET, FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. FURET, *à la Baronne et à Lisette.*

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE.

C'est moi. Que voulez-vous?

M. FURET.

Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, *à part.*

Voilà un plaisant original!

LISETTE, *à M. Furet.*

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous, au préalable, qui vous êtes.

M. FURET.

Je suis huissier à verge, à votre service; et je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que....

M. FURET, *l'interrompant.*

Tout beau, monsieur! D'honnêtes huissiers, comme moi, ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. (*tirant un papier de sa poche.*) En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur) que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame.... sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi?... (*à Lisette.*) Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connois rien : je ne sais

lire que des billets doux.... (*à Frontin.*) Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la Baronne.*

C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, votre époux....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Feu mon époux, monsieur? cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame.....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, monsieur, très-solidaire, et même avec déclaration d'emploi.... Je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lisant son exploit.*

« Pardevant, etc. furent présents, en leurs per-
» sonnes, haut et puissant seigneur, Georges-
» Guillaume de Porcandorf, et dame Agnès-Ilde-

» gonde de la Dolinvillière, son épouse, de lui
» duement autorisée à l'effet des présentes, les-
» quels ont reconnu devoir à Éloi-Jérôme Poussif,
» marchand de chevaux, la somme de dix mille
» livres.....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET, *continuant à lire son exploit.*

» Pour un équipage fourni par ledit Poussif,
» consistant en douze mulets, quinze chevaux
» normands, sous poil roux, et trois bardeaux
» d'Auvergne, ayant tous crins, queues et oreil-
» les, et garnis de leurs bâts, selles, brides et
» licols.....

LISETTE, *l'interrompant.*

Brides et licols! Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point..... (*à M. Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET, *achevant de lire son exploit.*

» Au payement desquelles dix mille livres, les-
» dits débiteurs ont obligé, affecté et hypothéqué
» généralement tous leurs biens, présents et à
» venir, sans division, ni discussion, renonçant
» auxdits droits; et pour l'exécution des présentes,

» ont élu domicile chez Innocent-Blaise Le Juste,
» ancien procureur au Châtelet, demeurant rue
» du Bout-du-Monde. Fait et passé, etc. »

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur? Oh! il n'y a rien à redire à la somme; elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Cela est chagrinant.

LA BARONNE.

Comment! chagrinant? Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari. Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injustice!... (*à M. Turcaret.*) N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits

de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, Monsieur. Je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentiments!

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, Madame: ne soutenons pas un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Le ciel m'en préserve! Je vendrois plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Vendre ses meubles, ses bijoux, et pour l'équipage d'un mari encore! La pauvre femme!

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Non, Madame, vous ne vendrez rien. Je me charge de cette dette-là; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez. Je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais, tout de ce pas, y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame!.... (*à M. Furet.*) Suis-nous, sergent : on va te payer.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Ne tardez pas, au-moins. Songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela; et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

(*Il sort avec M. Furet et Frontin.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole! Les habiles fripons que messieurs Furet et Frontin! et la bonne dupe que M. Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître, malgré moi, des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir; et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, *à la Baronne.*

C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE.

Faites entrer.

(*Jasmin sort.*)

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Elle m'envoye peut-être proposer une partie de plaisir; mais...

SCÈNE XII.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LISETTE.

MADAME JACOB, *à la Baronne.*

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre

quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hazard; mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est?

MADAME JACOB.

Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une fermière des Regrats. Elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée : elle la trouve trop commune; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serois pas fâchée de voir cette coiffure.

MADAME JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas; madame est généreuse.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; et j'ai, Dieu merci, d'autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Vous en avez bien la mine.

MADAME JACOB.

Eh ! vraiment, si je n'avois pas d'autres ressources, comment pourrois-je élever mes enfants aussi honnêtement que je le fais ! J'ai un mari, à-la-vérité, mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Eh ! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille ?

MADAME JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes : ils ne produisent pas tant que les autres ; mais voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

MADAME JACOB.

J'ai marié, depuis quatre mois, un jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union ! ils tiennent tous les jours table ouverte ; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties.

MADAME JACOB.

Oh! tous mes mariages sont heureux......(*à la Baronne.*) Et si madame étoit dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob?

MADAME JACOB.

C'est un gentilhomme Limousin. La bonne pâte de mari! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, *à la Baronne.*

Voilà encore un bon hazard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter; je ne veux pas si tôt me marier; je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Oh bien! je le suis, moi, madame Jacob. Mettez-moi sur vos tablettes.

MADAME JACOB.

J'ai votre affaire. C'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection. Il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti! Voilà mon fait.

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Vous devez être riche, madame Jacob?

MADAME JACOB.

Hélas! hélas! je devrois faire dans Paris une figure..... je devrois rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires?

MADAME JACOB.

Et dans les grandes affaires encore! Je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire... Il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler?

LA BARONNE, *avec étonnement.*

Vous êtes sœur de M. Turcaret?

MADAME JACOB.

Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, *étonnée aussi.*

M. Turcaret est votre frère, madame Jacob?

MADAME JACOB.

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela..... Je vous vois toutes deux bien étonnées; C'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne?

LISETTE.

Eh! oui; c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est! il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Ah! le mauvais frère!

MADAME JACOB.

Aussi mauvais frère que mauvais mari. N'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui!

LA BARONNE.

Ils faisoient donc mauvais ménage?

MADAME JACOB.

Ils le font encore, madame : ils n'ont ensemble aucun commerce; et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi! M. Turcaret n'est pas veuf?

MADAME JACOB.

Bon! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Lisette?

LISETTE, *bas.*

Par ma foi! madame, voilà un méchant homme.

MADAME JACOB.

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard ; cela ne lui peut manquer. J'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans ses affaires ?

MADAME JACOB.

Eh ! le moyen qu'il n'y en ait pas ; c'est un vieux fou, qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne. Il jette tout par les fenêtres, dès qu'il est amoureux ; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas à la Baronne.*

A qui le dit-elle ? qui le sait mieux que nous ?

MADAME JACOB, *à la Baronne.*

Je ne sais à qui il est attaché présentement ; mais il a toujours quelques demoiselles qui le plument, qui l'attrapent, et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot ? qu'en dites-vous, madame ?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui ; cela n'est pas tout-à-fait.....

MADAME JACOB, *l'interrompant.*

Oh ! que j'en suis aise ! Il le mérite bien, le malheureux ! il le mérite bien. Si je connoissois sa maîtresse, j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. (*à Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle ?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

MADAME JACOB, *à la Baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais, quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée que je ne puis me taire..... Adieu, madame; si tôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

(*Madame Jacob sort.*)

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître ! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, et je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah ! le vieux fourbe !..... (*voyant rêver la Baronne.*) Mais, qu'est-ce donc que cela ?..... Qu'avez-vous ?..... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie ! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser ? Le scélérat ! il a une femme ; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui ; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets ; mettons M. Turcaret à feu et à sang : rendons-le, enfin, si misérable qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule*.

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage ! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à-la-fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Il me semble que M. Turcaret devroit bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire..... (*voyant entrer Flamand, sans le*

reconnoître d'abord, parce qu'il n'est plus en livrée.) Mais, que veut ce monsieur ?

SCÈNE III.

FLAMAND, LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame; c'est moi.

LISETTE, *à la Baronne, en reconnoissant Flamand.*

Eh ! c'est Flamand, madame; Flamand sans livrée ! Flamand, l'épée au côté ! quelle métamorphose !

FLAMAND.

Doucement, mademoiselle, doucement ! On ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non ; il vient de me faire donner un bon emploi, oui. Je suis présentement dans les affaires, dà! et, par ainsi, il faut m'appeler monsieur Flamand; entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raison, monsieur Flamand; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND, *montrant la Baronne.*

C'est à madame que j'en ai l'obligation; et je viens ici tout exprès pour la remercier. C'est une bonne dame qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis capitaine-concierge de la porte de Guibrai. J'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Oh! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichissent tretous. M. Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître!

LISETTE, *à Flamand.*

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête comme lui.

FLAMAND, *à la Baronne.*

Je vous enverrai, madame, de petits présents, de fois à autres.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh ! que si fait. Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les placent..... Mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car, dans les commissions, on est grandement sujet à ça, voyez-vous !

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND, *à la Baronne.*

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui, pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que M. Turcaret a aimée et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, *s'approchant de la Baronne.*

Mettez toujours de ce beau rouge, pour lui donner dans la vue....

LISETTE, *le repoussant.*

Allez, monsieur le capitaine-concierge; allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire..... Oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils.... Non; vous ne serez jamais qu'un sot. C'est moi qui vous le dis, dà! entendez-vous?

(*Flamand sort.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu.....

LISETTE, *l'interrompant.*

Il y a pourtant long-temps qu'il est laquais; il devroit bien être déniaisé.

SCÈNE V.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, *à la Baronne.*

C'est M. le marquis avec une grosse et grande madame.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête. Je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image.

SCENE VII.

LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Je viens, ma charmante Baronne, vous présen

ter une aimable dame ; la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne..... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très-disposée à cette union.... (*Bas à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET.

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame ; et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS, *en montrant madame Turcaret.*

Ah! palsembleu! non. Je m'y connois, madame ; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût?

MADAME TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le Marquis. Ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes ; on me les envoye toutes dès le

moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *à part.*

Quelle folle!

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là.

MADAME TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied! J'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Comment un petit Paris? Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour?

MADAME TURCARET, *à la Baronne.*

Oh! je ne vis pas comme une dame de campagne, au-moins. Je ne me tiens point enfermée dans un château; je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de collège pour toute la Basse-Normandie.

MADAME TURCARET, *à la Baronne.*

On joue chez moi, on s'y rassemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font

à Cherbourg, à St.-Lô, à Coutance, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupés-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à-la-vérité; mais ils tirent les viandes si à-propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chère... Ma foi vive Valogne pour le rôti!

MADAME TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! Cela est d'une propreté! les dames de Valogne sont les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE.

Madame se déguise en Amour, peut-être?

MADAME TURCARET.

Oh! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en Déesse apparemment, en Grâce?

MADAME TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

En Vénus? Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE *à madame Turcaret.*

On ne peut pas mieux.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, MADAME TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*A part, apercevant madame Turcaret.*) Mais, que vois-je?

MADAME TURCARET, *à part.*

O ciel!

LA BARONNE, *bas à Lisette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, Marquis?

LE MARQUIS.

Oui, c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! je ne m'attendois pas à celui-là.

MADAME TURCARET, *à part.*

Quel contre-temps!

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Explique-toi, Chevalier. Est-ce que tu connoîtrois ma comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute ; il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ! Ah ! l'infidèle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable ! elle a donc des portraits à donner tout le monde ?

SCENE IX.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, LISETTE.

MADAME JACOB, *à la Baronne.*

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob ! Vous me voyez en compagnie.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame ; je reviendrai une autre fois..... (*Apercevant madame*

Turcaret.) Mais, qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! Madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Madame Turcaret?

LISETTE, *à madame Jacob.*

Madame Turcaret?

LE MARQUIS, *à part.*

Le plaisant incident!

MADAME JACOB, *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

MADAME TURCARET, *à part.*

Payons de hardiesse... (*A madame Jacob.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

MADAME JACOB.

Vous ne connoissez pas madame Jacob?.... Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

MADAME JACOB.

A une comtesse? Eh! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là!

MADAME TURCARET.

Vous êtes une insolente, ma mie.

MADAME JACOB.

Une insolente! moi! je suis une insolente!.... Jour de dieu! ne vous y jouez pas! S'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi-bien que vous.

MADAME TURCARET.

Oh! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB.

La fille d'un maréchal? Pardi! voilà une dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que M. Briochais, votre père, étoit pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux..... Mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris. Je voudrois, par plaisir, qu'il vînt ici tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame; nous attendons, à souper, M. Turcaret.

MADAME TURCARET, *à part.*

Aïe!

LE MARQUIS, *à madame Jacob.*

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob, car j'aime les soupés de famille.

MADAME TURCARET, *à part.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE, *à part.*

Je le crois bien.

MADAME TURCARET, *à part, voulant sortir.*

J'en vais sortir tout-à-l'heure.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu M. Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ne me retenez point, monsieur le Marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh! palsembleu! mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point; comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Eh! Marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, Marquis, de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS.

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnoisse pas.

LISETTE, *voyant arriver M. Turcaret.*

Ah! par ma foi, voici M. Turcaret.

MADAME JACOB, *à part.*

J'en suis ravie.

MADAME TURCARET, *à part.*

La malheureuse journée!

LA BARONNE, *à part.*

Pourquoi faut-il que cette scène se fasse chez moi?

LE MARQUIS, *à part.*

Je suis au comble de la joie.

SCÈNE X.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

J'ai renvoyé l'huissier, madame, et terminé.... (*A part, apercevant sa sœur.*) Ah! en croirai-je mes yeux? Ma sœur ici!.. (*Apercevant sa femme.*) et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, monsieur Turcaret.... (*Montrant madame Turcaret.*) Vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob?

MADAME JACOB, *à M. Turcaret.*

Ah! mon frère.

M. TURCARET.

Ah! ma sœur.... (*A part.*) Qui diable les a amenées ici?

LE MARQUIS.

C'est moi, M. Turcaret, vous m'avez cette obligation-là. Embrassez ces deux objets chéris... Ah! qu'il paroît ému! J'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *à part.*

Je n'ose la regarder; je crois voir mon mauvais génie.

MADAME TURCARET, *à part.*

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS, *à M. et à madame Turcaret.*

Ne vous contraignez point, tendres époux; laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret; et je conçois bien

l'embarras où vous êtes. Mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf? Eh! parbleu! sa femme m'a dit aussi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompé?

M. TURCARET, *interdit.*

J'ai cru, madame.... qu'en vous faisant accroire que... je croyois être veuf... Vous croiriez que..... je n'aurois point de femme... (*à part.*) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avez cru nécessaire pour vous faire écouter. Je passerai même plus avant. Au-lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui? moi! madame. Oh! pour cela non. Vous ne la connoissez pas; c'est un démon. J'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

MADAME TURCARET.

Oh! monsieur, ne vous en défendez pas tant. Je n'en ai pas plus d'envie que vous, au-moins; et je ne viendrois point à Paris troubler vos plai-

sirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS, *à M. Turcaret.*

Pour la tenir en province !... Ah ! M. Turcaret, vous avez tort ; madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

MADAME TURCARET.

Il m'en est dû cinq. S'il ne me les donne pas, je ne pars point ; je demeure à Paris, pour le faire enrager. J'irai chez ses maîtresses faire un charivari... et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET, *à part.*

Ah ! l'insolente.

LISETTE, *à part.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Vous m'insultez, madame.

MADAME TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux ; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison. Mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Quelle impudence ! Ah ! ventrebleu ! coquine ! sans le respect que j'ai pour la compagnie.....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'on ne vous gêne point, M. Turcaret. Vous êtes avec vos amis ; usez-en librement.



LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en se mettant entre lui et sa femme.*

Monsieur...

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

JASMIN, M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

JASMIN, *à M. Turcaret.*

Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés : ils veulent vous parler d'une affaire importante.

(Il sort.)

SCENE XII.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à madame Turcaret.*

Ah! je vais revenir... Je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison...

MADAME TURCARET, *l'interrompant.*

Je crains peu vos menaces.

(*M. Turcaret sort.*)

SCÈNE XIII.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à madame Turcaret.*

Calmez votre esprit agité, madame; que M. Turcaret vous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET.

Oh! tous ses emportements ne m'épouvantent point.

LA BARONNE.

Nous allons l'apaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET.

Je vous entends, madame. Vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnoissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle. Je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne M. Turcaret: je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS, *au Chevalier, en montrant la Baronne.*

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renonces-y aussi, Chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCÉNE XIV.

FRONTIN, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

O malheur imprévu! ô disgrace cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN.

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cents mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné.... Je venois en diligence, pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard: ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

MADAME JACOB, *à part.*

Mon frère entre les mains de ses créanciers!... Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur. Je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

MADAME TURCARET, *à part.*

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme.

(*Elle sort.*)

SCENE XVI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Nous envisagions le plaisir de le ruiner; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là : elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

FRONTIN.

J'en doute. On dit qu'il a follement dissipé des biens immenses... ; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à-présent : ce qui m'afflige, c'est que j'étois chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien, monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hazard je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers.... (*montrant la Baronne.*) Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? juste ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que M. Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Eh ! pourquoi, maraud ! n'as-tu pas dit que tu étois à moi ?

FRONTIN.

Oh ! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué. J'ai dit que j'appartenois à un chevalier; mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possède plus; je suis au désespoir!

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet. Je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah! Chevalier, je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé... (*regardant Lisette.*) J'ai chassé Marine parce qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est.... Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

(*Elle se retire dans l'intérieur de son appartement.*)

SCENE XVII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, *riant, au Chevalier, qui a l'air tout déconcerté.*

Ah! ah! ma foi, Chevalier, tu me fais rire. Ta consternation me divertit... Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER.

Non; je te donne ton congé. Ne t'offre jamais à mes yeux.

(*Il sort avec le Marquis.*)

SCÈNE XVIII.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon en-

fant! je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent; il est en sûreté: j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de M. Turcaret fini; le mien va commencer.

FIN.

CRITIQUE
DE LA COMÉDIE
DE TURCARET,
PAR LE DIABLE BOITEUX.

DIALOGUE.

ASMODÉE, D. CLÉOFAS.

ASMODÉE.

Puisque mon magicien m'a remis en liberté, je vais vous faire parcourir tout le monde, et je prétends chaque jour offrir à vos yeux de nouveaux objets.

D. CLÉOFAS.

Vous aviez bien raison de me dire que vous alliez bon train, tout boiteux que vous êtes; comment diable, nous étions tout-à-l'heure à Madrid. Je n'ai fait que souhaiter d'être à Paris, et je m'y trouve. Ma foi, seigneur Asmodée, c'est un plaisir de voyager avec vous.

ASMODÉE.

N'est-il pas vrai?

D. CLÉOFAS.

Assurément. Mais dites-moi, je vous prie, dans quel lieu vous m'avez transporté? Nous voici sur un théâtre, je vois des décorations, des loges, un parterre; il faut que nous soyons à la comédie.

ASMODÉE.

Vous l'avez dit; et l'on va représenter tout-à-l'heure une pièce nouvelle, dont j'ai voulu vous donner le divertissement. Nous pouvons sans crainte d'être vus ni écoutés, nous entretenir en attendant qu'on commence.

D. CLÉOFAS.

La belle assemblée! que de dames!

ASMODÉE.

Il y en auroit encore davantage, sans les spectacles de la Foire: la plupart des femmes y courent avec fureur. Je suis ravi de les voir dans le goût de leurs laquais et de leurs cochers: c'est à cause de cela que je m'oppose au dessein des comédiens. J'inspire tous les jours de nouvelles chicanes aux bateleurs. C'est moi qui leur ai fourni le suisse.

D. CLÉOFAS.

Que voulez-vous dire par votre suisse?

ASMODÉE.

Je vous expliquerai cela une autre fois; ne soyons présentement occupés que de ce qui frappe

nos yeux. Remarquez-vous combien on a de peine à trouver des places? Savez-vous ce qui fait la foule? C'est que c'est aujourd'hui la première représentation d'une comédie, où l'on joue un homme d'affaires. Le public aime à rire aux dépens de ceux qui le font pleurer.

D. CLÉOFAS.

C'est-à-dire que les gens d'affaires sont tous des......

ASMODÉE.

C'est ce qui vous trompe, il y a de fort honnêtes gens dans les affaires; j'avoue qu'il n'y en a pas un très-grand nombre : mais il y en a qui, sans s'écarter des principes de l'honneur et de la probité, ont fait ou font actuellement leur chemin, et dont la robe et l'épée ne dédaignent pas l'alliance. L'auteur respecte ceux-là. Effectivement il auroit tort de les confondre avec les autres. Enfin il y a d'honnêtes gens dans toutes les professions. Je connois même des commissaires et des greffiers qui ont de la conscience.

D. CLÉOFAS.

Sur ce pied-là cette comédie n'offense point les honnêtes gens qui sont dans les affaires.

ASMODÉE.

Comme le Tartuffe que vous avez lu, offense les vrais dévots. Hé! pourquoi les gens d'affaires s'offenseroient-ils de voir sur la scène un sot, un fri-

pon de leur corps? Cela ne tombe point sur le général. Ils seroient donc plus délicats que les courtisans et les gens de robe, qui voyent tous les jours avec plaisir représenter des marquis fats et des juges ignorants et corruptibles.

D. CLÉOFAS.

Je suis curieux de savoir de quelle manière la pièce sera reçue : apprenez-le moi, de grace, par avance.

ASMODÉE.

Les diables ne connoissent point l'avenir, je vous l'ai déjà dit. Mais quand nous aurions cette connoissance, je crois que le succès des comédies en seroit excepté, tant il est impénétrable.

D. CLÉOFAS.

L'auteur et les comédiens se flattent sans doute qu'elle réussira.

ASMODÉE.

Pardonnez-moi. Les comédiens n'en ont pas bonne opinion; et leurs pressentiments, quoiqu'ils ne soient pas infaillibles, ne laissent pas d'effrayer l'auteur qui s'est allé cacher aux troisièmes loges, où, pour surcroît de chagrin, il vient d'arriver auprès de lui un caissier et un agent-de-change, qui disent avoir ouï parler de sa pièce, et qui la déchirent impitoyablement. Par bonheur pour lui, il est si sourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles.

D. CLÉOFAS.

Oh! je crois qu'il y a bien des caissiers et des agents-de-change dans cette assemblée.

ASMODÉE.

Oui; je vous assure; je ne vois par-tout que des cabales de commis et d'auteurs : que des siffleurs dispersés et prêts à se répondre.

D. CLÉOFAS.

Mais l'auteur n'a-t-il pas aussi ses partisans?

ASMODÉE.

Ho! qu'oui! Il a ici tous ses amis, avec les amis de ses amis. De plus, on a répandu dans le parterre quelques grenadiers de police pour tenir les commis en respect : cependant avec tout cela je ne voudrois pas répondre de l'événement. Mais, taisons-nous, les acteurs paroissent. Vous entendez assez le françois pour juger de la pièce : écoutons là; et après que le parterre en aura décidé, nous réformerons son jugement, ou nous le confirmerons.



CONTINUATION DU DIALOGUE.

ASMODÉE, D. CLÉOFAS.

ASMODÉE.

Hé bien, seigneur D. Cléofas, que pensez-vous de cette comédie? Elle vient de réussir en dépit des cabales : les ris sans cesse renaissans des personnes qui se sont livrées au spectacle, ont étouffé la voix des commis et des auteurs.

D. CLÉOFAS.

Oui; mais je crois qu'ils vont bien se donner carrière présentement, et se dédommager du silence qu'ils ont été obligés de garder.

ASMODÉE.

N'en doutez point : les voilà déjà qui forment des pelotons dans le parterre, et qui répandent leur venin : j'aperçois, entr'autres, trois chefs de meutes, trois beaux esprits qui vont entraîner dans leur sentiment quelques petits génies qui les écoutent : mais je vois à leurs trousses deux amis de l'auteur. Grande dispute; on s'échauffe de part et d'autre. Les uns disent de la pièce plus de mal

qu'ils n'en pensent, et les autres en pensent moins de bien qu'ils n'en disent.

D. CLÉOFAS.

Hé! quels défauts y trouvent les critiques?

ASMODÉE.

Cent mille.

D. CLÉOFAS.

Mais encore?

ASMODÉE.

Ils disent que tous les personnages en sont vicieux, et que l'auteur a peint les mœurs de trop près.

D. CLÉOFAS.

Ils n'ont, parbleu, pas tout le tort; les mœurs m'ont paru un peu gaillardes.

ASMODÉE.

Il est vrai: j'en suis assez content. La Baronne tire fort sur votre dona Thomasa. J'aime à voir dans les comédies régner mes héroïnes: mais je n'aime pas qu'on les punisse au dénouement; cela me chagrine. Heureusement il y a bien des pièces françoises où l'on m'épargne ce chagrin-là.

D. CLÉOFAS.

Je vous entends. Vous n'approuvez pas que la Baronne soit trompée dans son attente, que le Chevalier perde toutes ses espérances, et que Turcaret soit arrêté: vous voudriez qu'ils fussent

tous contents. Car enfin leur châtiment est une leçon qui blesse vos intérêts.

ASMODÉE.

J'en conviens : mais ce qui me console, c'est que Lisette et Frontin sont bien récompensés.

D. CLÉOFAS.

La belle récompense ! Les bonnes dispositions de Frontin ne font-elles pas assez prévoir que son règne finira comme celui de Turcaret ?

ASMODÉE.

Vous êtes trop pénétrant. Venons au caractère de Turcaret ; qu'en dites-vous ?

D. CLÉOFAS.

Je dis qu'il est manqué, si les gens d'affaires sont tels qu'on me les a dépeints. Les affaires ont des mystères qui ne sont point ici développés.

ASMODÉE.

Au grand Satan ne plaise que ces mystères se découvrent. L'auteur m'a fait plaisir de montrer simplement l'usage que mes partisans font des richesses que je leur fais acquérir.

D. CLÉOFAS.

Vos partisans sont donc bien différents de ceux qui ne le sont pas ?

ASMODÉE.

Oui, vraiment. Il est aisé de reconnoître les miens : ils s'enrichissent par l'usure, qu'ils n'osent plus exercer que sous le nom d'autrui quand ils

sont riches; ils prodiguent leurs richesses lorsqu'ils sont amoureux, et leurs amours finissent par la fuite ou par la prison.

D. CLÉOFAS.

A ce que je vois, c'est un de vos amis que l'on vient de jouer. Mais, dites-moi, seigneur Asmodée, quel bruit est-ce que j'entends auprès de l'orchestre?

ASMODÉE.

C'est un cavalier espagnol, qui crie contre la sécheresse de l'intrigue.

D. CLÉOFAS.

Cette remarque convient à un Espagnol. Nous ne sommes point accoutumés, comme les François, à des pièces de caractère, lesquelles sont, pour la plupart, fort foibles de ce côté-là.

ASMODÉE.

C'est en effet le défaut ordinaire de ces sortes de pièces : elles ne sont point assez chargées d'événements. Les auteurs veulent toute l'attention du spectateur pour le caractère qu'ils dépeignent; et je suis de leur sentiment, pourvu que d'ailleurs la pièce soit intéressante.

D. CLÉOFAS.

Mais celle-ci ne l'est point.

ASMODÉE.

Hé! c'est le plus grand défaut que j'y trouve. Elle seroit parfaite, si l'auteur avoit su engager à

aimer les personnages : mais il n'a pas eu assez d'esprit pour cela. Il s'est avisé mal-à-propos de rendre le vice haïssable. Personne n'aime la Baronne, le Chevalier, ni Turcaret ; ce n'est pas là le moyen de faire réussir une comédie.

D. CLÉOFAS.

Elle n'a pas laissé de me divertir ; j'ai eu le plaisir de voir bien rire ; je n'ai remarqué qu'un homme et une femme qui ayent gardé leur sérieux : les voilà encore dans leur loge ; qu'ils ont l'air chagrin ! il ne paroissent guère contents.

ASMODÉE.

Il faut le leur pardonner ; c'est un Turcaret avec sa Baronne. En récompense, on a bien ri dans la loge voisine. Ce sont des personnes de robe qui n'ont point de Turcaret dans leur famille. Mais le monde achève de s'écouler ; sortons. Allons à la Foire voir de nouveaux visages.

D. CLÉOFAS.

Je le veux. Mais apprenez-moi auparavant qui est cette jolie femme qui paroît aussi mal satisfaite.

ASMODÉE.

C'est une dame que les glaces et les porcelaines brisées par Turcaret, ont étrangement révoltée. Je ne sais si c'est à cause que la même scène s'est passée chez elle ce carnaval.

FIN.

LA TONTINE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Je présentai cette comédie aux comédiens, en 1718. Ils la reçurent, et ils se disposoient à la jouer; mais je la retirai, pour des raisons que le public se passera bien de savoir, et elle n'a été représentée qu'au mois de février 1732.

PERSONNAGES.

M. TROUSSE-GALANT, médecin.
M. BOLUS, apothicaire.
MARIANNE, fille de M. Trousse-Galant.
ÉRASTE, amant de Marianne.
FROSINE, suivante de Marianne.
CRISPIN, valet d'Eraste.
AMBROISE, valet de M. Trousse-Galant.
TROUPE DE SOLDATS.

La Scène est à Paris, chez Monsieur Trousse-Galant.

LA TONTINE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

En vérité, monsieur Trousse-Galant, vous êtes un habile homme. Depuis trente-cinq ans que je suis dans la pharmacie, foi d'apothicaire, je n'ai point vu de médecin qui raisonnât plus solidement que vous.

M. TROUSSE-GALANT.

Je possède, je l'avoue, parfaitement mes auteurs. Je sais la médecine à fond. Personne n'a pénétré plus avant que moi dans les secrets de la nature.... Mais laissons là les louanges. Je ne les puis souffrir. Je vous amène chez moi pour vous parler d'une affaire importante pour nous deux. Vous voulez bien auparavant que je m'informe si, pendant que j'ai été en ville, personne ne m'est venu demander.... Frosine, holà! Frosine!

SCENE II.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, FROSINE.

FROSINE, *accourant à sa voix.*

Comme vous criez ! Hé bien, monsieur, que me voulez-vous ?

M. TROUSSE-GALANT.

Ne m'est-on pas venu chercher de la part de madame la baronne de Tronsec ?

FROSINE.

Non, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Tant mieux : c'est signe que le dernier remède n'a pas produit un mauvais effet. Et de chez M. Bonnegriffe le procureur, a-t-on envoyé ?

FROSINE.

Oui, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Bon : c'est pour me dire apparemment que la tisane rafraîchissante que je lui fis prendre hier au soir, l'a guéri de sa pleurésie.

FROSINE.

Oui ; car le pauvre homme est mort cette nuit. Son maître-clerc en furie est venu pour vous apprendre cette nouvelle ; il vous a maudit, M. Bolus

et vous. J'ai voulu prendre votre parti; il m'a dit un million d'injures. Heureusement je suis faite à cela; je l'ai écouté de sang-froid.

M. TROUSSE-GALANT.

De quoi peut-on se plaindre? J'ai fait saigner le malade plus de vingt fois; je l'ai rafraîchi : il devoit guérir, suivant nos anciens.

FROSINE.

Et mourir, suivant les modernes.

M. TROUSSE-GALANT.

Retirez-vous, impertinente : il vous sied bien à vous de parler contre les docteurs en médecine! Laissez ce soin-là aux chirurgiens.

(*Frosine sort.*)

SCÈNE III.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

Entre nous, monsieur Trousse-Galant, je n'ai pas bonne opinion de cette tisanne rafraîchissante que vous me faites faire pour les pleurétiques.

M. TROUSSE-GALANT.

Effectivement, en voilà douze qu'elle m'emporte, sans compter M. Bonnegriffe.

M. BOLUS.

Et sans compter aussi madame Trousse-Galant

votre épouse, à qui vous la baillâtes l'année passée.

M. TROUSSE-GALANT.

Il est vrai.

M. BOLUS.

Ça mériteroit quelque attention.

M. TROUSSE-GALANT.

Point du tout; un bon médecin va toujours son train, sans se rendre à des épreuves qui blessent des principes établis et reçus dans l'école.

M. BOLUS.

C'est une autre chose.

M. TROUSSE-GALANT.

Je n'en démordrai jamais.

M. BOLUS.

Vous ferez sagement.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons à l'affaire dont je veux vous parler. Vous savez, monsieur Bolus, que je vous ai toujours regardé comme mon meilleur ami.

M. BOLUS.

Vous me rendez justice. J'étois bien serviteur de feu monsieur votre père, et c'est moi qui lui ai fourni les drogues dans la maladie dont il est mort.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en suis redevable. Aussi je ne perds pas une occasion de vous en marquer ma reconnois-

sance et de vous faire plaisir : j'ordonne beaucoup de remèdes.

M. BOLUS.

Oh ! pour cela, oui.

M. TROUSSE-GALANT.

Je purge votre boutique de toutes vos drogues inutiles ; et quand il s'agit de faire entrer dans mes ordonnances des drogues chères, je ne manque pas d'en mettre toujours cinq ou six scrupules plus qu'il ne faut.

M. BOLUS.

Et moi j'en mets toujours sept ou huit moins que vous n'en ordonnez. Par-là je sauve la vie au malade, et conserve votre réputation.

M. TROUSSE-GALANT.

De plus, comme nous en sommes convenus, j'ordonne des remèdes imaginaires, que je dis qu'on ne trouve que chez vous. Je loue la bonté, la propreté et la fidélité de vos compositions.

M. BOLUS.

De mon côté je ne m'épargne point à vous louer. Je rapporte de vous des cures extraordinaires, dont j'assure avoir été témoin.

M. TROUSSE-GALANT.

C'est ainsi qu'il en faut user.

M. BOLUS.

Et je vous envoye tous les malades qui viennent dans ma boutique, en vous élevant jusqu'aux nues,

et en décriant tous les autres médecins de Paris, sans exception.

M. TROUSSE-GALANT.

Enfin, nous nous rendons mutuellement les services qu'un médecin et un apothicaire bien unis ont coutume de se rendre. Oh! ça, pour achever de cimenter notre amitié, vous ne devineriez jamais ce que je me suis avisé de faire. J'ai mis dix mille francs à la tontine.

M. BOLUS.

A la tontine, vous!

M. TROUSSE-GALANT.

Non sur ma tête, mais sur celle d'un garçon de soixante ans, à qui vous n'en donneriez pas quarante. C'est le parent d'un de mes fermiers : un homme d'une complexion vigoureuse, et qu'il a fortifiée encore par quelques campagnes qu'il a faites, tant en Allemagne qu'en Italie.

M. BOLUS.

Hé bien?

M. TROUSSE-GALANT.

J'ai placé mon argent sous son nom; après quoi, nous avons passé, par-devant notaire, un bon acte par lequel il me cède, à moi et aux miens, tout ce qui doit lui revenir de la tontine : comme, de mon côté, je m'engage à le nourrir chez moi toute sa vie.

M. BOLUS.

Cela n'est pas mal imaginé.

M. TROUSSE-GALANT.

Un garçon de cette nature-là entre mes mains deviendra immortel.

M. BOLUS.

Il n'en faut nullement douter.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais supposons qu'il ne vive que... mettons les choses au pis-aller, cent ans, par exemple.

M. BOLUS.

Au pis-aller, oui, cent ans.

M. TROUSSE-GALANT.

N'est-il pas certain que dans quinze ou vingt ans d'ici il se trouvera doyen de la classe?

M. BOLUS.

Selon toutes les apparences.

M. TROUSSE-GALANT.

Cinq ans après, il ne restera plus que lui; par conséquent je jouirai de tout le revenu pendant vingt bonnes années.

M. BOLUS.

Ce raisonnement est clair. Ah! que vous avez fait un bon emploi de votre argent! Quand vous l'auriez mis au denier deux, il ne seroit pas mieux placé.

M. TROUSSE-GALANT.

Je suis ravi que vous approuviez ce projet de fortune. Vous y êtes intéressé au-moins; car j'ai résolu de vous faire épouser ma fille.

M. BOLUS.

Monsieur, c'est un honneur que...

M. TROUSSE-GALANT.

Laissons là les compliments. Et pour dot, je vous donne la moitié de ce revenu immense qui ne sauroit nous échapper. Je vais vous faire voir le garçon dont il s'agit. Vous conviendrez que c'est une pâte d'homme excellente.

(*Il rentre chez lui pour un moment.*)

SCENE IV.

M. BOLUS, *seul.*

Que ce docteur a d'esprit! Il y a des gens qui le croyent un peu fou; mais ce qu'il vient de faire va bien les désabuser.

SCENE V.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, AMBROISE.

M. TROUSSE-GALANT, *revenant avec Ambroise.*

Considérez-moi ce garçon-là. Vit-on jamais de corps mieux proportionné ?

M. BOLUS.

Non, il a tout l'embonpoint nécessaire.

M. TROUSSE-GALANT.

Que dites-vous de ces yeux?

M. BOLUS.

Ah! qu'ils sont vifs!

M. TROUSSE-GALANT.

Comment trouvez-vous sa charnure?

M. BOLUS.

Admirablement belle.

M. TROUSSE-GALANT, *à Ambroise.*

Ouvre la bouche. (*à M. Bolus.*) Voyez ces dents; qu'elles sont saines et bien rangées!

M. BOLUS.

Il n'en a pas perdu une.

M. TROUSSE-GALANT, *à Ambroise.*

Fais un peu entendre ta voix.

AMBROISE.

Hem, hem, hem.

M. BOLUS.

C'est un tonnerre! La bonne constitution!

M. TROUSSE-GALANT, *à M. Bolus.*

Tatez-lui le pouls. Il l'a ferme et toujours égal.

M. BOLUS.

Il a tous les signes d'une longue vie.

M. TROUSSE-GALANT.

Regardez cette poitrine.

M. BOLUS.

Quelle largeur! Que vous avez fait là une bonne ffaire, monsieur le docteur!

M. TROUSSE-GALANT.

Nous allons nous enrichir, monsieur Bolus.

M. BOLUS.

C'est un Pérou que nous avons là.

M. TROUSSE-GALANT, *à Ambroise.*

Parle, Ambroise, dis-moi, hier au soir, lorsque tu te mis au lit, fus-tu long-temps sans t'endormir?

AMBROISE.

D'abord que j'eus la tête sur le chevet, crac, je m'assoupis.

M. BOLUS.

Sommeil aisé.

AMBROISE.

Et je ne me suis réveillé que fort tard ce matin.

M. TROUSSE-GALANT.

Et profond; avec un appétit toujours égal, et que j'ai soin de soumettre aux règles de la sobriété.

AMBROISE.

Oh! pour cela, monsieur le docteur, vous me faites vivre bien sobrement.... (*il bâille.*)

M. TROUSSE-GALANT.

Comme il bâille! Hom! Ce bâillement ne signifie rien de bon. Cela dénote une plénitude de vaisseaux, la tension des muscles, l'extension du diaphragme avec un épanchement irrégulier des

esprits animaux. Il faut remédier à ce dérangement par une copieuse saignée.

AMBROISE, *d'un ton pleureur.*

Encore une saignée, miséricorde!

M. TROUSSE-GALANT.

Précédée d'un lavement composé de plantes émollientes, pour empêcher que les sucs grossiers ne succèdent au sang que l'on doit tirer. Allez vîte, monsieur Bolus, préparez vous-même ce clistère, et l'apportez.

M. BOLUS.

Je serai bientôt de retour.

M. TROUSSE-GALANT.

Le plus tôt qu'il vous sera possible. L'affaire est sérieuse, et veut de la diligence.

(*M. Bolus sort.*)

SCÈNE VI.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE.

AMBROISE.

Ne vous lasserez-vous point de me tourmenter, monsieur le docteur? Il n'y a pas trois jours que je suis entre vos mains, et vous m'avez déjà fait saigner deux fois.

M. TROUSSE-GALANT.

Le sang n'est pas nécessaire à la conservation de

la vie. Je sais ce que je fais. J'ai plus d'intérêt que tu vives que toi-même. Ecoute, mon ami. Aussitôt que tu auras été saigné, je te ferai bien déjeûner.

AMBROISE.

Ah ! bon pour cela.

M. TROUSSE-GALANT.

Je te veux donner quelque chose d'appétissant. Que mangerois-tu bien, par exemple?

AMBROISE.

Je mangerois bien d'une bonne fricassée de pieds de mouton.

M. TROUSSE-GALANT.

Fi! quel mauvais génie te pousse à désirer un aliment si détestable. C'est une chair visqueuse et adhérente à l'estomac.

AMBROISE.

Il me semble pourtant avoir ouï dire que les apothicaires en faisoient des gelées.

M. TROUSSE-GALANT.

D'accord. Mais, entre nous, ils les vendent et les font passer pour des sucs et des précis de viandes exquises.

AMBROISE.

Hé bien, faites-moi mettre à la broche une bonne oie.

M. TROUSSE-GALANT.

Rien n'est plus indigeste.

AMBROISE.

Donnez-moi donc des saucisses de cochon.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela est trop salé.

AMBROISE.

Trop salé, trop doux, trop cru, trop cuit; que diable voulez-vous donc que je mange?

M. TROUSSE-GALANT.

Une once de fromage mou.

AMBROISE.

Du fromage mou!

M. TROUSSE-GALANT.

Avec deux ou trois verres de tisanne hépatique.

AMBROISE.

Je suis mort. Je suis enterré.

SCÈNE VII.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE, FROSINE.

FROSINE.

Monsieur, il y a là-bas un homme qui demande vous parler.

M. TROUSSE-GALANT, *sortant.*

Voyons ce qu'il nous veut.

SCÈNE VIII.

AMBROISE, FROSINE.

AMBROISE, *soupirant.*

Ahi !

FROSINE.

Tu soupires ! d'où vient cela, mon pauvre Ambroise ?

AMBROISE.

On va me saigner encore et me donner....... (*il fait le geste de donner un lavement*).

FROSINE.

Qu'as-tu donc ?

AMBROISE.

On dit que j'ai l'extension du diaphragme, les muscles, et je ne sais combien d'autres maux encore ; et si pourtant je ne sens rien de tout cela.

FROSINE.

Tant pis, mon ami, tant pis, quand on ne sent point son mal.

AMBROISE.

Depuis que je suis dans cette maison, j'ai perdu plus de sang que dans toutes mes campagnes.

FROSINE.

Je le crois.

AMBROISE.

M. Trousse-Galant prétend me faire survivre à toute ma classe; mais s'il continue à me traiter comme il fait, il ne touchera pas seulement le premier quartier.

FROSINE.

La chose est possible.

AMBROISE.

Dites plutôt assurée. Quand j'échapperois à la saignée, je n'échapperai point à la diette.

FROSINE.

Il est constant que la frugalité règne dans tes repas.

AMBROISE.

Hé! comment diable y résister? Il me tient enfermé et me traite en malade. Il rogne et compte mes morceaux. Il me défend même le vin. Maugrebleu de ses principes! Il feroit mieux de laisser agir la nature.

FROSINE.

En effet, défendre le vin à un rentier de la troisième classe, c'est défendre les femmes à un homme de la seconde.

AMBROISE.

Frosine, ma chère Frosine, es-tu capable de pitié?

FROSINE.

Sans doute. Que puis-je faire pour toi?

AMBROISE.

Tu disposes de tout dans la maison. Si tu voulois me donner une bouteille de vin, je te devrois la vie.

FROSINE.

Le ciel m'en préserve ! Puisqu'on t'interdit le vin, c'est une preuve que le vin t'est contraire.

AMBROISE, *à genoux.*

Je t'en conjure à genoux.

FROSINE.

Prière inutile.

AMBROISE.

Donne-moi seulement une chopine.

FROSINE.

Pas une goutte.

AMBROISE.

Ah ! cruelle ! si je n'avois que vingt-cinq ans, tu m'offrirois la clef de la cave.

FROSINE.

Je n'en voudrois pas jurer.

SCENE IX.

AMBROISE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT, *voyant Ambroise aux genoux de Frosine.*

Oh! oh! monsieur Ambroise, comme vous vous passionnez! tudieu! ce n'est pas ainsi qu'on doit se préparer à recevoir un lavement. Allons, retournez à votre chambre, et vous y tenez tranquille en attendant M. Bolus. Voyez un peu le drôle! il lui en faut vraiment!

(*Ambroise rentre.*)

FROSINE.

Vous ne savez pas, monsieur, ce qu'il me demandoit à genoux?

M. TROUSSE-GALANT.

Cela n'est pas difficile à deviner. Ah! le pendard.

FROSINE.

Il croyoit m'enjoler avec ses paroles douces et suppliantes; mais je ne suis pas fille à me laisser aller.

M. TROUSSE-GALANT.

Fort bien, Frosine, point de foiblesse humaine.

FROSINE.

Je l'aurois laissé crever plutôt que de lui rien accorder.

M. TROUSSE-GALANT.

Il faut bien t'en garder. Je prétends qu'il vive avec une retenue....

FROSINE, *à part.*

Nous ne nous entendons pas.

M. TROUSSE-GALANT.

Oh! ça, Frosine, on me vient chercher pour aller voir un gros chantre qui a la fièvre, et qui ne veut point boire de tisane; mais, avant que je sorte, je serois bien aise de parler à ma fille. Fais la descendre.

SCENE X.

M. TROUSSE-GALANT, *seul.*

Je pourrois trouver un parti plus considérable pour Marianne que M. Bolus, quelque gentilhomme ruiné, par exemple, ou quelque conseiller; mais il me faudroit payer les dettes de l'un ou acheter la charge de l'autre, au-lieu que je me défais de ma fille à meilleur marché.

SCENE XI.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Que souhaitez-vous de moi, mon père ?

M. TROUSSE-GALANT.

Vous apprendre une chose, qui, je crois, ne vous sera pas désagréable : j'ai résolu de vous marier. Je vous ai choisi pour époux un homme qui ne vous donnera que de la satisfaction ; un homme qui a toute la sagesse imaginable.

MARIANNE, *en soupirant.*

O ciel !

FROSINE, *en soupirant.*

Ahi !

M. TROUSSE-GALANT, *regardant sa fille.*

Il a toute la prudence....

MARIANNE, *bas.*

Que je suis malheureuse !

M. TROUSSE-GALANT, *regardant Frosine.*

Toute la maturité d'esprit.....

FROSINE, *bas.*

Nous voilà bien partagées !

M. TROUSSE-GALANT.

Ouais. Que signifie donc ceci, s'il vous plaît ?

Je ne vous ai point encore nommé le gendre dont j'ai fait choix ; je ne vous en dis que du bien, et vous faites toutes deux la grimace.

FROSINE.

Ce n'est pas le bien que vous en dites qui nous chagrine ; c'est le désagrément qui y est attaché.

M. TROUSSE-GALANT.

Comment, le désagrément ?

FROSINE.

Eh ! oui, monsieur, ces bonnes qualités ne conviennent qu'à un vieillard. Faites-nous plutôt un vilain portrait de quelque joli jeune homme.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais, ce n'est point un vieillard que je destine à ma fille ; c'est M. Bolus.

MARIANNE, *avec surprise.*

M. Bolus !

FROSINE, *sur le même ton.*

M. Bolus !

M. TROUSSE-GALANT.

Oui, M. Bolus. Il n'a que cinquante ans. Ce n'est qu'à cet âge-là que l'on commence d'avoir du mérite.

FROSINE.

Un homme de mérite ne convient donc point à mademoiselle Marianne ; et je vais vous le prouver : pour connoître le prix d'un époux plein de mérite et de raison, ne faut-il pas que l'épouse

ait l'esprit mûr? Or, mademoiselle ne l'a pas encore; mais si vous lui donnez à-présent un jeune homme, dans vingt ans d'ici elle aura de la raison et un mari raisonnable.

M. TROUSSE-GALANT.

Le beau raisonnement! Une fille sage ne doit point examiner l'époux qu'on lui propose; elle ne doit considérer que le plaisir de faire une chose agréable à son père. Entendez-vous, Marianne? Qu'à mon retour je vous trouve disposée à recevoir la main de M. Bolus.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

L'as-tu bien entendu, Frosine? Est-il un malheur égal au mien? Ce n'est pas assez de perdre l'espérance d'être à Eraste, il faut encore me résoudre à devenir femme de M. Bolus.

FROSINE.

La pilule est amère assurément.

MARIANNE.

Éraste, cher Éraste, quel sera ton désespoir quand tu sauras cette nouvelle!

FROSINE.

Hélas ! je crois déjà le voir qui s'afflige avec vous. Quelle vive douleur paroît dans ses yeux ! Que de pleurs coulent des vôtres ! J'en ai le frisson pour le vieil apothicaire.

MARIANNE.

Que tu plaisantes mal-à-propos.

FROSINE.

Je ne plaisante point. Je ne fais comme vous que me représenter l'avenir. Mais je le regarde dans un point de vue différent. Vous n'envisagez que le désespoir, et moi que la consolation. Je lis dans l'avenir plus agréablement que vous.

MARIANNE.

Tu te trompes, Frosine. Si je suis assez malheureuse pour être à M. Bolus, j'en gémirai, sans doute, mais je remplirai mon sort. Plus j'aurai à souffrir, plus ma vertu s'affermira.

FROSINE.

Je sais bien que la vertu s'épure dans les souffrances ; mais elle s'y laisse aussi quelquefois corrompre.

MARIANNE.

J'entends du bruit. Quelqu'un vient.

FROSINE.

Eh ! mademoiselle, c'est Éraste.

SCENE XIII.

MARIANNE, FROSINE, ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

C'est lui-même, Frosine, et ton aimable Crispin.

FROSINE.

Vous arrivez ici, messieurs, fort à-propos pour nous aider à détourner l'orage qui nous menace. M. Trousse-Galant a promis sa fille à M. Bolus.

CRISPIN.

A ce vieux camard d'apothicaire qui travaille dans sa boutique avec des lunettes?

FROSINE.

Justement.

ÉRASTE.

Cela est-il possible?

FROSINE.

Si possible, que ce mariage se doit faire incessamment.

ÉRASTE.

Hé! mademoiselle, vous laisserez-vous entraîner à l'autel sans faire le moindre effort en ma faveur?

MARIANNE.

Quels efforts, Éraste, pouvez-vous attendre de moi ?

CRISPIN.

Parbleu ! mesdames, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'à notre auberge. Nos chevaux sont tout prêts.... Nous vous enleverons toutes deux.

FROSINE.

C'est bien dit. Laissons-nous enlever. Tout est pardonnable dans le premier mouvement.

MARIANNE.

Vous extravaguez, Frosine.

ÉRASTE.

Crispin, je t'en conjure, cherche dans ta tête quelque stratagême qui puisse prévenir cette union funeste.

CRISPIN.

C'est à quoi je vais rêver. Rêve aussi de ton côté, Frosine, toi qui es d'une si grande ressource pour les coups de partie.

FROSINE.

J'y consens. Échauffons-nous à l'envi l'imagination.

CRISPIN.

Hé bien ! qu'imagines-tu ?

FROSINE.

Oh ! donne-toi patience.

CRISPIN.

Peste soit de l'esprit bouché. Je ne rêve pas si long-temps, moi. J'ai déjà trouvé le meilleur expédient....

FROSINE.

Voyons.

CRISPIN.

Il n'y a qu'à brouiller M. Bolus avec M. Trousse-Galant. N'est-ce pas un moyen sûr de rompre le mariage qu'ils ont arrêté ensemble ?

FROSINE.

Sans contredit.

ÉRASTE.

Cela me paroît bien pensé.

CRISPIN.

N'est-ce pas ? Oh ! les ruses ne me coûtent rien.

FROSINE.

Mais tu ne dis pas de quelle manière on pourra les brouiller.

CRISPIN.

Ah ! vous avez raison. Comment pourrons-nous en venir à-bout ? Attendez. Quelque malade, depuis peu, ne seroit-il pas mort entre leurs mains ?

FROSINE.

Oui, vraiment ; ils viennent d'expédier M. Bonnegriffe le procureur.

CRISPIN.

Cela est heureux. Il faut dire à M. Trousse-

Galant que M. Bolus dit que c'est l'ordonnance du médecin qui a fait mourir le malade, et l'on dira en même-temps à l'apothicaire que le médecin rejette la faute sur la composition.

ÉRASTE.

J'approuve cette idée.

FROSINE.

Elle ne vaut rien.

MARIANNE.

Pourquoi donc?

FROSINE.

Elle ne vaut rien, vous dis-je. M. Bolus et M. Trousse-Galant sont intimes amis. Il y a dix ans qu'ils tuent ensemble les plus honnêtes gens de Paris, sans avoir le moindre démêlé sur cela; et vous voulez qu'ils se brouillent pour un procureur?

CRISPIN.

Il me vient un autre artifice. Oh! pour celui-ci, il est immanquable. Est-il vrai que M. Trousse-Galant ait mis dix mille francs à la tontine sur la tête d'un paysan?

FROSINE.

Rien n'est plus véritable.

CRISPIN.

Tant mieux. Cela m'inspire un dessein dont je tiens la réussite infaillible. Je voudrois parler à ce paysan.

FROSINE.

Tu vois la porte de sa chambre. Tu peux entrer. Il est seul.

CRISPIN, *entrant dans la chambre d'Ambroise.*

Cela suffit. Laissez-moi faire.

SCENE XIV.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE.

MARIANNE.

Quel peut être le stratagême qu'il médite?

FROSINE.

Je ne sais ; mais Crispin est un fripon des plus adroits.

ÉRASTE.

Et j'espère que Frosine secondera son industrie.

FROSINE.

De tout mon pouvoir, et comptez que si nous n'écartons pas M. Bolus, nous retarderons du-moins son mariage.

MARIANNE, *embrassant Frosine.*

Tu me rappelles à la vie, Frosine.

ÉRASTE, *embrassant à son tour Frosine.*

Avec quel transport je me livre à l'espérance que tu nous donnes !

FROSINE.

Je le vois bien.

MARIANNE.

Que ne te devrai-je point, si tu m'arraches à l'odieux mari que mon père me destine?

FROSINE.

Nous vous en déferons.

ÉRASTE.

Quelle obligation ne t'aurai-je pas, si tu rends à ma tendresse la divine Marianne?

FROSINE.

Les pauvres enfants! ce seroit grand dommage de les séparer; ils ne demandent qu'à se joindre.

ÉRASTE.

Voici Crispin qui revient.

SCENE XV.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE, CRISPIN.

CRISPIN, *au fond du théâtre, parlant à Ambroise.*

Oui, tu n'as qu'à faire ce que je t'ai dit, et tu seras délivré de la tyrannie de M. le docteur. Jusqu'au revoir. Adieu.

FROSINE.

Quoi! tu as déjà entretenu Ambroise?

CRISPIN.

Je n'avois que deux mots à lui dire. Je l'ai pré-

venu. Il jouera bien son rôle, et tout ira le mieux du monde. Mademoiselle Marianne sera dès aujourd'hui débarrassée de son galant suranné, et mariée à mon maître. Et toi, Frosine, je te permets d'élever ta pensée jusqu'à ma possession.

FROSINE.

Et comment prétends-tu faire tous ces miracles ?

CRISPIN.

Je me déguiserai en colonel; mon maître sera mon major; et comme M. Trousse-Galant ne nous connoît point, parce que toutes les fois que nous entrons ici, nous prenons le temps qu'il est chez ses malades, je viendrai le consulter sur une maladie supposée..... (*Après avoir parlé bas à Frosine.*) Hé bien, Frosine, toi qui te connois en invention, que dis-tu de celle-là ?

FROSINE.

Je l'approuve, et c'est tout dire.

ERASTE.

Mais dis-nous donc ce que c'est ?

CRISPIN.

Je vous en instruirai. Retirons-nous; les moments sont chers. Je vais tout disposer pour l'exécution de mon projet. Sans adieu, la belle. Jusqu'à tantôt, grisette. Vous, Major, suivez-moi.

(*Eraste et Crispin sortent.*)

SCENE XVI.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Et tu crois, Frosine, que l'entreprise de Crispin réussira?

FROSINE.

Indubitablement.

MARIANNE.

Ne me laisse pas languir plus long-temps; apprends-moi,...

FROSINE.

Chut. Nos amoureux ont bien fait de sortir. Voici M. Bolus; secondez-moi seulement, et feignez d'être ravie de l'épouser.

MARIANNE.

Quelle contrainte!

FROSINE.

Ne vous plaignez pas; c'est en être quitte à bon marché.

SCENE XVII.

MARIANNE, FROSINE, M. BOLUS.

FROSINE.

Ah! ah! monsieur Bolus, nous avons appris de

vos nouvelles ! Vous voulez donc épouser ma maîtresse ?

M. BOLUS.

C'est M. le docteur qui s'est mis en tête ce mariage. Pour moi, je n'aurois jamais pensé à mademoiselle Marianne, à cause de la disproportion de nos âges.

FROSINE.

Comment, la disproportion ! Vous vous moquez, monsieur Bolus : savez-vous bien que vous avez toute la fraîcheur d'un homme de vingt-cinq ans.

M. BOLUS.

Oh ! pour à l'égard de ça, je suis encore assez vert, oui.

Frosine lui ôte son manteau, et il paroît avec une serviette nouée autour du corps et une seringue passée dedans.

FROSINE.

Vous êtes tout aimable ; vous avez les traits réguliers, le teint beau, l'air noble, de la bonne grace dans les manières ; et pour la taille, vous en pouvez juger, mademoiselle ; qu'en dites-vous ?

MARIANNE.

Il est fait à peindre, assurément.

FROSINE.

Cette seringue lui sied à ravir.

MARIANNE.

Elle lui convient mieux qu'une épée.

FROSINE.

Et l'écharpe la plus galante n'auroit pas meilleur air que cette serviette entortillée.

MARIANNE.

Voilà un homme bien ragoûtant.

M. BOLUS.

Il m'est grandement doux, ma belle, d'entendre ces paroles de votre propre bouche; elles distillent dans mon ame un sirop amoureux. Oui, mignonne, je sens naître pour vous déjà toute l'inclination que j'avois pour ma défunte femme. Ne vous a-t-on pas dit, pouponne, de quelle façon nous vivions ensemble, mon épouse et moi?

MARIANNE.

Non, je vous assure.

M. BOLUS.

C'étoit une union parfaite que la nôtre.

FROSINE.

Contez, contez-nous cela, s'il vous plaît, monsieur Bolus : c'est ma folie que d'entendre parler de bons ménages; ils sont si rares!

M. BOLUS.

Madame Bolus avoit pour moi une affection toute cordiale.

FROSINE.

Vous la méritiez bien, vraiment.

M. BOLUS.

De mon côté, pour correspondre à sa tendresse, j'avois un soin tout particulier de sa santé. Je n'attendois pas qu'elle fût malade pour lui bâiller des remèdes; tous les jours, par précaution, je lui faisois prendre quelque médecine.

FROSINE.

Le charmant petit homme!

M. BOLUS.

Dès qu'elle avoit le moindre mal, je redoublois mes soins et mes recettes. Hélas! la pauvre femme! elle n'a pas vécu long-temps.

FROSINE.

Je le crois bien.

M. BOLUS.

Elle étoit d'une complexion trop délicate; mais si elle est morte, je vous proteste que cela n'est pas faute de remèdes.

FROSINE.

Non; c'est plutôt la faute des remèdes.

M. BOLUS.

Tant qu'il lui est resté un souffle de vie, je ne lui ai point épargné les drogues de ma boutique.

FROSINE.

Ah! mademoiselle, quel mari!

MARIANNE.

Il est bien digne des sentiments que j'ai conçus pour lui.

M. BOLUS.

Vous me flattez, mon ange.

FROSINE.

Non, monsieur, je vous jure qu'elle ne vous flatte point.

M. BOLUS.

J'aurai pour vous, bouchonne, les mêmes soins et la même attention que j'ai eus pour la défunte.

MARIANNE.

Que cette promesse est engageante!

M. BOLUS.

Tous les jours, soir et matin, je vous donnerai quelque petite douceur.

FROSINE.

Cela lui fera plaisir.

M. BOLUS.

Adieu, bel astre; je suis obligé de vous quitter pour aller trouver Ambroise. Que j'ai d'impatience de vous voir annexée à ma personne! Quand j'y pense seulement, j'en suis tout joyeux.

FROSINE.

Vous aimez les plaisirs de l'imagination.

M. BOLUS.

Oui; mais j'aime encore mieux les plaisirs topiques.

FROSINE, *à part*.

Le vieux coquin!

SCENE XVIII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Frosine, quel mortel! j'ai pour lui plus d'aversion que je n'ai d'amour pour Eraste.

FROSINE.

Vous le haïssez donc bien?

MARIANNE.

Plutôt que de l'épouser, je me sens capable de me porter aux dernières extrémités.

FROSINE.

Soyez toujours dans cette disposition; elle ne nous sera pas inutile, si nous ne pouvons faire les choses plus honnêtement.

MARIANNE.

Tais-toi, folle. Mon père vient.

FROSINE.

Continuons à dissimuler.

SCÈNE XIX.

MARIANNE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT.

Hé bien, Frosine, dans quelle résolution est votre maîtresse?

FROSINE.

Dans la résolution de vous obéir. Oh! vraiment nous avons bien changé de sentiment depuis tantôt. Nous avons fait attention aux discours judicieux que vous nous avez tenus. Savez-vous bien, monsieur, que vous nous avez mises dans le goût des vieillards.

M. TROUSSE-GALANT, *souriant*.

Tout de bon.

FROSINE.

Demandez à monsieur Bolus de quelle manière nous l'avons reçu. Nous n'avons présentement des yeux que pour la vieillesse.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ne sais si tu parles sérieusement; mais, dans le fond, il est certain qu'un homme d'un âge un peu avancé vaut mieux que...

FROSINE.

Cent mille fois. Je voudrois qu'on me présentât

d'un côté quelque beau vieillard, et de l'autre un jeune morveux de mousquetaire. Je ne balancerois pas, monsieur, je vous l'assure.

M. TROUSSE-GALANT.

En effet, un vieillard a mille complaisances pour sa femme.

FROSINE.

Eh! oui; au-lieu qu'un jeune homme n'en a que pour celle de son voisin. Le vieux mari nous laisse son bien en mourant, et l'autre ne meurt souvent qu'après avoir mangé le nôtre.

M. TROUSSE-GALANT.

Cette fille quelquefois ne raisonne pas mal. Enfin, Marianne, je suis ravi que vous n'ayez plus de répugnance à épouser M. Bolus.

MARIANNE, *bas.*

Ah! que plutôt mille coups de poignard....

M. TROUSSE-GALANT.

Que dit-elle entre ses dents de coups de poignard, Frosine?

FROSINE.

Elle dit qu'elle se poignardera, monsieur, si on ne lui donne M. Bolus. Elle en est folle, au-moins.

M. TROUSSE-GALANT.

Voilà une passion qui lui est venue bien brusquement!

FROSINE.

Et une passion légitime encore !

M. TROUSSE-GALANT.

Mais c'est une fureur, Frosine.

FROSINE.

Assurément. Quand vous lui auriez défendu d'aimer M. Bolus, elle ne l'aimeroit pas davantage.

M. TROUSSE-GALANT.

Quels gens viennent ici ?

FROSINE.

Ce sont deux espèces d'officiers.

SCÈNE XX.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE, ÉRASTE *et* CRISPIN *déguisés.*

CRISPIN.

Je cherche M. Trousse-Galant. On dit que c'est une figure boursoufflée, une figure ténébreuse. Il faut que ce soit vous.

M. TROUSSE-GALANT.

C'est moi-même.

CRISPIN.

Ah ! monsieur, que je vous embrasse. Comment on ne parle que de vous dans le monde ! on dit

que vous êtes un habilissime, et que vos ordonnances sont écrites en beau latin.

M. TROUSSE-GALANT.

Monsieur!

CRISPIN.

Hé! qui sont ces aimables personnes?

M. TROUSSE-GALANT.

L'une est ma fille, et l'autre sa suivante.

CRISPIN *va pour les embrasser.*

Pour vous montrer que j'honore tout ce qui vous appartient, je veux aussi les embrasser.

MARIANNE, *le repoussant.*

Tout beau, monsieur l'officier.

FROSINE.

Vous nous prenez pour vos hôtesses.

M. TROUSSE-GALANT.

Ces gens-là sont bien familiers.

CRISPIN.

N'avez-vous qu'une fille?

M. TROUSSE-GALANT.

Non, monsieur.

CRISPIN.

Tant pis. Quand elles sont tournées comme celle-là, la marchandise est de défaite.

M. TROUSSE-GALANT.

Aussi vais-je, Dieu aidant, la marier à un apothicaire de mes amis.

CRISPIN.

Fort bien. Vos malades n'ont qu'à s'attendre à beaucoup de clistères et de purgations.

M. TROUSSE-GALANT.

Ils n'en manqueront pas.

CRISPIN.

Plus je regarde votre fille, et plus je trouve qu'elle vous ressemble.

M. TROUSSE-GALANT.

Vous vous moquez.

CRISPIN.

Foi de héros, c'est votre portrait en mignature! vous avez tous deux les mêmes yeux, quoique de couleur différente. Son petit nez deviendra grand comme le vôtre; visage ovale, visage long, il faut avouer qu'il y a des ressemblances étonnantes dans certaines familles.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons, s'il vous plaît, monsieur, à ce qui vous amène ici.

CRISPIN.

Vous avez là une servante qui me lorgne. Il faut que je sois né pour faire le bonheur d'une soubrette; car elles m'agacent toutes.

M. TROUSSE-GALANT.

Monsieur, de grace, dites-moi qui vous êtes?

CRISPIN.

Je suis colonel, et vous voyez avec moi mon

major. Je viens vous consulter sur une maladie.

MARIANNE, *s'en allant.*

Adieu, monsieur le colonel.

CRISPIN.

Pourquoi vous en allez-vous, les belles?

FROSINE.

Nous ne voulons point entendre la conversation d'un officier qui consulte un médecin.

SCENE XXI.

M. TROUSSE-GALANT, ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Je vous dirai, monsieur, sans me vanter, que je suis autant estimé dans nos troupes, que redouté chez les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT.

J'en suis bien aise, et je vous en félicite.

CRISPIN.

Quand il y a quelque coup hardi à tenter, on en honore mon audace. Demandez-le plutôt à mon major.

ÉRASTE.

Cela est vrai.

M. TROUSSE-GALANT.

Je le veux croire.

CRISPIN.

J'ai donc de la gloire de reste et de la réputation tant qu'il vous plaira ; mais vous savez que le corps n'est pas de fer.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en réponds.

CRISPIN.

Je rapporte d'Allemagne un asthme que j'ai gagné en poursuivant les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT.

La cause de votre mal est glorieuse.

CRISPIN.

Voici de quelle manière cet accident m'est arrivé : Je rencontre un parti ennemi ; je l'attaque ; il résiste ; je redouble mes efforts ; il plie et prend enfin la fuite. Je le poursuis ; mais tout-à-coup je me sens obligé de m'arrêter. L'haleine me manque ; je bats des flancs. On dit que j'avois les avives ; c'étoit un ashme ; comme en effet, je suis asthmatique depuis ce temps-là.

M. TROUSSE-GALANT.

Bas... Il vient me consulter pour se divertir ; mais je veux me moquer de lui à mon tour..... *haut*.... Vous souhaitez un remède qui vous soulage ?

CRISPIN.

Bien entendu.

M. TROUSSE-GALANT.

J'en ai d'infaillibles que je pourrois vous enseigner ; mais je me fais un scrupule de vous guérir.

CRISPIN.

D'où vient?

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous conseille de garder votre asthme pour solliciter une pension.

CRISPIN.

Je suivrai votre conseil.

SCENE XXII.

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN, ERASTE, AMBROISE, M. BOLUS, *la seringue à la main.*

AMBROISE, *fuyant devant M. Bolus.*

Au meurtre ! à l'aide ! au secours ! au feu !

M. TROUSSE-GALANT.

Pourquoi tous ces cris ?

M. BOLUS.

Il a beau faire. Il faudra bien qu'il en passe par-là.

CRISPIN, *regardant avec attention Ambroise.*

Que vois-je ? Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu. Oui, ma foi, c'est lui justement, c'est La Rose. Major ne le reconnoissez-vous pas ?

ÉRASTE.

C'est La Rose lui-même, qui a servi dans notre régiment, et qui a déserté.

AMBROISE.

Hé ! oui, messieurs, c'est moi. Je vous en demande pardon.

CRISPIN.

Ah ! lâche, le hazard te trahit et t'offre à ma vengeance.

AMBROISE.

Mon colonel, ayez pitié de moi.

CRISPIN.

Dis-moi, marouffle, pourquoi tu as quitté sans congé le régiment ?

AMBROISE.

Mon capitaine me donnoit tous les jours tant de coups de bâton, que je n'ai pu y résister.

CRISPIN.

Comment, ventrebleu ! abandonner le champ de Mars pour avoir reçu des coups de bâton ! Pour te venger de ton capitaine, que n'attendois-tu un jour de bataille ?.... Holà, major, faites entrer La Furie et ses camarades qui sont à la porte.

M. TROUSSE-GALANT, *à Ambroise.*

Tu ne m'avois pas dit, fripon, que tu avois déserté.

AMBROISE.

Je n'ai jamais osé vous le dire, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT, *à lui-même.*

Dans quel embarras ce misérable me jette!

SCÈNE XXIII.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN, M. BOLUS, AMBROISE, TROUPE DE SOLDATS.

UN SOLDAT.

Qu'y a-t-il, mon colonel?

CRISPIN.

Il faut tout-à-l'heure faire passer cet homme-là par les armes.

M. TROUSSE-GALANT.

Monsieur, je vous prie de lui pardonner.

M. BOLUS.

Nous vous en supplions.

CRISPIN.

Je suis fâché, messieurs, de ne pouvoir vous accorder sa grace. Mais quand il s'agit de punir le mépris de la discipline militaire, je suis inexorable.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous guérirai de votre asthme.

CRISPIN.

Il veut m'ôter ma pension.

M. BOLUS.

Je vous fournirai gratis tous les remèdes dont vous aurez besoin pendant votre quartier d'hiver.

CRISPIN.

Non, non; qu'on m'expédie ce drôle-là sans différer davantage. Vous allez voir, messieurs, qu'un pauvre diable entre mes mains ne languit pas plus long-temps qu'entre les vôtres.

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE.

FROSINE.

Quel bruit est-ce que j'entends? quel tintamarre faites-vous donc ici?

AMBROISE.

Intercède pour moi, Frosine. On veut me faire mourir pour avoir déserté.

FROSINE.

Eh! messieurs, que ne le laissez-vous entre les mains de M. Trousse-Galant?

MARIANNE.

Accordez-nous sa vie, monsieur le colonel.

CRISPIN.

Point de quartier.

M. TROUSSE-GALANT.

Laissez-vous fléchir.

FROSINE.

Nous vous en conjurons tous.

CRISPIN.

Qu'on ne me rompe plus la tête. Gardes, qu'on le saisisse.

M. TROUSSE-GALANT.

(*bas.*) Je vois bien qu'il en faut venir au fait avec ces gens-ci.... (*haut.*) Écoutez, monsieur le colonel, je vais vous compter une centaine de pistoles ou environ, et qu'il n'en soit plus parlé.

CRISPIN.

Je suis un homme incorruptible.

FROSINE.

Quoi! monsieur, vous pouvez résister à l'éclat de l'or et d'une belle solliciteuse?

CRISPIN.

Comment, si je puis résister! Me prenez-vous pour un homme de robe?

FROSINE.

M. Trousse-Galant a mis dix mille francs à la tontine sur la tête de ce garçon-là

M. TROUSSE-GALANT.

Oui. Voilà pourquoi nous nous intéressons pour lui.

CRISPIN.

Je n'y saurois que faire.

FROSINE.

Si vous voulez lui ôter la vie, faites-nous donc périr avec lui.

CRISPIN.

Eh bien, soit! qu'on les fasse tous passer par les armes.

FROSINE.

Attendez, monsieur le colonel, il me vient dans l'esprit un moyen d'accommoder les choses.

CRISPIN.

Quel moyen?

FROSINE.

Épousez ma maîtresse.

CRISPIN.

Qui? moi! Ah! parbleu, ma mie, si vous n'avez pas d'autre tempérament à nous proposer, La Rose va passer le pas.

ÉRASTE.

Oh! c'en est trop, mon colonel. Vous devriez vous rendre à cette condition.

CRISPIN.

Cela est aisé à dire, major; mais si vous étiez à ma place, le rang de colonel vous feroit ten[ir] un autre langage.

ÉRASTE.

Non, foi de major.

CRISPIN.

Hé bien, épousez-la, et je consens à ce prix d'accorder la grace au déserteur.

FROSINE, *à Éraste.*

Allons, monsieur le major, considérez les charmes de ma maîtresse.

AMBROISE.

Épousez-la, monsieur le major.

ÉRASTE.

J'ai peu de goût pour le mariage; mais pour faire plaisir à monsieur le docteur, je veux bien épouser sa fille, pourvu qu'on me donne une dot considérable. Il n'est pas juste que je prenne une femme qui ne m'apporte rien.

CRISPIN.

Il a raison, docteur. Il faut par reconnoissance lui faire quelque petit avantage. Cédez-lui, par exemple, dès à-présent la jouissance de tous vos biens.

M. TROUSSE-GALANT.

Je suis votre serviteur. J'aime mieux qu'Ambroise meure. J'en serai quitte à meilleur marché.

FROSINE.

Monsieur le major, vous paroissez généreux. Prenez ma maîtresse aux mêmes conditions qu'on la vouloit donner à M. Bolus; c'est-à-dire, pour la moitié du revenu des dix milles francs que M. le docteur a mis à la tontine sur la tête d'Ambroise.

M. TROUSSE-GALANT.

Passe pour cela.

ÉRASTE.

Pour me prêter à l'accommodement, je veux bien y consentir.

M. BOLUS.

Et moi, je ne m'y oppose point. Je vous rends votre parole, monsieur le docteur.

(*Il sort.*)

AMBROISE.

Oui; mais qui me nourrira, du beau-père ou du gendre ?

M. TROUSSE-GALANT.

Ce sera moi. Je te gouvernerai comme j'ai commencé.

AMBROISE.

Cela étant, j'aime mieux passer par les armes.

ÉRASTE.

Non, Ambroise, non; je me charge de toi. Monsieur le docteur, j'aurai soin de sa santé; elle sera mieux entre mes mains qu'entre les vôtres.

CRISPIN.

Il me prend tout-à-coup fantaisie de me marier aussi et d'épouser cette fille-là..... (*montrant Frosine.*)

M. TROUSSE-GALANT.

Quoi! monsieur le colonel, vous voulez épouser la suivante après avoir refusé la maîtresse ?

FROSINE.

Pourquoi non ?

CRISPIN.

Je l'ennoblis. Touche là, Frosine; de soubrette je te fais femme de qualité.

FROSINE.

La métamorphose n'est pas neuve.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.



